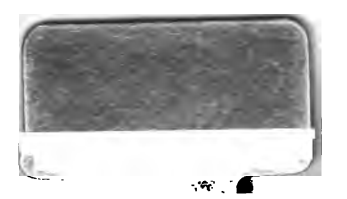

INSTRUCTION
SUR
L'HISTOIRE.







INSTRUCTION

SUR

L'HISTOIRE,

COMPRENANT

L'HISTOIRE ANCIENNE, L'HISTOIRE GRECQUE, L'HISTOIRE ROMAINE, ET LA MYTHOLOGIE,

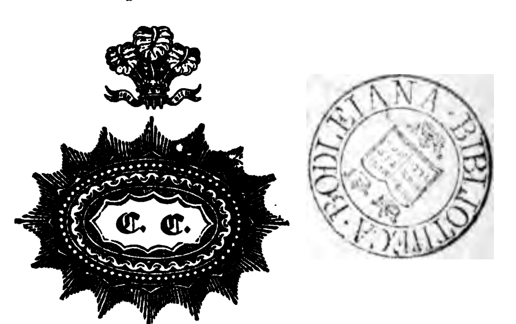
RECUEILLIES DES MEILLEURS AUTEURS ;

A L'usage du College de Cheltenham.

Avec des questions au bas de chaque page, pour faciliter l'étude de l'Histoire, et servir de moyens de conversation.

PAR F. L. MURGEAUD,

PROFESSEUR DE LANGUE FRANÇAISE AU COLLEGE DE CHELTENHAM.



LONDRES:

LONGMAN ET CO. PATERNOSTER ROW;

ET J. LOVESY, CHELTENHAM.

1847.

CHELTENHAM :
IMP. DE J. J. HADLEY, JOURNAL OFFICE,
QUEEN'S BUILDINGS.

" *I have often told you how necessary it is to have a perfect knowledge of History ; but cannot repeat it often enough. Cicero properly calls it* Testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuncia vetustatis. *By the help of History, a young man may, in some measure, acquire the experience of old age. In reading what has been done, he is apprised of what he has to do ; and, the more he is informed of what is past, the better he will know how to conduct himself for the future. Let History, therefore, share a part of your time ; and by studying it through the medium of Modern Languages, you will impress it the more on your memory, and make yourself master, at the same time, of another most useful and important knowledge.*"

LORD CHESTERFIELD'S LETTERS TO HIS SON.

OBSERVATION.

Besides historical instruction, combined with the acquirement of a foreign language, the object of this volume is to offer the means of accustoming the youth of England to converse in French, by the use of the interrogative system in the study of history. And to render this plan more effective it will be proper to multiply the questions, upon each paragraph, to a greater extent than the space at the bottom of each page would allow. Thus, for example, after the reading and translating of the two first paragraphs, the pupils may be asked the following questions :—

1. Qu'est-ce que l'Egypte ?
   Comment est-elle séparée de l'Asie ?
   Comment est-elle devenue habitable ?
   Quel fleuve inonde ses campagnes ?
   Quel est le principe de son abondance ?
   Qu'est-ce qui fait croître et déborder le Nil ?
   Quand est-ce que l'Egypte souffre de la disette ?
2. Quel spectacle présente-t-elle en été ?
   Quelle image offre-t-elle en hiver ?
   Qu'a-t-il fallu pour que le peuple s'y formât des habitations au milieu des eaux ?
   Comment a-t-il surmonté les obstacles de la nature ?
   Qu'est-ce que l'histoire nous apprend des Egyptiens ?

Adopting the same course throughout all the work, and accompanying each answer of the pupil with some interrogative expression ; such as,

Qui ? quoi ? où ? par quels moyens ? pourquoi ? de quelle manière ? quand ? &c. &c. &c.

F. L. M.

CHELTENHAM COLLEGE,
March, 1847.

INSTRUCTION

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE

DES EGYPTIENS

ET DES ANCIENS PEUPLES DE L'ASIE.



I.

SUR LES EGYPTIENS.

1. L'EGYPTE est la partie de l'Afrique la plus voisine de l'Asie, dont elle est séparée par la mer Rouge, et par l'istme de Suez. Quoique très-fertile, elle n'a pu devenir habitable qu'à force d'industrie et de travaux. Le Nil inonde ses campagnes plus de trois mois de l'année; et le limon qu'il y dépose, sur des terres naturellement arides, est le principe de l'abondance dont elle jouit. Cinq mois de pluie dans les pays d'où ce fleuve coule, le font croître et se déborder. Si le débordement ne monte pas jusqu'à douze pieds, ou s'il s'élève au-dessus de trente, l'Egypte souffre de la disette.

2. Pendant l'été, elle ressemble à une mer parsemée de villes, de villages et de bosquets; pendant l'hiver, c'est une plaine riante, couverte de moissons, d'arbres odoriférants, de troupeaux et de laboureurs. Mais pour qu'un peuple s'y formât des habitations au milieu des

—— *Questions.* ——

1 Donnez une idée de l'Egypte ?
2. Quel spectacle présente l'Egypte ?

eaux, pour qu'il trouvât les moyens de profiter de la crue du Nil et d'en éviter les inconvénients, il a fallu que les hommes fussent assez habiles pour vaincre les obstacles de la nature. C'est le fruit du temps et de l'expérience. Les Egyptiens sont néanmoins un des plus anciens peuples civilisés que l'on connaisse par l'histoire.

3. Dès le temps des patriarches, leur monarchie était florissante. Selon les traditions de leurs prêtres, elle avait une antiquité prodigieuse. Ils supposaient que les dieux l'avaient gouvernée d'abord, et que Vulcain, le premier de tous, y avait régné neuf mille ans. Osiris, Isis, sa femme et sa sœur, Hermès que les Grecs ont nommé *Mercure*, étaient autant de divinités à qui ils attribuaient l'origine des lois, des arts et des sciences. Ils divinisaient ainsi les hommes, qu'on regardait comme les auteurs des avantages de la société : c'est une des principales sources de l'idolâtrie.

4. Ménès a été vraisemblablement le premier roi d'Egypte. Son règne remonte si haut, que des savants le prennent pour un des petits fils de Noé. Il régnait, selon quelques chronologistes, vers l'an 2965 avant Jésus-Christ. Cependant la chronologie ordinaire, suivie par l'illustre Bossuet, ne met que 2348 ans entre Jésus-Christ et le déluge universel. Mais elle est évidemment incertaine, et l'on ne peut la prendre pour règle sans risque de se tromper de plusieurs siècles.

5. Après Ménès, s'écoulèrent plusieurs siècles qui sont inconnus, et dans lesquels on place les rois *pasteurs*. Ces pasteurs étaient des Arabes qui firent la conquête de l'Egypte.

6. Enfin paraît Sésostris, le plus fameux et le plus puissant des rois égyptiens, que l'on nomme aussi quelquefois Ramsès le Grand, dont l'histoire serait bien intéressante, si elle n'était mêlée d'une multitude de fables, parmi lesquelles il est difficile de distinguer la vérité. Ce prince conquérant et législateur, qui se rendit maître, dit on, d'une partie de la terre, régnait

——*Questions.*——

3. Quelle est l'antiquité des Egyptiens ?
4. Quel a été le premier roi d'Egypte ?
5. Connaît-on les successeurs de Ménès ?
6. Dites-nous quelque chose de Sésostris?

vers l'an 1491 avant l'ère chrétienne. L'Egypte fut riche et heureuse sous son règne qui dura trente-trois ans. Etant devenu aveugle dans sa vieillesse, il se donna la mort.

7. L'histoire d'Egypte ne s'éclaircit un peu qu'environ l'an 670 avant Jésus-Christ. Alors le roi Psammétique ouvrit ses ports aux étrangers, et la nation entra en commerce avec les Grecs.

8. Néchos ou Néchao, son fils, entreprit de joindre le Nil à la mer Rouge par un canal de communication. Cette entreprise, digne d'un grand roi, ne réussit point, et il perdit plus de cent mille hommes dans les travaux. Il en fit exécuter une autre, qui devait immortaliser son règne. Par ses ordres, des navigateurs phéniciens partant de la mer Rouge, firent le tour de l'Afrique, et revinrent la troisième année à l'embouchure du Nil.

9. Amasis détrôna le fils de Néchos. Il se rendit célèbre en favorisant le commerce, en attirant les Grecs dans son royaume, où Solon et Pythagore vinrent s'instruire.

10. Sous le règne suivant, la monarchie fut détruite. Cambyse, roi de Perse, la subjugua vers l'an 525 avant Jésus-Christ. L'Egypte demeura presque toujours esclave ou tributaire des Perses, jusqu'à la conquête de leur empire par Alexandre, roi de Macédoine. Elle acquit un nouvel éclat sous les Ptolémées, comme on le verra dans la suite. Le gouvernement, les lois, la religion, les mœurs, les arts et les sciences des Egyptiens, sont plus propres à nous instruire que leur histoire.

11. De temps immémorial, l'Egypte avait obéi à des rois. Ce gouvernement, qu'on appelle *monarchie*, se forma sans doute sur l'exemple de l'autorité paternelle. Un père était chef de sa famille, et la gouvernait: on choisit un roi pour être le chef du peuple, et le gouverner. Les lois devaient lui servir de règles à lui même; elles réglaient en Egypte l'ordre de sa cour, l'emploi de son temps, les mets de sa table. Chaque jour la

——*Questions.*——

7. A quelle époque s'éclaircit l'histoire d'Egypte ?
8. Quelles furent les entreprises de Néchos ?
9. Que fit Amasis ?
10. Qu' éprouva l'Egypte de la part de Cambyse ?
11. Quel fut le gouvernement des Egyptiens ?

religion lui rappelait ses devoirs : le grand-prêtre l'exhortait à la pratique des vertus royales, et faisait des imprécations contre ceux qui voudraient l'en détourner par leurs conseils. La lecture des meilleures maximes, des traits d'histoire les plus instructifs, était aussi employée pour diriger sa conduite.

12. Ces rois, comme les particuliers, étaient jugés publiquement après leur mort ; chacun pouvait les accuser : le peuple prononçait le jugement, et s'ils avaient mal vécu ou mal gouverné, on les privait de la sépulture.. Combien cette coutume ne pouvait-elle pas réprimer le vice !

13. On attribue à Sésostris la distribution de l'Egypte en trentre-six *nomes* ou provinces, qu'il confiait aux hommes les plus dignes de commander. Les terres étaient partagées entre le roi, les prêtres et les gens de guerre. Le reste de la nation devait subsister de son travail. Ce partage mettait trop d'inégalité, et rendait les prêtres trop puissants.

14. Eux seuls cultivaient les sciences ; ils avaient présidé à la constitution de l'Etat, et ils conservèrent toujours une grande influence dans les affaires. Il paraît que les guerriers furent amolis par les richesses ; ils furent presque toujours vaincus par les peuples qui attaquèrent l'Egypte.

15. L'administration de la justice était un des principaux fondements du bonheur public. Trente juges, choisis dans les trois capitales du royaume, Héliopolis, Memphis et Thèbes, formaient un tribunal infiniment respecté. Le roi fournissait à leur entretien, et leur faisait jurer de ne pas lui obéir, s'il ordonnait une sentence injuste. Les affaires se discutaient par écrit, de peur que l'éloquence ne fît illusion. Le président tenait une figure de la vérité, dont il touchait celui qui gagnait sa cause ; c'était un signe que la vérité seule dictait les arrêts.

16. Parmi les lois des Egyptiens, quelques-unes sont remarquables. Le meurtre était puni de mort ; le par-

—— *Questions* ——

12. Comment jugeait-on les rois d'Egypte après leur mort ?
13. Comment les terres étaient-elles partagées ?
14. Quelle était la prérogative des prêtres ?
15. Comment s'administrait la justice ?
16. Quelles étaient les lois les plus remarquables ?

jure encourait la même peine ; le calomniateur était condamné au supplice qu'aurait subi l'accusé, si le crime se fût trouvé véritable.

17. Les soldats coupables de lâcheté, n'étaient punis que par des marques d'infamie, parce que l'honneur doit surtout animer les gens de guerre. Quiconque avait pu sauver un homme attaqué par des meurtriers, était puni de mort s'il ne l'avait pas sauvé, et la ville la plus proche du lieu où se trouvait le cadavre, était obligée de lui faire des obsèques dispendieuses, tant les lois veillaient à la conservation des citoyens.

18. Les biens, et non la personne du débiteur, répondaient de la dette, ce qui empêchait les violences des créanciers.

19. Une loi d'Amasis obligeait de déclarer tous les ans sa profession et les moyens dont on subsistait ; elle condamnait à mort ceux qui ne pouvaient prouver que leurs moyens de subsistance étaient honnêtes. L'excessive sévérité de cette loi fait du moins sentir combien l'oisiveté, la fraude, et les autres vices, déshonorent l'homme, et le rendent indigne de vivre avec ses semblables.

20. Les professions étaient héréditaires, sans qu'il fût permis d'en jamais changer. On a prétendu que les Egyptiens en faisaient mieux toutes choses : mais il est certain que leur émulation devait en être moins forte, leurs progrès plus lents, et c'est la cause pourquoi ils n'ont rien perfectionné. Avec leurs lois si vantées, ils avaient de grands abus, comme le mariage entre frère et sœur, et la polygamie ou pluralité des femmes, permise à tous, excepté aux prêtres.

21. La religion si nécessaire pour maintenir la vertu, dégénéra parmi eux en superstition extravagante et funeste. Les premières idées d'un Dieu unique, à qui l'homme doit son amour et ses hommages, furent effacées par les fantômes de l'imagination et de la peur. Non seulement on déifia des hommes, mais on adora des animaux.

—Questions.—

17. Comment étaient punis les soldats ?
18. Comment se payaient les dettes ?
19. Quelle était la loi contre l'oisiveté ?
20. Un fils pouvait-il être d'une autre profession que son père ?
21. Que devint la religion des Egyptiens ?

22. Le bœuf Apis, leur principale divinité, était un taureau noir, marqué de certaines taches. Le chat, le chien, le crocodile, etc., recevaient comme lui les honneurs divins. Tuer, même involontairement, un des animaux sacrés, était un crime puni de mort. Plutôt que d'y toucher dans une famine, les Egyptiens se mangeaient, dit-on, les uns les autres.

23. Ils ne s'accordaient point sur le culte. Là le crocodile était adoré, ici l'ichneumon, ennemi du crocodile ; là le mouton, ici la chèvre. Des querelles et des haines religieuses naissaient de cette différence.

24. On abhorrait quelques animaux comme immondes, surtout le porc ; on abhorrait aussi la mer, par conséquent la navigation ; on avait pour les étrangers une aversion superstitieuse, qui empêchait de manger avec eux, et même d'un mets qu'ils auraient coupé avec leur couteau.

25. Les prêtres avaient une idée plus juste de l'Etre suprême : ils avaient une doctrine secrète, fort supérieure à la croyance du peuple ; mais il ne la communiquaient qu'à un petit nombre de personnes, en les initiant à leurs mystères, et ils entretenaient la superstition commune, dont ils savaient profiter. Il n'appartient qu'à la vraie religion d'inspirer la vertu en dissipant les erreurs.

26. C'est aux arts et aux sciences que les Egyptiens doivent surtout leur célébrité. L'usage du fer, l'usage même du feu, ont été long-temps inconnus aux hommes. L'usage du pain l'est encore à la plupart des peuples. Combien ne faut-il donc pas admirer les auteurs de tant de précieuses découvertes ! On attribuait à Osiris l'invention de la charrue : c'est un des plus grands services rendus au genre humain, puisque l'agriculture a fait naître la société civile.

27. Avant que les Hébreux fussent rassemblés en corps de nation, l'Egypte connaissait déjà les beaux-

Questions.

22. Qu'est-ce que le bœuf Apis ?
23. Le culte était-il le même partout ?
24. Dites-nous quelques unes de leurs superstitions ?
25. Quelle était la politique des prêtres ?
26. A quoi les Egyptiens doivent-ils leur célébrité ?
27. En quel temps l'Egypte a-t-elle connu les arts ?

arts ; on y voyait de fines étoffes, des vases ciselés ; l'architecture y produisait des monuments d'une grandeur et d'une solidité prodigieuse.

28. Trois des anciennes pyramides subsistent encore. La plus grande a deux mille six cent quarante pieds de circuit, et cinq cents pieds de hauteur perpendiculaire. On raconte que cent mille ouvriers y travaillèrent trente ans de suite. Ces énormes édifices étaient des tombeaux, que des rois se faisaient construire par vanité, et par lesquels ils n'ont pas même sauvé leur nom de l'oubli.

29. Le lac Mœris, destiné à recevoir les eaux du Nil, pour remédier à une trop grande ou à une trop petite inondation, fut un ouvrage plus digne de l'immortalité, puisqu'il servit au bien public. Il fut fait sous les rois pasteurs. Dans le palais d'Osymandias, un de ces rois, était la plus ancienne bibliothèque du monde, avec cette inscription. *Remèdes de l'âme.*

30. Les obélisques font connaître aussi de quoi les Egyptiens étaient capables. Il y en avait plusieurs d'une seule pièce de cent quatre-vingt-dix pieds de haut : un de ces monuments, enlevé après des travaux inouis, d'un lieu nommé Luxor, près de l'ancienne Thèbes, a été transporté à Paris en 1833, et rétabli sur une des places publiques de cette capitale. Mais ces ouvrages étonnants annoncent moins le goût du beau, que le goût du gigantesque : les difficultés vaincues en faisaient le principal mérite.

31. Les Egyptiens arpentaient les terres avec précision, distribuaient les eaux du Nil avec une infinité de canaux, mesuraient exactement la crue de ce fleuve, employaient toutes sortes de machines, connaissaient le cours des astres. Aussi leurs progrès dans quelques sciences ne sont point douteux. Ils divisèrent l'année en douze mois. Ce fut d'abord une année lunaire de 354 jours seulement : ils trouvèrent enfin la véritable année solaire de 365 jours et quelques heures. La

——*Questions.*——

28. Dites-nous un mot des pyramides ?
29. Qu'était-ce que le lac Mœris, et la bibliothèque d'Osymandias ?
30. Qu'était-ce que les obélisques ?
31. Les Egygtiens ont-ils fait des progrès dans les sciences ?

géographie, ainsi que l'astronomie, furent l'objet de leur étude.

32. La superstition corrompait tout, même leur médecine. Comme ils faisaient dépendre le bonheur des morts, de la conservation des cadavres, ils avaient un art merveilleux pour les embaumer; de sorte que leurs momies durent encore. Cependant, par une contradiction absurde, ceux qui faisaient l'opération, étaient en horreur après avoir touché aux cadavres, et prenaient la fuite.

33. L'écriture consistait d'abord en hiéroglyphes, c'est-à-dire en un grand nombre de figures, qui représentaient confusément les objets. Quand on connut les caractères alphabétiques, une des plus belles inventions de l'esprit humain, les prêtres conservèrent l'usage des hiérogliphes, afin de cacher leur science au vulgaire.

34. Ce peuple célèbre a donc été trop vanté par ses admirateurs. Il avait des talents et des vertus pacifiques, un grand respect pour l'autorité paternelle, un attachement inviolable aux coutumes établies ; mais il était mou, lâche, superstitieux, esclave de ses préjugés, méprisant tout ce qu'il ne pratiquait pas, et dès-lors incapable de rien perfectionner. Les Chinois ressemblent beaucoup à cet égard aux Egyptiens. Quoique leur empire ait peut-être quatre mille ans, ils demeurent toujours au même point de connaissances imparfaites.

II.

SUR LES PHENICIENS.

35. La Phénicie, sur les côtes de la Méditerranée, était un pays stérile qui ne pouvait fournir à la subsistance de ses habitants. Le besoin rend industrieux ; c'est l'origine des premiers arts, auxquels l'expérience, la réflexion et même les hasards, ont ajouté tant d'utiles découvertes.

—*Questions.*—

32. Pourquoi leurs momies ont-elles duré si long-temps ?
33. Quelle était leur écriture ?
34. Quel jugement faut-il porter des Egyptiens ?
35. Qn'est-ce que la Phénicie ?

36. De temps immémorial, les Phéniciens sentirent que la navigation devait leur procurer des ressources : profitant des avantages qu'offraient leurs ports et les forêts du Mont-Liban, ils bravèrent tous les périls de la mer. Sans autre guide que les étoiles du pôle, ils étendirent prodigieusement leur commerce.

37. Les îles de Chypre et de Rhodes, la Grèce, la Sicile, la Sardaigne, reçurent leurs colonies. Ils parvinrent jusqu'à l'Espagne, ils pénétrèrent dans l'Océan. Cadix devint leur entrepôt. Ils tiraient de la Bétique, en particulier, d'immenses richesses. Surchargés d'argent dans un voyage, ils furent obligés d'en mettre à leurs ancres, au lieu de plomb. Le commerce enfin les faisait jouir de tout ce que les autres peuples avaient d'utile et de précieux.

38. Ils cachaient avec soin le secret de leur navigation, de peur qu'on en partageât le profit. Leur voyage autour de l'Afrique, dont nous avons parlé ailleurs, est d'autant plus admirable, que leurs vaisseaux ne pouvaient guère s'éloigner des côtes. La boussole rend facile aujourd'hui ce qui était alors presque impossible.

39. Le hasard procura aux Phéniciens leur précieuse teinture de pourpre. Un chien de berger, pressé par la faim, brise un coquillage ; il en a la gueule teinte ; cette couleur paraît admirable : on trouve le moyen de l'extraire de coquillages de la même espèce, et de l'appliquer aux étoffes ; la pourpre est bientôt l'ornement des rois. Voilà comme le hasard peut contribuer aux découvertes de l'industrie.

40. Une invention sublime, dont on fait honneur aux Phéniciens, c'est l'Ecriture alphabétique, par laquelle les idées se transmettent si aisément. Leur alphabet semble avoir donné naissance à celui des Européens : car les lettres grecques en dérivaient, et de ces lettres sont venues celles des Latins, qui sont les nôtres. L'art de tout exprimer avec un petit nombre de caractères, pouvait seul accélérer les progrès des connaissances humaines.

——*Questions.*——

36. Quelles furent les ressources des Phéniciens ?
37. Où portèrent-ils d'abord leurs colonies ?
38. Quelle était leur politique sur la navigation ?
39. A quoi durent-ils la teinture en pourpre ?
40. Quelle est l'invention qui leur fait le plus d'honneur ?

41. Malgré leurs lumières et leur commerce, les Phéniciens eurent des superstitions, mais beaucoup moins que l'Egypte. On leur reproche d'avoir sacrifié des hommes à la Divinité ; sacrifices exécrables, dont les exemples ont été communs dans plusieurs pays du monde.

42. Sidon fut leur première capitale. La fameuse Tyr devint ensuite plus florissante. Enfin Carthage, colonie de Tyr, fondée vers l'an 890 avant J.C. surpassa la Phénicie en richess et en puissance.

43. La méchanceté de Pygmalion, roi de Tyr, fit en quelque sorte naître Carthage. Il avait tué l'ép^ux de Didon, sa sœur, pour s'emparer de ses biens : Didon prit la fuite, emporta ses trésors, et alla fonder en Afrique cette ville qui devait un jour être la rivale de Rome.

III.

SUR LES ASSYRIENS ET LES BABYLONIENS.

44. La Mésopotamie, située entre le Tigre et l'Euphrate, dans un des plus beaux climats du monde, devait être habitée par un peuple également ancien et célèbre. Selon la plupart des historiens, Babylone sur l'Euphrate, et Ninive sur le Tigre, furent les capitales de deux grands empires ; mais on a lieu de croire que les Babyloniens et les Assyriens ne furent bientôt qu'un même peuple, et que ces deux noms se prenaient indifféremment l'un pour l'autre.

45. Si l'on en croit les historiens grecs, Ninus, après avoir fondé Ninive, dont l'enceinte est d'environ vingt-cinq lieues, va faire des conquêtes, suivi d'un million de combattants. Sémiramis, femme d'un de ses officiers, se distingue par des exploits héroïques : il l'épouse et lui laisse la couronne.

46. Pour s'immortaliser, cette princesse construisit en peu d'années Babylone, plus grande que Ninive. Des murs où six chars peuvent aller de front, de magnifi-

Questions.

41. Avaient-ils des superstitions ?
42. Quelle fut leur ville capitale ?
43. Qu'est-ce qui occasionna la fondation de Carthage ?
44. Quelle partie de l'Asie habitèrent ces peuples ?
45. Que raconte-t-on de Ninus ?
46. Qu'est-ce qu'on dit de Sémiramis ?

ques jardins suspendus, des prodiges d'architecture et de sculpture, le temple de Bélus, renfermant une statue d'or de quarante pieds de haut, tout cela est l'ouvrage de Sémiramis. Elle fait bâtir d'autres villes; elle va conquérir des royaumes; elle marche contre le roi de l'Inde avec une armée innombrable; elle est vaincue et mise en fuite; elle meurt quelque temps après dans ses états. De pareilles histoires sont évidemment fabuleuses.

47. On ne trouve aucun fait remarquable, dans un espace de plus de huit cents ans, jusqu'au voluptueux Sardanapale, roi d'Assyrie, qui, assiégé par les Mèdes, se brûla avec ses femmes. Contentons-nous de savoir que Nemrod, arrière-petit-fils de Noé, fonda Babylone, selon l'Ecriture-sainte, et que les savants ne peuvent éclaircir les antiquités de cet empire,

48. Les Babyloniens, ou plutôt les Chaldéens leurs prêtres, observaient soigneusement les astres sous un beau ciel; ils devinrent astronomes. Ils firent des progrès dans cette science; ils inventèrent les cadrans solaires. Mais ils s'attachèrent surtout à une science fausse et absurde, que la vraie religion a toujours proscrite. Ils prétendaient connaître l'avenir par l'inspection des astres, c'est ce qu'on appelle l'astrologie judiciaire. Ils en tiraient de grands avantages, puisqu'on se livrait par crédulité à tous leurs caprices. Ils établirent le culte des astres, qui furent les divinités du pays. Leur dieu Bélus était le soleil. Cette idolâtrie ne les empêchait pas de reconnaître un Dieu suprême, dont la connaissance ne parvenait point au peuple.

49. Les arts florissaient de temps immémorial en Assyrie et à Babylone. Le luxe, la mollesse et la débauche y régnaient également. Mais cette corruption de mœurs devint surtout excessive, après la conquête de Babylone par Cyrus. La propagation des mauvaises doctrines en fut la principale cause; car souvent un faux savoir inspire plus de vices que l'ignorance. Il fit perdre aux femmes toute pudeur, et aux hommes tout sentiment de morale.

——*Questions.*——

47. Que sait-on des rois de ces empires?
48. Quelle était la principale science des Babyloniens?
49. Que produisit chez eux le luxe?

IV.

SUR LES MEDES ET LES PERSES.

50. Au-delà du Tigre, la Médie et la Perse, la première au nord, la seconde au midi, s'étendaient dans un vaste pays entrecoupé de montagnes. Les Mèdes étaient soumis à l'empire des Assyriens, lorsque Sardanapale sacrifiant aux plaisirs tous les devoirs de la royauté, ils profitèrent de l'occasion pour se rendre libres. Ils furent d'abord sans chef, sans gouvernement, et la licence multiplia les désordres. Enfin, ils se donnèrent un roi, vers l'an 600 avant J.-C.

5I. Déjocès les gouverna au commencement avec sagesse; mais enivré de sa grandeur, ou voulant contenir ses sujets par la crainte, il devint extrêmement sévère : ils se renferma dans un palais inaccessible : il ne se laissa voir qu'aux officiers de sa maison, et c'était un crime capital, selon Hérodote, même que de rire en sa présence. Il semblait ne vouloir régner que par la terreur ; étrange manière de gouverner les hommes !

52. Ecbatane, qu'il bâtit pour en faire sa capitale, avait sept enceintes de murailles élevées les unes sur les autres. Le faste asiatique devait y énerver en peu de temps le monarque et les sujets. L'éducation des princes ne fut confiée qu'à des femmes et à des eunuques : elle n'était donc propre qu'à inspirer la mollesse au lieu des vertus mâles dont les hommes, et surtout les princes, ont besoin pour ne pas se déshonorer. Aussi les Mèdes furent-ils bientôt assujettis par les Perses, qui conservaient encore les mœurs antiques.

53. La monarchie des Perses était une des plus anciennes du monde. Ils eurent long-temps des lumières et de la sagesse, une religion même sans idolâtrie. Ils connaissaient l'unité de Dieu. Le soleil qu'ils semblaient adorer, le feu sacré qu'ils conservaient soigneusement, n'étaient que des symboles de la puissance divine. On ne voyait chez eux ni temples ni simu-

—Questions.—

50. Où étaient situés les Mèdes et les Perses ?
51. Comment Déjocès gouverna-t-il ?
52. Que devaient produire le faste et la mollesse de la cour ?
53. Qu'étaient les Perses ?

lacres ; ils disaient qu'on insultait la divinité en voulant la renfermer dans une enceinte de murs.

54. Les prêtres, connus sous le nom de Mages, se rendaient respectables par la science, par des mœurs austères. Comme les prêtres égyptiens, ils avaient acquis trop de pouvoir ; et, pour le maintenir, ils faisaient de leur science un mystère. Ils tenaient de Zoroastre, ancien législateur des Perses, la doctrine des deux principes, par laquelle ils expliquaient l'origine du mal. Le bon principe, Oromaze, était l'Etre-Suprême, créateur de la lumière et des ténèbres. Ils appelaient le mauvais principe Arimane ; ils le faisaient naître des ténèbres, et c'était l'auteur du mal.

55. La législation punissait les vices, tels que l'ingratitude ; elle inspirait l'amour de la justice, la haine du mensonge et de l'oisiveté ; elle honorait l'agriculture, et le prince même se faisait un devoir de manger une fois l'an avec les laboureurs. Des lois si sages devaient rendre ce peuple aussi heureux que respectable. Il suffirait de dire à sa louange que le mensonge était à ses yeux une infamie.

56. On donnait aux enfants une éducation publique, propre à former des hommes sages et courageux. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans ils étaient entre les mains de maîtres habiles, qui leur apprenaient tout ce que doivent savoir et pratiquer de bons citoyens. On ne pouvait être admis aux emplois sans avoir été nourri dans cette école. L'éducation même des princes était réglée, et consistait en exercices autant qu'en préceptes.

57. Cyrus, roi de Perse, rendit cette monarchie très-célèbre et très puissante. Son règne est une grande époque, vers l'an 560 avant J. C. Cependant, ni sa naissance, ni ses expéditions, ni sa mort, ne sont bien connues. Les anciens se contredisent sur tous ces points.

58. Dans Xénophon, c'est un héros vertueux ; dans Hérodote, c'est un conquérant ambitieux et injuste. Il

——*Questions.*——

54. Quelle était la conduite des Mages
55. Quelle était la législation des Perses ?
56. Comment élevaient-ils les enfants ?
57. Sous quelle époque est le règne de Cyrus ?
58. Faites connaître Cyrus ?

fonda certainement un vaste empire. Son courage, son habileté, la discipline de ses troupes, leur armure qu'il perfectionna, lui procurèrent des succès rapides. Il défit Crésus, roi de Lydie, fameux par son opulence ; il s'empara de Babylone après un long siége, et rendit la liberté aux Juifs, captifs depuis soixante-dix ans ; il étendit sa domination jusqu'à l'Inde, d'une part, et de l'autre, jusqu'à la mer Caspienne et à l'Archipel.

59. Selon le récit d'Hérodote, Cyrus fut défait par Tomyris, reine des Messagètes, et périt dans cette bataille. Tomyris lui plongea la tête dans un vase plein de sang : *Abreuve-toi de sang*, dit-elle, *puisque tu en as toujours eu soif.* Xénophon, au contraire, le fait mourir dans son lit, après un règne glorieux de trente ans. L'histoire ancienne est remplie de pareilles contradictions.

60. Ce qu'il importe de savoir, c'est que les conquêtes de Cyrus firent le malheur plutôt que le bonheur de son peuple. Les Perses s'amollirent dans le repos et les richesses. Le roi lui-même se laissa corrompre par le luxe des Mèdes, il négligea l'éducation de ses fils ; il reçut avec orgueil des adorations serviles, et tout dégénéra sous ses premiers successeurs. Des eunuqes, de vils esclaves eurent tout crédit dans le palais. Les Satrapes, gouverneurs des provinces, foulèrent les peuples impunément, et les rois ne pensèrent qu'à jouir.

61. Le despotisme s'établit dans cet empire. On nomme ainsi le gouvernement tyrannique d'un prince qui ne connaît d'autres lois que ses volontés particulières, qui se croit le maître absolu des biens et de la vie de ses sujets, qui les traite réellement en esclaves.

62. Cambyse, fils de Cyrus, fut un monstre sur le trône. Il assassina, par jalousie, son frère Smerdis ; il épousa, au mépris des lois, sa propre sœur. Les juges consultés pour la forme sur ce mariage incestueux, répondirent lâchement que la loi permettait aux monarques de faire tout ce qu'ils voulaient.

——*Questions.*——

59. Quelle fut sa fin ?
60. Qu'est-ce qui fit dégénérer les Perses ?
61. Qu'entendez-vous par le *despotisme* ?
62. Quelle fut la conduite de Cambyse ?

63. Il entreprit sans raison la conquête de l'Egypte. On raconte que voulant prendre Péluse d'assaut, il mit au premier rang de ses troupes une multitude d'animaux sacrés pour les Egyptiens, et que ceux ci, de peur de blesser leurs dieux, ne se défendirent point. Si c'est une fable, elle s'accorde du moins avec la superstition de ce peuple. Cambyse fit tuer leur bœuf Apis, renversa leurs temples, se rendit exécrable par ses excès. Il se flatta de conquérir de même l'Ethiopie, peuplée d'hommes robustes et belliqueux. Il y marcha en téméraire qui ne prend aucune précaution, et fut contraint de revenir honteusement. Une conspiration s'était formée contre lui en Perse. Il allait se venger, et s'abandonner sans doute à de nouvelles violences, lorsque, heureusement pour l'humanité, il mourut l'an 522 avant J. C. d'un blessure profonde qu'il se fit accidentellement, avec la même épée, dit-on, qui avait tué le bœuf Apis.

64. Un mage avait usurpé la couronne, se donnant pour le prince Smerdis. On découvrit l'imposture, on le tua, et l'on mit à sa place Darius 1er, fils d'Hystaspe, que l'on désigne presque toujours par ce surnom, pour le distinguer des deux autres Darius qui régnèrent après lui sur la Perse. Celui-ci imita le despotisme et la témérité de Cambyse. Il attaqua les Scythes, nation pauvre, libre et indomptable : il n'y gagna que la honte d'être repoussé. A la nouvelle de son entreprise, ils lui envoyèrent, dit-on, un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches, sans s'expliquer autrement. Un seigneur interpréta ainsi leur pensée : " Si les Perses ne s'envolent comme les oiseaux, ou ne se cachent dans la terre comme les " souris, ou ne s'enfoncent dans l'eau comme les gre- " nouilles, ils n'échapperont point aux flèches des " Scythes." C'était l'usage en Orient d'employer des figures allégoriques ; mais il paraît que celle-ci fut inventée après coup, pour répandre du merveilleux dans l'histoire.

Nous verrons ce même Darius porter la guerre

——*Questions.*——

63. Comment s'empara-t-il de l'Egypte?
64. Qui fut son successeur?

chez les Grecs, et donner lieu, de la part de ce peuple, a des traits admirables d'héroïsme et de vertu.

V.

SUR LES INDIENS.

65. L'Inde, partie méridionale de l'Asie, arrosée par l'Indus et le Gange, est un des pays les plus riches en productions de la nature. Outre les diamants et les pierres de toute espèce, on y trouve en abondance la soie, le coton, le riz, le sucre, les épiceries, des fruits délicieux, des animaux rares et utiles, tels que le chameau et l'éléphant. Le climat est si chaud, qu'à peine on y a besoin de vêtements, et la terre si fertile, qu'à peine on y a besoin de travail.

L'Inde, avec de tels avantages, devait être habitée et policée avant la plupart des autres pays. Ses commencements se perdent dans l'obscurité des siècles.

66. Les Indiens étaient divisés en plusieurs classes ou *castes*, qui ne se confondaient jamais ensemble. Il y en avait une de *surveillants*, destinée à rendre compte au prince de la conduite des autres. Celle des laboureurs jouissait d'une tranquillité favorable à l'agriculture; on ne les tirait jamais des campagnes pour les employer ailleurs ; on se faisait une loi de ne toucher ni à leurs personnes ni à leurs biens. Celle des Brames ou Brachmanes avait la prééminence sur toutes les autres, parce qu'elle était dépositaire de la religion et de la science. Ils tirèrent leur nom de Brama, dont ils faisaient ou un dieu, ou un génie du premier ordre. Leur autorité fut la même que celle des mages de Perse et des prêtres d'Egypte.

67 Quelques-uns de ces Brachmanes excitaient l'admiration par l'austérité de leur vie. On les voyait se tenir debout au soleil le plus ardent, exercer leur corps à la douleur, mépriser la mort, et plus d'une fois se la donner à eux-mêmes avec une ostentation qui nous

——*Questions.*——

65. Donnez-nous une idée de l'Inde ?
66. Comment étaient divisés les Indiens ?
67. Qu'étaient les Brachmanes ?

décèle l'un des motifs les plus puissants de leur suicide. Plusieurs ne portaient point d'habits ; on les nomma, par cette raison, *Gymnosophistes*.

68. L'ancienne doctrine des Indiens est remarquable. Ils croyaient que le monde a commencé et qu'il finira ; que Dieu le remplit de sa présence ; que les premiers hommes, ayant abusé de leur bonheur, furent condamnés à vivre de leur travail ; qu'après la mort il se fait une métempsycose, c'est-à-dire que les âmes passent dans d'autres corps ; qu'elles sont punies de leurs crimes en passant dans les corps d'animaux immondes et malheureux ; que, purifiées par une suite de transmigrations et d'épreuves, elles se réuniront à leur origine pour jouir d'une éternelle félicité.

69. Cette doctrine mettait un frein au vice ; elle empêchait de manger les animaux. Les imaginations, échauffées par le climat et par la vie contemplative, enfantèrent dans l'Inde beaucoup de folies superstitieuses. Les femmes se firent un devoir de se brûler après la mort de leurs maris. On en voit encore aujourd'hui des exemples.

70. Les chiffres arabes, le jeu d'échecs, ont été probablement inventés par des Indiens. Ces inventions supposent beaucoup de génie. Du reste, en fait de sciences, et surtout d'astronomie, les Egyptiens et les Chaldéens paraissent fort supérieurs. Dans l'Inde, on regardait la terre comme une surface plate, ayant au milieu une montagne, autour de laquelle tournent les astres. Tels sont les égarements de l'esprit, quand il n'est pas éclairé par des études solides.

——*Questions.*——

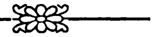
68. **Quelle était l'ancienne doctrine des Indiens ?**
69. **Avaient-ils fait des progrès dans les sciences ?**
70. **Quelles inventions ingénieuses attribue-t-on aux Indiens ?**

FIN DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

INSTRUCTION

SUR

L'HISTOIRE GRECQUE.



CHAPITRE PREMIER.

DES TEMPS FABULEUX ET HEROIQUES.

1. En considérant l'étendue médiocre de la Grèce, habitée par un nombre de petits peuples rivaux, on n'imaginerait pas que son histoire pût être beaucoup plus intéressante que celle des grands empires de l'Asie; mais l'héroïsme de la liberté, les prodiges du courage et de la vertu, les succès de la politique, les monuments du génie et des beaux arts, ont rendu cette partie de l'Europe si célèbre, qu'il serait honteux d'ignorer ce qu'elle a fait, ce qu'elle a produit. Son ancienneté remonte trop loin pour être bien connue.

2. Ce pays se divisait en quatre parties principales : 1°. la Grèce proprement dite, comprenant l'Etolie, la Doride, la Phocide, la Béotie, l'Attique, et la Locride ; 2°. le Péloponnèse, où se trouvaient l'Achaïe, la Messénie, l'Arcadie, la Laconie et l'Argolide ; 3°. l'Epire. 4°. la Thessalie.—L'Isthme de Corinthe unissait le Péloponnèse au reste de la Grèce.

3. Les Grecs furent au commencement des sauvages presque sans société. Ils apprirent à se faire des cabanes et à se couvrir de peaux : voilà leurs premières découvertes. Ils vivaient d'ailleurs comme les bêtes, ne connaissant pas même le mariage, n'ayant aucune idée de l'ordre social.

—— *Questions.*——

1. Quelle idée doit-on avoir de l'Histoire Grecque ?
2. Comment divisait-on la Grèce ?
3. Que furent les Grecs dans l'origine ?

4. Vers l'an 2000 avant J.-C., une colonie s'établit en Grèce. Saturne, Jupiter, les autres Titans, adorés depuis comme des dieux, en étaient probablement les chefs ; mais leur établissement n'eut rien de considérable. D'autres étrangers vinrent à bout de rassembler les familles et d'en former des peuplades. Athènes, Argos, Sparte et Thèbes, fondées par eux, devinrent de petits états. Des tremblements de terre, de terribles inondations, qui semblent avoir détaché du continent plusieurs îles, retardèrent les progès de la société et la culture des mœurs. Des brigandages continuels y mirent encore plus d'obstacles.

5. Le fondateur d'Athènes fut Cécrops, égyptien. Il s'établit dans l'Attique l'an 1582 avant J.-C. Sa ville, nommée d'abord Cécropie, devait être un jour la patrie de tous les talents. Il y jeta les fondements de la vie civile, par le moyen de la religion et du mariage. Il créa le tribunal de l'Aréopage, destiné à punir les meurtres ; tribunal dont la réputation s'est soutenue avec tant d'éclat. Les jugements s'y rendaient de nuit, en plein air, sur la simple exposition du fait, et ne furent jamais taxés d'injustice.

6. Danaüs, autre Egyptien, introduisit l'agriculture et quelques arts dans son royaume d'Argos. Cadmus, phénicien peupla Thèbes dans la Béotie, y fit connaître la culture de la vigne, l'art de travailler les métaux, et même l'écriture alphabétique.

7. Ainsi la Grèce recevait tout des étrangers. Passionnée pour les fables, elle donna une origine sacrée à ces inventions humaines ; elle supposa des dieux qui en fussent les auteurs. On découvre cependant parmi tant de fables une vérité importante ; c'est que les préjugés de la barbarie opposèrent de grands obstacles aux plus utiles inventions. Triptolème, par exemple, risqua d'être mis en pièces, parce qu'il enseignait le labourage, et Bacchus essuya les mêmes périls en établissant la culture de la vigne : tant l'ignorance rend les hommes aveugles et injustes !

——*Questions.*——

4. Quelles colonies s'établirent en Grèce ?
5. Quel fut le fondateur d'Athènes ?
6. Que firent Danaüs et Cadmus ?
7. Comment l'agriculture trouva-t-elle des obstacles ?

8. Peu de temps après Cécrops et le déluge de Deucalion, les Grecs sentirent du moins l'avantage de se réunir pour la sûreté commune. Ils avaient autant de rois que de peuplades : ils étaient continuellement en guerre les uns avec les autres, et n'auraient pu se défendre contre un ennemi étranger. Douze des principales villes formèrent enfin une confédération, qui seule pouvait remédier à tant de maux. Leurs députés devaient se rendre deux fois l'an aux Thermopyles. Ils y formaient un conseil où se jugeaient les différends. Si des rebelles refusaient l'obéissance à leurs décrets, on employait contre eux la force des armes. Cette assemblée s'appelait le conseil des Amphictyons, du nom de son instituteur.

9. La défense du temple de Delphes, fameux par l'oracle d'Apollon, était spécialement commise à ses soins. Les motifs de religion rendaient sacré un établissement qui devait produire les plus grands biens, en faisant éprouver qu'autant la discorde est funeste aux hommes, autant l'union leur est salutaire.

10. La guerre de Thèbes, où sept rois se liguèrent contre Etéocle ; l'expédition navale des Argonautes dans la Colchide pour enlever la toison d'or ; la guerre de Troye, dans laquelle toute la Grèce était unie pour venger l'injure d'un Grec, prouve que la nation acquérait de la politique et des forces. Nous ne devons point nous arrêter au récit de ces événements, puisque tout y est altéré par des fables, et qu'ils appartiennent à la mythologie plutôt qu'à l'histoire. Il suffit de savoir que l'époque de la prise de Troye est l'an 1209 avant J.-C.

Tandis que les demi-dieux et les héros grecs se signalaient contre les Troyens, leur absence de dix années occasionna en Grèce beaucoup de désordres et de brigandages. Environ quatre-vingts ans après, les Héraclides, descendants d'Hercule, qu'on avait chassés du Péloponnèse, y rentrèrent les armes à la main ; ils s'emparèrent de Mycènes, de Sparte, d'Argos, et répandirent la terreur de tous côtés.

——*Questions.*——

8. Qu'est-ce que la ligue des Amphictyons ?
9. Comment la religion rendait-elle cette ligue respectable ?
10. Indiquez les principaux faits de l'antiquité fabuleuse des Grecs ?

11. Alors des colonies grecques passèrent la mer, s'établirent dans les îles et sur les côtes de l'Asie-Mineure. On distingue surtout celle des Ioniens, des Eoliens et des Doriens. La tranquillité et l'abondance dont elles jouirent, favorisaient la culture des talents. Homère les illustra par ses deux poèmes épiques, l'Iliade et l'Odyssée. Il vivait environ trois cents ans après la guerre de Troye. Il fait époque dans l'histoire de l'esprit humain, la plus instructive de toutes.

12. Depuis long-temps Minos, roi de Crète, que les poètes font juge des enfers, s'était dit inspiré pour établir des lois nouvelles ; mais ces lois se rapportaient principalement à la guerre, et n'empêchèrent point les troubles ni les discordes civiles. Les Crétois furent de braves guerriers, mais des citoyens turbulents. Il était réservé à d'autres Grecs de laisser à la postérité des modèles de législation.

13. Les mœurs des temps héroïques de la Gréce furent simples et grossières, comme celles de tous les barbares. Homère nous en a tracé le tableau. Ces rois, qu'on se figure si puissants, avaient peu d'autorité, et n'avaient presque aucun appareil de grandeur. Ils tuaient eux-mêmes les animaux qui servaient à leurs festins, ils les dépoullaient, les coupaient, les faisaient griller. On voit dans l'Iliade Agamemnon servir le dos d'un bœuf à Ajax. Ils ne savaient que se battre, sans aucune idée de la science militaire. Le droit du plus fort était leur suprême loi. Féroces dans les combats, ils ne l'étaient pas moins dans la victoire, et leurs prisonniers fussent-ils des princes ou des princesses, essuyaient les plus indignes traitements. Ils avaient une avidité extrême pour le pillage ; le butin se partageait entre les chefs et les soldats : ceux-ci ne recevaient pas d'autre paye.

14. Faut-il s'étonner des injures que ces héros se disaient publiquement ? Les dieux d'Homère s'en disent de pareilles, et montrent les mêmes vices que les hommes. La religion des Grecs déshonorait donc la divinité. Quoi de plus absurde que leur mythologie ? Quoi de

——*Questions.*——

11. Que direz-vous des colonies grecques ?
12. Un mot sur les lois de Minos ?
13. Quelles étaient les mœurs des temps héroïques ?
14. Quelle idée doit-on avoir de la mythologie des Grecs ?

plus superstitieux que leur crédulité pour les oracles, dont les réponses ambiguës décelaient la fourberie de leur auteur ? Ils croyaient à la vie future, et ce dogme annonce beaucoup de sagesse. Mais la manière dont ils se figuraient l'Elysée et le Tartare, choquait trop la raison pour produire de solides avantages.

15. Ce fut d'abord un très-bon établissement que celui des jeux de la Grèce. Différentes espèces de courses et de combats, la lutte, le pugilat, le pancrace* y formaient le corps, lui donnaient de l'agilité de l'adresse et de la vigueur, le préparaient à tous les travaux militaires. L'émulation y était excitée, non par l'intérêt, mais par la gloire ; une couronne de feuilles, les applaudissements et la renommée, paraissaient un prix infiniment préférable à la fortune. Ces jeux rassemblaient les Grecs, suspendaient leurs discordes. Toute hostilité cessait entr'eux pendant qu' on les célébrait. Goûtant alors les mêmes plaisirs, ils devaient sentir les douceurs d'une paisible union ; ils devaient souhaiter de l'entretenir. Le culte qu'ils rendaient à leurs dieux, le récit pompeux des exploits de leurs héros, l'enthousiasme naturel à leur imagination ardente, tout élevait les âmes dans de pareilles assemblées.

16. Mais ces jeux dégénérèrent avec le temps en amusements frivoles et ruineux. Des athlètes, entretenus à grands frais, prirent la place des citoyens. On se fit une folle vanité d'avoir des chevaux qui remportassent les prix pour leurs maîtres. La fureur des spectacles étouffa l'amour du bien public, nous verrons les abus qu'elle produisit.

17. Les jeux Olympiques, célébrés tous les quatre ans près d'Olympie dans le Péloponnèse, étaient les plus célèbres de tous. Les Olympiades, qui étaient de quatre années d'une de ces fêtes à l'autre, servirent de dates pour les faits. La première commence en 776 avant J.-C. Il y en avait eu d'antérieures, mais qui ne sont point connues dans l'histoire.

——*Questions.*——

15. Quel était l'objet de l'établissement des jeux ?
16. L'esprit de ces jeux fut-il toujours le même ?
17. Qu'entend-on par *Olympiade* ?

---

* Pancrace (du lat. *pancratium*) exercice composé de cinq exercices gymniques, la lutte, le pugilat, le disque, la course, et la danse.

CHAPITRE II.

DE SPARTE ET DES LOIS DE LYCURGUE.

18 UNE révolution presque générale avait changé l'état de la Grèce. Naturellement inquiets et jaloux de la liberté, les Grecs s'affranchirent de la domination de leurs princes, qui sans doute les gouvernaient mal. Presque tous ces petits royaumes devinrent des républiques. La licence y régna long-temps ; mais il ne fallait que de bonnes lois pour y faire briller la vertu et l'héroïsme.

19. Sparte, dans le Péloponnèse, nommée aussi Lacédémone, en donna le premier exemple. Elle conservait ses rois, descendants d'Hercule, parce qu'elle respectait leur origine. Depuis environ neuf cents ans, deux princes de la race des Héraclides occupaient conjointement le trône. Ce partage de la royauté perpétuait les dissentions. Un grand législateur pouvait seul les terminer.

20. On le trouva dans Lycurgue, fils d'Eunome l'un des deux rois de Sparte qui avait été tué dans une émeute. Son frère aîné, successeur de ce roi, mourut sans enfants, et laissa une femme enceinte. Lycurgue lui aurait succédé pour toujours, s'il eût été capable d'un crime. Sa belle sœur lui offrait de faire périr son enfant, aussitôt qu'il serait né, à condition qu'il l'épouserait. Indigné de cette offre, il dissimula, et gagna du temps jusqu'à ce que la reine devînt mère. Elle eut un fils, dont il prit le plus grand soin. Après avoir gouverné quelque temps comme son tuteur, exposé à d'injustes soupçons, il alla en Grèce, en Ionie, peut-être même en Egypte, pour étudier les mœurs et les lois de ces pays. On ne pouvait guère s'instruire alors que par les voyages.

21. Commeles désordres se multipliaient en l'absence de Lycurgue, on le pressa de venir y remédier. Il

——*Questions.*——

18. Comment la Grèce devint-elle libre?
19. Quel était le gouvernement de Sparte ?
20. Quels furent les commencements de Lycurgue ?
21. Pourquoi rappela-t-on Lycurgue de ses voyages?

revint, et pour couper la racine du mal, il conçut le projet hardi de refondre le gouvernement. Il se crut inspiré, ou plutôt le fit accroire.

L'oracle de Delphes l'ayant annoncé comme le plus grand des législateurs, les esprits étaient disposés à une entière obéissance. Cependant il ne négligea pas les moyens qui forcent à se soumettre.

22. Les principaux Spartiates, approuvant ses projets de réforme, prirent les armes au moment de l'exécution, et personne n'osa résister.

23. La royauté subsista, mais avec peu de pouvoir. Un sénat fut établi pour examiner et proposer les affaires. Le peuple assemblé devait approuver ou rejeter les propositions du sénat. Les sénateurs, au nombre de vingt-huit, étant perpétuels, avaient beaucoup d'autorité. Ils balançaient le pouvoir des deux rois et celui du peuple.

24. Pour les contenir eux-mêmes dans de justes bornes, on établit cinq magistrats annuels au choix du peuple, et on leur donna le droit de casser, d'emprisonner, de punir même de mort les membres du sénat. Leur juridiction s'étendit même sur les rois. Ces magistrats redoutables se nommaient Ephores. Quelques écrivains attribuent leur établissement à Lycurgue; d'autres, avec plus de vraisemblance, le croient postérieur d'environ 130 années.

25 Le chef-d'œuvre de Lycurgue fut de cimenter les lois par les mœurs. Il voulait faire de Sparte comme une seule famille, où tous les citoyens travaillassent de concert au bien public, et fussent tout entiers à la patrie. Pour cela il fallait bannir la pauvreté et les richesses; car l'inégalité qu'elles mettent entre les hommes, est une source de discorde ainsi que de corruption. Il fit donc un partage égal des terres, il proscrivit l'or et l'argent, tout art de luxe, tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à la vie; une monnaie de fer, extrêmement lourde, fut la seule monnaie reçue. Les richesses devenant impossibles, la cupidité s'éteignit.

——*Questions.*——

22. Comment fit-il reçevoir sa réforme?
23. Quel fut alors le gouvernement de Sparte?
24. Qu'était-ce que les Ephores ?
25. Comment Lycurgue, réforma-t-il les mœurs ?

26. Tous les citoyens, même les rois, mangèrent à des tables publiques, dont l'extrême frugalité n'excluait pas les vrais plaisirs de la nature. On s'y entretenait agréablement de choses utiles; on y employait une raillerie fine et honnête, pour corriger les défauts; on passait de là aux conversations les plus sérieuses, aux exercices militaires, à des jeux qui fortifiaient le corps et nourrissaient l'amour de la gloire.

27. De tels établissements auraient été chimériques dans un Etat considérable ou dans un siècle de mollesse ; mais on ne comptait que trente-neuf mille citoyens, neuf mille à Sparte, le reste à la campagne ; et l'antique simplicité des mœurs subsistait encore.

28. C'est par l'éducation surtout que le législateur fit des héros. Les enfants étaient élevés pour la république. Dès le berceau on les rendait robustes et courageux. Les nourrices ne les garrottaient pas de langes ; elles les accoutumaient à ne rien craindre dans les ténèbres, et à ne se plaindre que par nécessité. A l'âge de sept ans, des maîtres publics les exerçaient au travail, à la patience, à la fatigue, à l'obéissance la plus prompte, et les formaient tous aux mêmes habitudes, parce qu'ils étaient nés pour remplir les mêmes devoirs. Ceux qui se distinguaient davantage commandaient aux autres, mais sous les yeux des vieillards, toujours prêts à les reprendre et à les corriger.

29. On admettait les enfants aux repas communs, pour qu'ils profitassent des discours que l'on y tenait. On les interrogeait souvent sur les choses les plus importantes : *Que pensez-vous de cette action ? Que pensez-vous de cet homme ?* On exigeait qu'ils répondissent promptement, en peu de mots et d'une manière judicieuse. Par là ils contractaient l'habitude du *laconisme*, c'est à-dire d'un langage précis et nerveux, plein de raison et de noblesse.

——*Questions.*——

26. Quels étaient les repas ?
27. Un grand peuple pourrait-il ressembler aux Spartiates ?
28. Quelle était l'éducation à Sparte ?
29. Comment apprenait-on aux enfants à raisonner et à s'exprimer ?

30. Si l'on obligeait les enfants à dérober leur nourriture, si on les châtiait sévèrement lorsqu'ils se laissaient surprendre, c'était pour les accoutumer aux ruses de la guerre, à la vigilance et aux périls. L'idée du vol n'entrait point dans cette coutume, puisqu'elle était autorisée par les lois.

31. Toute science purement spéculative, ainsi que tout art de luxe, était interdit aux Spartiates. Ils aimèrent cependant la poésie, mais comme un moyen d'échauffer l'âme et de l'exciter, aux actions héroïques.

32. Lycurgue étendait ses vues sur l'éducation des femmes, dont les mœurs ont tant d'influence sur celles des hommes. Il fit en sorte qu'elles acquissent des vertus mâles, avec une force de corps qu'elles pussent transmettre à leurs enfants. Il les assujettit en partie aux exercices violents pratiqués à Sparte. Les filles s'exerçaient à la lutte dans les jeux. Les femmes furent long-temps des prodiges de vertu. Aussi étaient-elles infiniment respectées des hommes. L'empire qu'elles avaient sur eux ne tendait qu'à inspirer l'héoroïsme. Une mère dit à son fils, pour le consoler d'une blessure qui le rendait boiteux: *Va, mon fils, tu ne peux plus faire un pas qui ne te fasse souvenir de ta valeur.*

33. On méprisait le célibat, parce qu'aucun motif religieux ne pouvait le justifier. Un jeune homme, dédaignant de se lever devant un illustre capitaine célibataire, lui dit pour raison : *Tu n'as point d'enfants qui puissent un jour me rendre cet honneur, et se lever devant moi.*

34. Enfin, le grand objet de Lycurgue fut de faire de ses Spartiates autant de guerriers invincibles. Il voulut qu'ils vécussent toujours comme dans un camp ; que la guerre devînt pour eux, en quelque manière, un temps de repos ; qu'ils marchassent gaiement au combat, et

——*Questions.*——

30. Pourquoi leur faisait-on dérober leur nourriture ?
31. Quelle poésie fut cultivée à Sparte ?
32. Quelle était l'éducation des femmes, et quel respect avait-on pour elles ?
33. Quelle idée avait-on du célibat ?
34. Quelles furent les vues de Lycurgue par rapport à la guerre ?

s'imaginassent avoir un dieu à leur tête. Ce courage pouvait les rendre ambitieux. Il le prévit; il tâcha de prévenir ce malheur. Persuadé qu'ils ne seraient heureux qu'en se contentant de leur liberté, de leur pauvreté, il ordonna qu'on ne ferait la guerre que pour se défendre; qu'on ne poursuivrait point l'ennemi vaincu, qu'on n'enlèverait point ses dépouilles; qu'on n'aurait point de flotte, afin de ne pas être tenté de courir la mer.

35. Malgré de si sages réglements, Sparte ne put se garantir de l'ambition. Mais elle conserva plusieurs siècles son gouvernement avec ses mœurs, ce qui est un véritable prodige dans l'histoire. Encore plus estimée que redoutée de ses voisins, elle fut l'arbitre de la Grèce tant qu'elle mérita de l'être. On peut juger des sentiments de ses citoyens, en général, par le trait d'un certain Pédarère, homme de mérite. Il n'avait pas été admis dans le conseil composé de trois cents membres. Loin de s'en plaindre, il témoigna sa joie de ce que *Sparte avait trouvé trois cents citoyens meilleurs que lui.*

36. Les vertus des Spartiates avaient un mélange d'atrocité. Ils faisaient périr les enfants infirmes dont ils n'espéraient pas de tirer un jour les services ordinaires. Pour accoutumer les autres à la douleur, ils les déchiraient de coups de verges sur l'autel de Diane, quelquefois jusqu'à la mort. Ils traitaient les Ilotes ou Hélotes, leurs esclaves, de la manière la plus révoltante pour la natnre; et lorsque leur population devenait assez considérable pour leur faire craindre de leur part quelque révolte, ils se croyaient suffisamment autorisés à les prévenir par des massacres partiels et clandestins. En un mot, ils ne connurent point cette modération qui caractérise la vraie sagesse; et en méritant d'être admirés à certains égards, ils méritèrent souvent d'être haïs.

37. Moins superstitieux que les autres Grecs, les Spartiates avaient un culte conforme à leur gouvernement. Les statues de leurs divinités, même de Vénus, étaient couvertes d'une armure, pour qu'elles inspirassent le courage militaire. Les sacrifices et les offrandes

——*Questions.*——

35. Quels furent les effets de ses réglements ?
36. Quel était le caractère de la vertu Spartiate ?
37. Quel était le culte des Spartiates ?

étaient de peu de valeur, pour éviter en tout les dépenses inutiles. On ne faisait que des prières fort courtes, et l'on priait seulement les dieux d'être favorables aux gens de bien. La simplicité des funérailles contribuait à faire mépriser la mort.

38. Pourquoi donc y avait-il un temple consacré à la Crainte ? C'est que les Spartiates regardaient la crainte comme nécessaire dans le gouvernement politique. *Les plus timides à l'égard des lois*, dit Plutarque, *sont les plus courageux contre les ennemis ; et ceux-là craignent le moins de souffrir, qui craignent le plus d'être blâmés.* Telle fut cette fameuse législation établie par Lycurgue environ 900 ans avant J.-C. La durée de son ouvrage prouve qu'il lui avait donné de solides fondements. L'amour de la gloire et de la patrie, le courage héroïque, l'obéissance aux lois, de grandes vertus enfin distinguaient les Spartiates. L'histoire est pleine de traits sublimes de leur caractère.

39. Lycurgue pensa aux moyens d'affermir ses lois. Pour les rendre inviolables, il alla, dit-on, consulter l'oracle de Delphes, après en avoir fait jurer l'observation jusqu'à son retour : l'oracle ayant déclaré que Sparte, en les observant, deviendrait la plus illustre ville du monde, il se laissa mourir de faim ; ainsi les Spartiates demeurèrent liés par leur serment. C'est un exemple du merveilleux, que les anciens ont trop mêlé à l'histoire, et que les modernes ont trop souvent copié.

40. Environ 200 ans après Lycurgue, il y eut deux guerres cruelles entre les Spartiates et les Messéniens. Les premiers furent plus d'une fois vaincus, mais finirent par réduire leurs ennemis en servitude. Selon les anciens, l'oracle leur avait ordonné, après une défaite, de faire venir d'Athènes un général : les Athéniens leur envoyèrent, comme par insulte, le poète Tyrthée, boiteux, méprisé dans sa patrie ; et ce ridicule général leur procura la victoire en les remplissant d'enthousiasme. Ce qui mérite davantage d'être observé, c'est que Lacédémone perdait déjà cette modération dont Lycurgue avait voulu faire une de ses vertus.

—*Questions.*—

38. Pourquoi avaient-ils consacré un temple à la Crainte?
39. Quelle fut la fin de Lycurgue?
40. Qu'y a-t-il de remarquable dans la guerre de Sparte avec les Messéniens ?

CHAPITRE III.

ATHENES ET LES LOIS DE SOLON.

41. L'ATTIQUE, pays des Athéniens, était une contrée stérile, qui ne pouvait devenir florissante que par le génie de ses habitants. L'olivier, sa principale ressource, passa pour un don précieux de Minerve. Elle fut long-temps divisée en douze bourgades indépendantes. Vers le temps de la guerre de Troye, Thésée les réunit en un corps de peuple, et forma une espèce de république, dont la capitale était Athènes. Il distribua les citoyens en trois classes, nobles, laboureurs, et artisans. Les premiers, possédant toutes les dignités, avaient le plus de pouvoir, quoique moins nombreux.

42. Après la mort du roi Codrus, vers l'an 1095 avant Jésus-Christ, une querelle entre ses deux fils décida les Athéniens à s'affranchir de la royauté. On déclara Jupiter seul roi d'Athènes. On confia le gouvernement à des magistrats nommés Archontes. Pendant trois siècles, cette magistrature fut perpétuelle et héréditaire, par conséquent, peu différente de la puissance royale. On en réduisit la durée, d'abord à dix ans, ensuite à un; et l'on créa neuf Archontes, afin que l'autorité, partagée entre plusieurs, fût moins redoutable.

43. Athènes manquait de lois écrites: on en sentait le besoin; on choisit pour législateur Dracon, homme vertueux, mais trop sévère. Il ordonna des peines capitales pour tous les délits sans exception. Ses lois sanguinaires, que cet excès de rigueur rendait impraticables et funestes, tombèrent bientôt d'elles-mêmes.

44. Alors les Athéniens se livrèrent plus que jamais à la licence; tous veulent changer la forme du gouvernement au gré de leurs différents intérêts. Les pauvres demandent une *démocratie*, où la multitude gouverne; les riches, une *aristocratie*, où quelques principaux

——*Questions.*——

41. Donnez-nous une notion de l'Attique?
42. Comment et quand fut abolie la royauté?
43. Quel fut leur 1er législateur, et l'effet de ses lois?
44. Comment les Athéniens se divisèrent-ils sur la forme du gouvernement?

citoyens soient les chefs de l'Etat ; les plus sages, un gouvernement mixte, où les pouvoirs soient balancés. Le mérite de Solon attirant une confiance générale, on s'adresse à lui pour régler la république.

45. Distingué par sa naissance, il l'était davantage par ses lumières et ses vertus. L'étude et les voyages l'avaient rendu un des hommes les plus habiles de son siècle. Il joignait à des mœurs douces le zèle du bien public, et un désintéressement qui lui fit refuser la couronne. Ses lois furent cependant imparfaites, parce que les Athéniens, disait-il, ne pouvaient en recevoir de meilleures.

46. Le peuple eut le pouvoir suprême; les principaux citoyens furent mis en possession des magistratures. Mais la nouvelle constitution ne laissa point aux magistrats une autorité suffisante pour contenir le peuple. Dans les assemblées publiques, où les grandes affaires se décidaient, où l'on appelait même des jugements du sénat, chaque Athénien eut droit de suffrage. Ainsi, une population aveugle pouvait décider de tout par la pluralité des voix.

47. Le sénat, composé de quatre cents personnes, qu'on augmenta dans la suite de deux cents, était trop nombreux pour délibérer avec sagesse ; il avait aussi trop peu d'ascendant sur la multitude. Les assemblées ordinaires du peuple se tenaient presque tous les huit jours. Chaque citoyen, âgé de cinquante ans, pouvait y haranguer. Les talents d'un orateur séditieux et corrompu, pouvaient donc y triompher aisément de la prudence des sénateurs: *J'admire*, disait le Scythe Anacharsis à Solon, *que chez vous les sages aient seulement le droit de délibérer*, *et que celui de décider appartienne aux fous*. Ce fut en effet une source de malheurs ; mais Solon avait été contraint par les circonstances de ménager tous les partis.

48. Il établit du moins l'autorité de l'Aréopage, fort déchue depuis Dracon, et il le composa uniquement d'anciens Archontes. Ce tribunal eut l'inspection sur

—— *Questions.* ——

45. Qui était Solon, et que fit-il ?
46. Quel pouvoir donna-t-il au peuple et au sénat ?
47. Quels inconvénients avait le nouveau gouvernement ?
48. L'Aréopage ne fut-il pas rétabli ?

les affaires publiques et sur l'éducation de la jeunesse: car on sentait alors que la prospérité d'un Etat dépend beaucoup de la manière dont la jeunesse est élevée.

49. Solon fit plusieurs lois particulières, qu'il importe de connaître. Tout homme convaincu d'oisiveté, devait être noté d'infamie après la troisième accusation. Un fils dissipateur, ou qui refusait la subsistance à ses parents, était sujet à la même peine ; mais si le père ne lui avait point fait apprendre de métier, le fils était dispensé de cette loi. Une femme ne devait apporter à son mari que trois robes et des meubles de peu de valeur, de peur que les dots n'appauvrissent trop de familles. Un citoyen de mauvaises mœurs, était exclu de la tribune aux harangues, comme indigne de la confiance publique. Il y avait peine de mort pour un archonte coupable d'ivresse.

50 On défendit les emprisonnements pour dettes. On permit de disposer par testament de ses biens, aud éfaut d'enfants. On ordonna que les enfants, dont les pères auraient péri dans les combats, seraient éléves aux frais de la république. On régla que dans les émeutes ou factions violentes, chaque citoyen serait obligé de prendre parti, afin que les plus sages rétablissent le calme et le bon ordre. On mit des bornes à la dépense des femmes, à celle des funérailles et des cérémonies religieuses.

51. Des étrangers furent admis dans Athènes, mais exclus du gouvernement. Ce qu'on appelait *ostracisme*, fut un frein à l'ambition des citoyens. Ceux qui devenaient suspects par trop de crédit ou de puissance, s'il y avait six mille suffrages contre eux dans l'assemblée du peuple, étaient bannis pour dix ans, mais sans aucune flétrissure. Nous verrons les plus illustres personnages subir cette peine.

52. Avec beaucoup d'esprit, les Athéniens avaient un fond de légèreté et d'inquiétude, également propore à leur faire commettre des fautes énormes, et à leur faire oublier des services essentiels. Quand le mérite bles-

——*Questions.*——

49. Citez quelques lois civiles de Solon ?
50. Quelques autres lois encore ?
51. Qu'était-ce que l'ostracisme ?
52. Quel était le caractère des Athéniens ?

sait leurs yeux, ils l'éloignaient par l'ostracisme ; ils le regrettaient ensuite, le rappelaient, l'employaient, et recommençaient leurs injustices à la première occasion.

53 C'est l'an 594 avant J.-C. que Solon devint le législateur d'Athènes. Il éprouva lui même la difficulté de soumettre aux lois ce peuple volage. On lui demandait sans cesse des changements à ce qu'il venait d'établir. Il se dégoûta, il voulut se retirer; on lui permit de s'absenter pour dix ans.

54. Son absence fit éclore le germe d'une révolution. Pisistrate, son parent, riche, généreux, populaire, possédant l'art d'éblouir et de tromper, aspirait secrètement au pouvoir suprême, L'ambition ne rougit point de la fourberie. Un jour il se blessa de sa propre main, se montra en public couvert de sang, réclama la protection du peuple, se disant assassiné par les ennemis du peuple même. Il obtint une garde pour la sûreté de sa personne : il s'en servit pour s'emparer de la citadelle et pour établir sa domination.

55. Le législateur, qui était revenu de ses voyages, s'efforça en vain de ranimer l'amour de la liberté. Pisistrate lui demandant ce qui le rendait aussi audacieux ; il répondit : *ma vieillesse.* L'étude fut jusqu'au tombeau sa plus douce consolation. *Je vieillis*, disait-il, *en apprenant toujours de nouvelles choses.* Il mourut dans un âge très-avancé.

56. Un usurpateur de la souveraineté ne pouvait se maintenir que très-difficilement dans une ville aussi turbulente qu'Athènes. Pisistrate fut contraint deux fois de s'enfuir. Il recouvra sa puissance par adresse, et il sut la conserver par sa politique. En fixant les habitants de la campagne à la culture des terres, il les tint éloignés des cabales. Ces hommes inquiets devinrent moins attentifs au gouvernement qu'au produit de leurs travaux : les terres incultes furent défrichées ; le cultivateur en paya le dixième pour les besoins de l'Etat, mais la tranquillité dont il jouit le consola de l'impôt.

——*Questions.*——

53 En quel temps Solon devint-il législateur d'Athènes, et avec quel succès ?
54. Qu'arriva-t-il pendant son absence ?
55. Qu'éprouva-t-il à son retour?
56. Comment Pisistrate affermit-il son pouvoir ?

57. En même temps Pisistrate excitait le goût des arts et des lettres. Il fit connaître aux Athéniens les poésies d'Homère; il leur forma une bibliothèque; il éleva de superbes édifices. Des nouveautés si intéressantes fixèrent les esprits, adoucirent les âmes, et rendirent le joug presque insensible, peut-être même agréable.

58. Peu de rois ont mieux connu que Pisistrate le secret de gouverner un peuple indocile. Ses deux fils, Hipparque et Hippias, qui partagèrent l'autorité après sa mort, étaient dignes de le remplacer; mais le premier fut la victime de l'inimitié de deux citoyens. Aristogiton et Harmodius l'assassinèrent: le second, irrité par ce meurtre, devint cruel et se rendit odieux. On le chassa comme un tyran; on rétablit le gouvernement populaire; on ne respira plus que la liberté.

59. Quelques traits frappants contribuèrent beaucoup à enflammer l'enthousiasme. Aristogiton, mis à la torture par ordre d'Hippias, nomma pour ses complices plusieurs amis du tyran, qui aussitôt les fit mourir. *Je ne connais plus que toi digne de mort*, dit-il ensuite au tyran. Une femme nommée Léœna, subit de même la question, et se coupa la langue avec ses dents, de peur que la douleur ne lui arrachât quelque aveu.

60. Sparte, qui avait d'abord secouru les Athéniens, prit les armes en faveur d'Hippias. Elle commençait à être jalouse de leur puissance: elle craignait qu'ils ne lui disputassent un jour la supériorité dont elle jouissait dans la Grèce, et l'ambition de dominer la rendait injuste. Voici le temps où ces deux petites républiques vont acquérir une célébrité prodigieuse. Si elles différaient trop de caractère et de mœurs pour être sincèrement unies, elles avaient l'une et l'autre de quoi fixer l'admiration par de grandes choses.

61. Sparte, avec ses vertus rigides, dévouée uniquement à la guerre, semblait avoir autant de héros que de citoyens: elle ne permettait d'autre occupation que les armes et les affaires publiques: ses magistrats et ses

——*Questions.*——

57. Quel goût excita-t-il chez les Athéniens?
58. Qu'arriva-t-il après la mort de Pisistrate?
59. Qu'est-ce qui excita l'enthousiasme de la liberté?
60. Que fit Sparte en faveur d'Hippias, et pourquoi?
61. Comparez Sparte et Athènes.

géneraux n'avaient qu'à commander pour être obéis ; enfin ses lois, ses principes de gouvernement demeuraient inviolables au sein de la pauvreté. Au contraire, Athènes excitait l'industrie, le commerce, les talents ; elle devenait riche, prenait le goût des plaisirs, se laissait entraîner souvent par le caprice et la passion ; mais ses citoyens aimaient la gloire et la patrie : quoique libres dans leurs occupations particulières, ils devaient tous être soldats dans les besoins de la république : ils étaient braves autant que spirituels ; ils pouvaient se faire craindre aussi bien que se faire aimer. Tels furent les Spartiates et les Athéniens qui ont immortalisé la Grèce. Si les premiers avaient eu de la modération, si les autres n'avaient pas eu trop de licence, ils auraient dû servir de modèle à tous les peuples.

CHAPITRE IV.

LES PERSES ATTAQUENT LA GRECE ET SONT VAINCUS PAR MILTIADE.

62. DARIUS, fils d'Hystaspe, possédait le vaste empire fondé par Cyrus. Il voulut l'étendre jusqu'en Europe, et se venger d'Athènes, qui avait envoyé du secours aux Ioniens soulevés contre lui. Cette colonie grecque, de l'Asie mineure, s'était adressée inutilement aux Spartiates. Un motif particulier intéressait les Athéniens en sa faveur. Le roi de Perse ayant reçu Hippias, et projettant de le rétablir, leur paraissait un ennemi d'autant plus digne de leur haine, qu'ils se livraient à tout l'enthousiasme de la liberté. Cependant l'Ionie fut bientôt réduite à l'obéissance.

63. A peine Darius l'eut-il soumise, qu'ils envoya en Grèce demander *la terre et l'eau ;* c'est-à-dire qu'on le reconnût pour maître. Sparte présidait aux affaires publiques de la Grèce. Indignée d'une telle proposition elle fit mourir deux des hérauts ou ambassadeurs de ce redoutable monarque ; elle fit enlever comme

——*Questions.*——

62. Quelle fut l'occasion de la guerre des Perses ?
63. Comment cette guerre commença-t-elle ?

traîtres à la patrie les principaux citoyens d'Egine, ville située dans une île près d'Athènes, parce qu'ils avaient cru devoir céder à la force.

64. La plupart des autres villes, saisies de frayeur, se soumirent à Darius. Tout semblait annoncer l'asservissement de la Grèce ; mais des hommes libres, combattant pour leurs foyers, ont dans leur courage de grandes ressources contre des armées d'esclaves.

65. Plus de cent mille Perses passent la mer et viennent fondre sur l'Attique. Les Athéniens réclament le secours des Spartiates. On leur répond qu'une coutume religieuse empêche de se mettre en campagne avant la pleine lune: qu'il faut attendre quelques jours, après quoi on ira les secourir. Les autres peuples n'osent remuer, excepté les Platéens, qui envoient mille soldats. Athènes arme ses esclaves dans un péril si pressant. Comme elle les traitait humainement, elle pouvait compter sur eux, au lieu que Sparte ne voyait dans les siens que des ennemis. L'armée Athénienne fut seulement de dix mille hommes. Le nombre des généraux était un mal plus dangereux que le manque de troupes. Il y en avait dix qui devaient commander alternativement, chacun son jour. La jalousie du commandement et la contrariété d'opinions, pouvaient tout perdre.

66. Ces généraux délibèrent si l'on attaquera l'ennemi, ou si on l'attendra dans la ville. L'attendre paraissait le plus sûr, Miltiade, contre l'avis commun, soutient qu'il vaut mieux l'attaquer, et qu'un coup de vigueur inattendu pourra donner la victoire. Aristide fait prévaloir cet avis. Il fait plus encore. Comme l'exécution demande un seul chef, il renonce à son jour de commandement en faveur de Miltiade. Tous les autres suivent un exemple si généreux et si utile. On marche au-devant de l'ennemi. Le général se poste avantageusement, supplée au nombre par la science militaire comme par la valeur, et remporte une victoire complète à Marathon, l'an 490 avant J. C.

——*Questions.*——

64. Que firent les Athéniens à l'arrivée des Perses ?
65. Racontez-nous quelques autres faits ?
66. Qeul fut l'avis de Miltiade, et son succès à Marathon ?

67. Quoique les Spartiates eussent fait une marche forcée de trois jours, ils n'arrivèrent que le lendemain de la bataille. Ils dûrent sentir combien la coutume superstitieuse qui les avait retardés, était contraire à la raison, puisqu'elle pouvait nuire infiniment aux affaires.

68. Les Perses apprirent de leur côté de quoi l'héroïsme est capable, quand il est dirigé par de bons conseils. Ils s'enfuirent avec précipitation devant ces Athéniens qu'ils avaient ordre d'emmener chargés de chaînes. Ceux-ci leur prirent ou brûlèrent plusieurs vaisseaux : le brave Cynégire eut la main droite coupée, ensuite la gauche, tandis qu'il s'efforçait d'en retenir un sur le rivage. Il s'y attacha avec les dents, et reçut le coup mortel.

69. La gloire devait être la récompense des sauveurs de la patrie. On érigea des monuments aux morts : on peignit la battaile de Marathon, et l'unique faveur accordée à Miltiade, fut de le représenter à la tête des combattants.

70. Il éprouva bientôt l'ingratitude des Athéniens, à qui le moindre soupçon faisait oublier les plus grands services. Il leur avait demandé une flotte pour punir les insulaires dont la fidélité s'était démentie. N'ayant pu réussir à Paros, il revint blessé après un long siége. On l'accusa, on le condamna à une amende égale aux frais de la flotte. Il mourut en prison, faute de pouvoir payer cette somme. Son fils Cimon, pour lui rendre les derniers devoirs, la paya par le moyen de ses amis. Cependant, que serait devenue Athènes, sans Miltiade ?

——*Questions.*——

67. Quelle fut la conduite des Spartiates ?
68. Que devinrent les Perses ?
69. Quelle fut la récompense des vainqueurs et celle de Miltiade ?
70. Comment finit ce grand homme ?

CHAPITRE V.

ARISTIDE ET THEMISTOCLE. LA GRECE ENVAHIE PAR XERCES.

71. Apres Miltiade, deux grands hommes eurent la principale influence dans le gouvernement. Le premier était Aristide, d'une probité irréprochable, ennemi de toute injustice, en un mot, si parfaitement vertueux, qu'on lui fit en plein théâtre, l'application de ce vers d'Eschile. *Il veut être juste, et non le paraître* Le second était Thémistocle, qui joignait beaucoup d'ambition à beaucoup de talents, plein de feu et d'audace, nullement scrupuleux sur les moyens de parvenir, capable enfin d'être le défenseur ou l'oppresseur de sa patrie.

72. Comme les factions se disputaient sans cesse l'autorité, Aristide penchait du côté des principaux citoyens, parce qu'ils étaient les plus sages. Thémistocle se déclarait au contraire pour le peuple, dont il captait la bienveillance en le flattant. Mais ne pouvant devenir le maître sans écarter un rival si respectable, il employa son adresse à le rendre suspect. On demanda l'ostracisme contre Aristide.

73. Dans l'assemblée générale, un paysan qui ne le connaissait point, et qui ne savait pas écrire, s'adressa à lui-même pour le prier d'écrire le nom d'Aristide, car les suffrages se donnaient par écrit sur une coquille. *Quel tort vous a fait cet homme?* lui dit le vertueux citoyen. *Aucun*, répond le paysan, *mais je suis las de l'entendre appeler partout le Juste.* Aristide écrivit son nom. Condamné à l'exil, il prie les dieux de ne *pas permettre qu' Athènes ait sujet de le regretter.* Pouvait-on ne pas regretter un tel personnage!

74. Thémistocle effaça du moins la honte de son injustice par de grandes vues et de grandes actions. Il

——*Questions*——

71. Faites connaître Aristide et Thémistocle?
72. Que fit Thémistocle contre Aristide?
73. Comment ce dernier fut-il banni?
74. Quel conseil Thémistocle donna-t-il aux Athéniens?

prévoyait les périls dont on était menacé ; il jugeait que la principale ressource d'Athènes devait être dans la marine, fort négligée jusqu'alors ; il persuada aux Athéniens d'y consacrer leurs mines d'argent, dont ils partageaient entre eux le revenu. On en construisit cent galères, qui devinrent le rempart de la république.

75. Darius se préparait à une seconde expédition, sa mort l'empêcha de l'exécuter. Mais Xercès, son fils et son successeur, aussi violent qu'orgueilleux, suivit ses projets de vengeance avec toute la fougue imaginable. Selon l'historien Grec Hérodote, l'armée des Perses montait à plusieurs millions d'hommes ; le monarque fit donner des coups de fouet à la mer, parce qu'un pont de bateaux, sur lequel les troupes devaient passer l'Hellespont, avait été rompu par une tempête ; il condamna au supplice tous les entrepreneurs de cet ouvrage, il fit percer le mont Athos pour ouvrir un passage à sa flotte. De tels récits sont presque autant de mensonges, et nous apprennent seulement à nous défier des historiens crédules ou épris du merveilleux. On reproche avec raison aux Grecs d'avoir menti par vanité ; c'est un défaut commun à presque tous les anciens peuples.

76. Il y avait à la cour de Perse un Roi de Sparte exilé, qui se nommait Démarate. Xercès lui demandant si les Grecs oseraient bien se défendre, il répondit, au sujet des Spartiates en particulier : *Ils sont libres, mais dominés par la loi, et cette loi leur ordonne de vaincre ou de mourir.*

77. Sparte et Athènes reçurent de Démarate la nouvelle des préparatifs du roi de Perse. Aussitôt elles invitent la nation à prendre les armes. Soit crainte ou jalousie, la plupart des alliés se détachent de la Confédération. Cependant on se prépare courageusement à la guerre. Les Athéniens élisent Thémistocle pour général. Après la bataille de Marathon, frappé de la gloire de Miltiade, il était devenu inquiet, rêveur, jusqu'à en perdre le sommeil. Ses amis lui demandant

—*Questions.*—

75. **Quelle fut la conduite de Xercès ?**
76. **Que répondit Démarate à Xercès ?**
77. **Quels furent les préparatifs d'Athènes et de Sparte contre les Perses ?**

pourquoi : *Ah !* dit-il, *les trophées de Miltiade ne me laissent point de repos.*

78. Il avait écarté par des largesses un indigne compétiteur qui lui disputait cet emploi. Le bien public exigeait qu'on l'en revêtit ; et il prouva qu'un véritable zèle l'animait alors, en demandant le rappel d'Aristide, son rival, dont les services devenaient nécessaires dans le péril. Les Spartiates prétendaient au commandement de la flotte, quoiqu' Athènes en eût équipé les deux tiers. Les alliés favorisèrent leur prétention, et le choix tomba sur Eurybiade qui ne le méritait point. Thémistocle, pour éviter une rupture, consentit à tout, mais il annonça aux Athéniens qu'on leur céderait bientôt l'honneur du commandement, pourvu qu'ils fissent leur devoir.

79. Xercès arrive enfin aux Thermopyles, défilé fort étroit par où il devait passer. Léonidas, roi de Sparte, l'y attendait avec quatre mille hommes. Ce héros, sommé de livrer ses armes, repond : *Viens les prendre.* Les Perses l'attaquent et sont repoussés ; malheureusement, ils découvrent un sentier pour gagner la hauteur sans être aperçus. Ce poste ne pouvait plus se défendre ; mais Léonidas se croit obligé de s'y dévouer à une mort certaine. N'ayant que trois cents Spartiates, ayant renvoyé les autres Grecs, il affronte les ennemis, il en fait un grand carnage. Accablé par le nombre, il meurt avec ses soldats, excepté un seul, qui porta la nouvelle de l'action. L'an 480 avant J.-C.

80. Le fugitif fut traité à Sparte comme un lâche déserteur, jusqu'à ce qu'il eût effacé sa honte par de nouvelles preuves de bravoure : on mit dans la suite aux Thermopyles cette inscription admirable par sa simplicité : *Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois.*

81. Xercès n'avait forcé le passage qu' avec une perte de vingt mille hommes. Plus furieux que jamais, il s'avance mettant tout à feu et à sang. Il s'informe

——*Questions.*——

78. Comment se conduisit Thémistocle ?
79. Que firent Léonidas et Xercès aux Thermopyles ?
80. Comment fut reçu celui qui apporta la nouvelle du combat ?
81. Que fit Xercès en entrant dans la Grèce ?

de ce que font les Grecs; il les croit dans la consternation, dans le désespoir. On lui apprend qu'ils sont aux jeux Olympiques, où une couronne d'olivier excitait la plus vive émulation. *Quels hommes*, s'écrie un grand de sa suite, *quels hommes qui ne combattent que pour l'honneur !*

82. Cependant Athènes était sur le penchant de sa ruine. Les peuples du Péloponnèse l'abandonnaient pour se retrancher à l'isthme de Corinthe. Un oracle avait déclaré qu'elle ne trouverait son salut que dans les murailles de bois. Thémistocle avait probablement inspiré l'oracle, et il en profita pour faire prendre aux Athéniens une résolution aussi affligeante que nécessaire.

83. Comme ils ne pouvaient résister à une armée innombrable, il leur persuada que leurs vaisseaux étaient ces murailles de bois, où ils trouveraient leur salut; que ce devait être leur asile, que les dieux même leur ordonnaient de s'y embarquer. La religion les attachait à leurs foyers, à leurs tombeaux et à leurs temples. Thémistocle n'aurait pu les en détacher, sans le motif de religion qu'il employa. On mit Athènes sous la sauve-garde de Minerve : on ordonna que tous les citoyens, capables de service, monteraient sur les vaisseaux, et que chacun prendrait des mesures pour la sûreté de sa famille. La ville de Trézène reçut généreusement la plupart des femmes, des enfants, des vieillards. Quelques uns s'obstinèrent à ne point partir : ils s'enfermèrent dans la citadelle, et s'y défendirent jusqu'à la mort. Xercès brûla cette forteresse, goûtant les plaisirs de la vengeance, qu'une prompte révolution devait changer pour lui en amertume.

——*Questions.*——

82. **En quel état était alors Athènes ?**
83. **Quelle fut la résolution des Athéniens, et le sort d'Athènes ?**

CHAPITRE VI.

LES PERSES VAINCUS PARTOUT, ET CHASSES DE LA GRECE.

84. Il y avait eu un combat naval près d'Artémisium, promontoire de l'île d'Eubée, le jour même du combat des Thermopyles ; sans remporter une victoire décisive, les Grecs y avaient appris qu'ils pouvaient vaincre, et que la manœuvre et le courage suppléaient aux forces. Ils le prouvèrent bientôt dans une journée plus mémorable.

85. Leur flotte était rassemblée dans le détroit de Salamine. Eurybiade, qui la commandait en chef, était un Spartiate peu habile. Il voulait absolument gagner le golfe de Corinthe, pour être à portée de défendre le Péloponnèse. Thémistocle soutint qu'il fallait rester dans le détroit, parce que la flotte ennemie, beaucoup plus nombreuse, ne pouvait y manœuvrer librement. La dispute s'échauffe. Eurybiade s'emporte jusqu'à lever le bâton sur Thémistocle. *Frappe, mais écoute*, lui dit l'Athénien. Ce mot généreux le pénètre de respect, et il se laisse gouverner par un homme si supérieur. Que serait-on devenu, si le faux honneur avait exigé une funeste vengeance ? Il y avait bien plus de gloire à se venger par la raison et par les services.

86. Pour attirer les Perses dans le piége, Thémistocle fit annoncer secrètement à Xercès que les Grecs allaient s'éloigner de Salamine, et que s'il ne se hâtait pas de les attaquer, il perdrait l'occasion d'anéantir leur flotte. Aussitôt le roi ordonne de combattre. Aristide était venu joindre Thémistocle, lui avait offert de servir sous lui, avait ainsi obtenu sa confiance. L'union de ces deux rivaux doit servir d'exemple à quiconque aime sa patrie.

—*Questions.*—

84. Quel combat y avait-il eu à Artémisium ?
85. Quelle fut la dispute de Thémistocle avec Eurybiade ?
86. Que fit Thémistocle pour attirer les Perses dans le piége ?

87. Sans avoir le titre de général, Thémistocle en remplit les fonctions, et fit des prodiges à la bataille de Salamine. Il sut prendre l'avantage du vent: il disposa la flotte de manière à ne pas craindre la supériorité du nombre. Les vaisseaux des Perses, lourds et embarrassés dans le détroit, ne purent tenir contre la manœuvre des Grecs. Ceux-ci, avec moins de quatre cents voiles, dissipèrent une armée navale où l'on en comptait plus de deux mille. Tandis que Xercès regardait d'une hauteur ce combat où il aurait dû se trouver, Artémise, reine d'Halicarnasse, combattait sur sa flotte avec une valeur héroïque. Elle donna lieu de dire *que les femmes s'étaient montrées des hommes, et les hommes des femmes.*

88. Le grand roi (ce titre fastueux augmentait sa honte) s'enfuit lâchement. Craignant qu'on ne rompît son pont de bateaux, parce que Thémistocle en avait répandu le bruit à dessein, il repassa la mer avec précipitation ; mais il laissa trois cent mille hommes à Mardonius pour finir la guerre.

89, Celui-ci s'efforce de mettre la division parmi les Grecs et de gagner les Athéniens. Aristide, devenu premier archonte, répond à ses offres avec un noble dédain : il fait prononcer des anathêmes contre ceux qui proposeraient une alliance avec les Perses. Un citoyen ayant été d'avis d'écouter un second député de l'ennemi, fut lapidé sur-le-champ : les femmes lapidèrent même sa famille dans un excès de colère.

90. Mardonius marcha bientôt pour attaquer ceux qu'il ne pouvait corrompre. Les Athéniens abandonnèrent leur ville comme la première fois, et se retirèrent à Salamine. Les Spartiates ne venaient point à leur secours, aimant mieux défendre le Péloponnèse. C'était un juste sujet de plainte. Sparte le sentit : elle envoya cinq mille de ses citoyens, suivis chacun de sept esclaves armés. Les forces des confédérés, après la jonction, furent au moins de soixante mille hommes, parmi les-

——*Questions.*——

87. **Racontez la bataille de Salamine ?**
88. **Que devint Xercès ?**
89. **Quel art employa Mardonius pour affaiblir les Grecs ?**
90. **Quelle armée eurent les Grecs ?**

quels huit mille Athéniens seulement. Ceux-ci devaient être les plus ardents au combat, car Mardonius venait de détruire les restes d'Athènes.

91. La Béotie étant un pays de plaine, découvert, avantageux pour une grande armée, les Perses y allèrent attendre les Grecs. Un sage officier conseilla en vain à Mardonius de ne pas risquer la bataille. Cet imprudent général fut vaincu à Platée, et périt dans l'action. La plus grande partie de ses troupes fut taillée en pièces. L'an 479 avant J. C.

92. Pausanias, tuteur d'un jeune roi de Sparte, commandait alors les Grecs. Quelques jours après la victoire, il fit préparer un festin avec tout le luxe asiatique, et un petit repas conforme aux mœurs de sa patrie. Faisant remarquer la différence à ses officiers : *Quelle folie*, s'écria-t-il, *pour ces Perses accoutumés a une vie si délicieuse, de venir attaquer des hommes qui savent se passer de tout !*

93. La frugalité des Grecs, des Spartiates en particulier, leur donnait sans doute un avantage sur des ennemis efféminés ; mais ce fut peut-être la moindre cause de leurs succès. L'habitude des exercices militaires, la discipline, la valeur, la liberté, le noble désir de la gloire, l'habileté des généraux, y contribuèrent encore plus. D'ailleurs ils combattaient chez eux, ils avaient le plus grand intérêt à se défendre, et leurs ennemis n'en avaient presque aucun à les subjuguer. Les Perses ayant été plusieurs fois vaincus en attaquant des Barbares, comment ne l'auraient-ils pas été en attaquant ces braves républicains ? Ils furent encore défaits au combat naval de Mycale en Asie.

94. Xercès s'enfuit de Sardes où il était ; il donna ordre de brûler les temples des colonies grecques. Tout rendait ce prince méprisable et même odieux ; tout annonçait au contraire la magnanimité de ses vainqueurs. Les Spartiates et les Athéniens se disputèrent, après la

——*Questions.*——

91. Qu'arriva-t-il à la bataille de Platée ?
92. Racontez un trait de Pausanias après la victoire ?
93. A quoi les Grecs durent-ils leurs avantages ?
94. Comparez la conduite des Grecs à celle de Xercès ?

bataille de Platée, le prix de la bravoure qu'on devait décerner solennellement. Cette dispute était dangereuse : pour en prévenir les suites, on décerna le prix aux Platéens. Pausanias et Aristide, généraux de Sparte et d'Athènes, y consentirent par sagesse. Quant à Thémistocle, sa victoire de Salamine lui procura l'honneur de voir, dans les premiers jeux Olympiques, tous les Grecs se lever en sa présence. Il avoua que cet honneur était au-dessus de tout ce qu'il pouvait désirer. La gloire suffit aux vrais héros.

CHAPITRE VII.

RIVALITE DE SPARTE ET D'ATHENES. ADMINISTRATION D'ARISTIDE.

95. Une funeste jalousie éclata parmi les Grecs, lorsqu'ils devaient sentir le mieux les avantages de leur union. Les Athéniens voulaient rebâtir et fortifier leur ville. Rien n'était plus juste ni plus nécessaire. Mais Sparte, voyant d'un œil jaloux leur puissance maritime, et craignant qu'ils ne parvinssent au commandement, mit obstacle à ce dessein. Elle allégua de faux prétextes de bien public ; elle soutint qu'on ne devait point souffrir de place forte hors du Péloponnèse, de peur que les ennemis n'en fissent une place d'armes, en cas de nouvelle invasion.

96. Thémistocle opposa la ruse à l'injustice. Il négociait avec les Spartiates. Pendant qu'il les amusait par des lenteurs et des paroles, on travaillait avec ardeur aux murs d'Athènes. Les Spartiates le surent et s'en plaignirent. Il nia le fait ; il demanda qu'on le fît vérifier sur les lieux ; en même temps il avertit secrètement les Athéniens de retenir pour ôtages les députés qu'on y enverrait. Quand la ville fut en état de défense, il leva le masque, et déclara qu'Athènes

——*Questions.*——

95. Pourquoi et comment Sparte s'opposait-elle au rétablissement d'Athènes ?

96. Que fit Thémistocle pour éluder les desseins des Spartiates ?

avait usé de ses droits ; qu'on ne pouvait la soupçonner de mauvais desseins après les services qu'elle avait rendus ; que Sparte ne devait point chercher à se maintenir par la faiblesse de ses alliés, enfin, qu'il s'applaudissait d'avoir employé la ruse, et que tout était permis pour le bien de la patrie. Les Spartiates méritaient bien ce reproche : ils dismulèrent leur chagrin : mais les cœurs étaient envenimés.

97. Le principe de Thémistocle, que *tout est permis pour le bien de la patrie*, conduirait à d'énormes injustices, si l'on en faisait de fausses applications. Ce grand génie en fournit la preuve. Il se proposait de rendre Athènes supérieure à toutes les républiques de la Grèce. Il fit pour cela d'excellentes choses, comme de construire le port de Pirée, de faire augmenter la flotte de vingt vaisseaux par an, d'attirer un grand nombre d'ouvriers et de matelots par des priviléges. Mais il imagina un autre moyen, indigne de la véritable politique ; c'était de brûler la flotte des alliés, pour donner aux Athéniens l'empire de la mer. Il dit au peuple qu'il avait conçu un projet de la dernière importance, et que ne pouvant le divulguer, il demandait qu'on choisît quelque citoyen avec lequel il pût conférer secrètement. On nomma aussitôt Aristide. Thémistocle lui communiqua son idée.

98. Le rapport d'Aristide fut dicté par la vertu : il déclara que le projet lui paraissait fort utile, mais en même temps fort injuste. Sur ce rapport, tous les suffrages se réunirent pour le rejeter. Qu'aurait-on gagné d'ailleurs, par une injustice si révoltante ? Athènes aurait perdu sa gloire, aurait été en butte à la haine de la Grèce entière. Ce qui est injuste n'a jamais qu'une apparence d'utilité.

99. Par sa réputation seule, par le mérite de quelques grands hommes, Athènes parvint au premier rang dont Sparte était si jalouse. Les Grecs avaient envoyé une flotte pour chasser les Perses des colonies où ils

——*Questions.*——

97. Quelle fut la politique de Thémistocle ?
98. Quel jugement porta Aristide sur un projet injuste ?
99. Comment Athènes parvint-elle au commandement ?

dominaient encore, Pausanias la commandait. Sa victoire de Platée l'avait rendu arrogant, et même voluptueux. Après avoir tant méprisé le luxe Asiatique, il avait été corrompu par les dépouilles de Mardonius. Son faste et la dureté de son commandement excitaient l'indignation des alliés. Aristide et Cimon, fils de Miltiade, généraux des Athéniens, s'attiraient au contraire l'estime, le respect et la confiance, par une conduite pleine de sagesse. Enfin on se mit sous la protection d'Athènes, on lui déféra le commandement.

100. Sparte eut assez de prudence ou de modération pour y renoncer. Elle rappela Pausanias, suspect d'intelligence avec les Perses. Il fut convaincu de trahison ; il se réfugia dans un temple. Les Ephores, craignant de violer cet asile, en firent murer les portes, et il y mourut de faim.

101. Thémistocle, déjà soumis à l'ostracisme, parce qu'il s'était rendu odieux par son orgueil, fut accusé d'être complice de Pausanias. On confisqua une partie des trésors qu'il avait amassés. Il erra en fugitif hors de la Grèce, après tant de belles actions.

102. L'amour des richesses ternissait la gloire de Thémistocle. Un désintéressement parfait augmenta celle d'Aristide, et l'éleva au-dessus de tous les Grecs. Jusqu'alors la répartition des sommes que les alliés fournissaient pour la défense commune avait excité beaucoup de murmures, parce qu'elle n'était pas réglée par la justice. Quand Athènes fut en possession du commandement, on résolut de mettre de l'ordre dans les finances, de fixer les taxes en proportion des revenus de chaque ville, et d'avoir un trésor où l'on pût puiser dans les besoins. Aristide fut chargé de l'exécution de ce plan. Il imposa les taxes, il mania les finances en homme aussi éclairé qu'incorruptible. Chacun fut satisfait, tant on était sûr de son équité. Il soutint, avec quatre cent soixante talents, toutes les dépenses publiques. Le talent faisait environ quatre mille francs de monnaie française.

——*Questions.*——

100. **Que devint Pausanias dans ces circonstances ?**
101. **Que devint Thémistocle ?**
102. **Quelle administration fut confiée à Aristide, et comment s'en acquitta-t-il ?**

103. En disposant des revenus de la Grèce, Aristide conserva sa pauvreté. On voulut faire un crime à Callias, son parent, qui était fort riche, de le laisser dans l'indigence ; mais Callias lui avait souvent offert de grosses sommes, et l'avait toujours inutilement pressé de les recevoir. Aristide le déclara pour le justifier : il ajouta que le moyen de s'épargner des besoins et des embarras, était de se borner au pur nécessaire. Après la mort de ce grand homme, la république fit les frais de ses funérailles, et pourvut à l'entretien de sa famille. Quel respect, quelle reconnaissance ne devait-on pas à tant de vertus !

104. Il était en partie redevable de son mérite à Callisthène, excellent citoyen, auquel il s'était attaché dans sa jeunesse. Quand un jeune homme avait du talent et de l'émulation, il trouvait toujours quelque illustre personnage qui se faisait un plaisir de le former : il devenait son disciple, son imitateur ; il le suivait constamment, le consultait en tout, ambitionnait de se montrer digne de lui. Prendre les grands hommes pour guides, pour modèles, c'est un des meilleurs exemples que les anciens puissent nous donner.

CHAPITRE VIII.

CIMON AUGMENTE LA GLOIRE D'ATHENES.

105. Cimon, fils de Miltiade, avait eu une jeunesse déréglée ; mais sentant bientôt la honte du vice, il s'était livré aux conseils de la sagesse. Aristide l'avait instruit par ses leçons, et l'avait rendu digne de le remplacer. Il fut en effet son successeur dans le gouvernement d'Athènes. On ne pouvait fixer la légèreté inquiète des Atheniens, qu'en les occupant contre les ennemis du dehors. Cimon s'en fit une règle de politique. Plusieurs avantages qu'il remporta sur les Perses, affaiblirent cette puissance, dont on avait toujours à craindre le courroux et l'ambition.

—*Questions.*—

103. Quelle fut sa fin ?
104. Comment avoit-il acquis tant de mérite ?
105. Qui était Cimon, et quelle fut sa politique ?

106. Témistocle, réfugié à la cour d'Artaxercès-Longuemain, successeur de Xercès, serait devenu sans doute redoubtable à sa patrie, s'il eût été à la tête d'une armée. Le monarque voulut l'obliger quelques années après, à porter la guerre en Attique ; mais il s'empoisonna, dit-on, pour se délivrer d'une commission trop odieuse. Les Égyptiens voyant les Perses affaiblis, se révoltèrent contre eux, et reçurent des secours d'Athènes. Ils furent vaincus comme auparavant, parce que le secours ne suffisait point, et que l'Egypte manquait toujours de guerriers.

107. Artaxercès sollicita les Spartiates à prendre les armes contre les Athéniens. Ses offres furent sans effet. Cependant un levain de discorde agitait déjà les deux républiques, et les préparait à une rupture éclatante. Sparte essuya des malheurs qui l'exposèrent à périr. Ses maisons furent presque toutes renversées par un tremblement de terre ; ses esclaves se révoltèrent, s'unirent aux Messéniens et à d'autres ennemis. On réclama, dans cette extrémité, le secours d'Athènes.

108. Périclès, dont nous parlerons souvent, y acquérait beaucoup de crédit, et sa politique était ambitieuse. L'orateur Ephialte, son partisan, soutint dans la tribune aux harangues, qu'une ville rivale ne devait point être secourue ; qu'il fallait même se féliciter de sa ruine. Cimon pensait tout différemment. La foi des traités, l'intérêt commun de la Grèce, les principes de générosité et d'honneur, lui paraissaient des lois inviolables. Il jugeait d'ailleurs avec raison que Sparte était nécessaire pour contenir la licence des Athéniens. Il disait qu'on ne devait pas laisser la *Grèce boiteuse*, ni Athènes sans contrepoids. Il persuada d'envoyer du secours à Sparte.

109. Chargé lui-même de conduire les troupes, Cimon remplit sa commission avec autant de succès

—— *Questions.* ——

106. Quelle fut la fin de Thémistocle?
107. Qu'est-ce qui se passait alors à Sparte et à Athènes ?
108. Quel fut l'avis de Cimon en faveur de Sparte ?
109. Qu'arriva-t-il à Cimon chez les Spartiates et chez les Athéniens ?

que de zèle. Peu après, les Spartiates eurent encore besoin de secours, et il leur en amena de nouveaux. Mais il fut renvoyé par une défiance injurieuse. Les Athéniens, furieux de cette insulte, s'en prirent à l'illustre général; l'ostracisme fut sa récompense. Les deux peuples se firent une guerre qui servit de prélude aux plus grands malheurs.

110. Cimon vint offrir ses services à l'armée athénienne. On lui ordonna de se retirer. Ses amis, au nombre de cent, soupçonnés injustement comme lui, se firent tous tuer en combattant pour la patrie, et contribuèrent beaucoup à la victoire de Tanagre, remportée sur les Spartiates. Au bout de cinq ans, on rappela Cimon de l'exil, parce qu'on avait besoin de lui. Son rival Périclès proposa lui-même son rappel. Le patriotisme réparait ainsi quelquefois les injustices des passions. Ce vertueux citoyen fit d'abord conclure une trève avec Sparte.

111. Ensuite, il tourna les armes des Athéniens contre l'ennemi étranger, soit pour augmenter leur puissance par des moyens glorieux, soit pour empêcher les effets de leurs cabales. Il remporta des victoires sur les Perses, et se rendit si redoutable, qu'Artaxercès désira enfin la paix, l'an 449 avant J.-C. On fit un traité, par lequel toutes les villes grecques de l'Asie mineure furent déclarées libres. On convint que les Perses ne pourraient plus naviguer depuis le Pont-Euxin jusqu'aux côtes de la Phamphylie, et que leurs troupes ne pourraient approcher de ces mers à la distance de trois journées. Ainsi, à la gloire des Grecs, finit une guerre qui durait depuis cinquante et un ans.

112. Cimon avait consommé l'ouvrage des héros ses prédécesseurs. Sa mort fut une perte irréparable. Riche et désintéressé, il fut un modèle de vertu dans la fortune. Ses jardins étaient ouverts à tout le monde; sa table était celle des pauvres, aussi bien que de ses amis; et loin de capter par ce moyen la faveur du peuple, il s'éleva toujours contre les abus de la démocratie. Périclès ne l'imita point.

—*Questions.*—

110. Que fit-il après son exil?
111. A quoi réduisit-il les Perses?
112. Quel était le caractère de ce grand homme?

CHAPITRE IX.

PERICLES GOUVERNE ATHENES.

113. Nul homme n'avait plus de talent que Périclès pour gouverner les Athéniens. L'éclat de sa naissance le rendait moins respectable que la supériorité de son génie. Elève du philosophe Anaxagore, il se distinguait par des connaissances profondes, par un discernement sûr, et par une éloquence à laquelle on ne pouvait résister. Comme il ambitionnait le commandement, il s'était appliqué surtout à l'étude des hommes, et à l'art de les conduire. Il affecta d'abord de s'éloigner des affaires, afin de n'exciter ni jalousie ni défiance. Il parut n'avoir d'autre objet que d'acquérir de la réputation par les armes. Mais, en l'absence de Cimon, le seul concurrent qu'il eût à craindre, il se produisit, il flatta le peuple, il renonça aux plaisirs pour jouer le rôle d'homme d'Etat, et il se livra entièrement aux occupations politiques.

114 Il évita de s'exposer, comme Thémistocle, aux dégoûts de la multitude, ne se trouvant aux assemblées que dans les occasions essentielles, et faisant parler ses amis quand il n'avait pas besoin de parler lui-même. Sa fortune médiocre ne lui permettait pas de prodiguer les largesses. Il y suppléa aux dépens de la patrie; il multiplia les jeux, les spectacles; il fit distribuer de l'argent à ceux qui fréquentaient les tribunaux et les assemblées publiques. En un mot, pour se rendre maître des suffrages, il corrompit les mœurs

115. Après la mort de Cimon, qui se récriait en vain contre des changements si dangereux, l'autorité de Périclès s'accrut toujours. Les finances de la Grèce passèrent entre ses mains. Il en consacra une partie à orner Athènes d'édifices et de monuments superbes, qui surpassaient infiniment, par le goût, les ouvrages des Egyptiens.

—— *Questions.* ——

113. Quels étaient le caractère et les talents de Périclès?
114. Comment gagna-t-il le peuple d'Athènes?
115. Quelles furent son autorité et sa conduite après la mort de Cimon?

116. Les alliés se plaignirent que le trésor destiné à la défense commune, fût employé à l'embellissement d'une seule ville. Leurs plaintes étaient assez justes. Périclès y opposait des prétextes spécieux. Il disait que cet argent appartenait aux Athéniens, dès qu'ils remplissaient leurs engagements à l'égard des alliés; il soutenait qu'on ne pouvait en faire un meilleur usage, après avoir pourvu aux besoins publics. Mais il augmenta les taxes de près d'un tiers; et n'aurait-il pas dû les diminuer, si elles étaient plus que suffisantes pour les véritables besoins?

117. Les plaintes redoublant contre lui à ce sujet, il offrit aux peuples de payer à ses propres dépens tous les ouvrages, pourvu que les inscriptions ne portassent que son nom. La vanité seule aurait empêché les Athéniens d'y consentir. On le laissa maître de puiser dans le trésor. Une telle offre de sa part suppose une grande augmentation de fortune. Les historiens vantent néanmoins son désintéressement.

118. Périclès fut délivré par l'ostracisme d'un rival que lui avaient suscité les riches. Il devint alors tout-puissant: il flatta moins le peuple, et ne laissa pas d'être l'arbitre des délibérations. Son ambition n'avait pas de bornes, et il se servit avec adresse de sa réputation de probité, pour fortifier l'ascendant qu'il avait acquis par son éloquence et sa politique. Il y joignit la gloire des armes par quelques expéditions heureuses. Mais ses ennemis n'en furent que plus irrités. On cherche les moyens de le perdre; on commence par attaquer ses amis.

119. On accuse Phidias d'avoir volé une partie de l'or, qui devait entrer dans une statue de Minerve. Quoi qu'il en soit de la justice de cette accusation, on traîne cependant Phidias en prison, et il y meurt.

120. Périclès n'était pas exempt de grands vices. Aspasie de Milet, fameuse courtisane et sophiste non moins célèbre, lui fit oublier les devoirs les plus sacrés

——*Questions.*——

116. Que répondit-il aux plaintes des alliés?
117. Quelle offre fit-il aux Athéniens?
118. Comment gouverna-t-il ensuite?
119. Pourquoi accusa-t-on Phidias?
120. De quoi fut accusée Aspasie?

de la nature. Il répudia sa femme pour la posséder. Aspasie, qui n'avait pas rougi de secouer tous les principes des bonnes mœurs, n'avait pas respecté davantage ceux de la religion et du culte public. Elle fut accusée d'impiété et de débauche. Son éloquence, les larmes de Périclès la sauvèrent à peine du péril qui la menaçait.

La décadence des mœurs amenait, pour les Athéniens, celle des principes ; et l'athéisme pratique voyait le nombre de ses sectateurs s'accroître tous les jours. Quelques bons esprits, profondément convaincus que l'irréligion, lorsqu'elle devient dominante, ne manque pas d'entraîner la chute des empires, provoquèrent des lois contre les impies notoires. On dénonça comme tel un philosophe dont les rapports avec Périclès étaient connus. C'était de la part de ses ennemis une pure calomnie. Mais leurs intrigues étaient si bien ourdies, qu'Anaxagore crut prudent de sauver son existence par la fuite. La peine capitale lui fut en effet décernée comme contumace.

121. Les accusateurs s'enhardirent par le succès, au point d'attaquer Périclès lui-même sur l'emploi des deniers publics. On lui ordonna de rendre ses comptes. Tandis qu'il s'y préparait, le jeune Alcibiade, qui devait devenir célèbre, dit avec finesse : *Il devrait plutôt penser à ne pas les rendre.* En effet, Périclès se délivra d'un tel souci par la guerre du Péloponnèse, en cessant de s'y opposer, selon quelques historiens, ou en l'excitant pour son propre intérêt, selon les autres.

122. Cette guerre civile, un des plus funestes évènements que la Grèce pût éprouver, vint surtout de la faute des Athéniens. Fiers de leurs exploits et de leur puissance, ils avaient perdu la modération qui leur avait procuré le commandement. Ils s'étaient attiré autant de haine que de jalousie par leurs entreprises. Ils assiégeaient alors Potidée, colonie de Corinthe. Les Corinthiens et d'autres mécontents portent leurs plaintes à Sparte, invectivent contre l'ambition d'Athènes, insistent sur la nécessité de s'unir contre elle. On se détermine à prendre les armes ; mais on entame une

——*Questions.*——

121. Périclès ne fut-il pas accusé lui-même, et sur quoi ?
122. Quelle fut la cause de la guerre du Péloponnèse ?

négociation pour gagner du temps. On exigeait en particulier que les Athéniens levassent le siége de Potidée. Périclès s'y opposa. La gloire et les ressources d'Athènes furent les motifs qu'il fit valoir. Les propositions ayant été rejetées, la guerre commença bientôt.

CHAPITRE X.

COMMENCEMENT DE LA GUERRE DU PELOPONNESE. ALCIBIADE.

123. SPARTE, et presque tout le Péloponnèse, la Phocide, la Béotie, et d'autres peuples, formaient une ligue formidable contre Athènes ; leur armée montait à soixante mille hommes. Les forces d'Athènes se réduisaient à quinze mille combattants, outre ceux qui étaient armés pour la défense de la ville. Avec si peu de troupes on ne pouvait tenir la campagne. Aussi le plan de Périclès était-il d'abandonner les terres aux ravages, de ne point exposer les hommes, de défendre seulement Athènes, et de s'attacher principalement à la marine, qui faisait la puissance des Athéniens. Il leur persuada, non sans peine, de se tenir enfermés dans leurs murailles, tandis que l'Attique était dévastée. Par le moyen de leurs vaisseaux, ils se vengèrent sur le Péloponnèse du mal qu'on faisait à leur pays. L'an 431 Avant J.-C.

124. On connut dans cette expédition l'utilité des sciences. Une éclipse de soleil frappa les troupes de terreur ; la superstition leur faisait croire que c'était un signe de la colère des dieux. Heureusement Périclès leur expliqua ce phénomène de la nature, et ranima leur courage.

125. A la fin de la campagne, on le chargea de l'oraison funèbre des morts. Cette coutume des Athéniens excitait à combattre et à mourir pour la patrie. Après avoir célébré les braves guerriers qui avaient répandu

——*Questions.*——

123. Quel fut le plan de défense proposé par Périclès ?
124. Comment rassura-t-il ses soldats sur une éclipse ?
125. De quoi fut-il chargé après la campagne ?

leur sang pour l'Etat, l'orateur dit à leurs frères et à leurs enfants qu'ils ne peuvent atteindre à leur renommée sans de sublimes efforts ; que l'envie et la haine poursuivent l'homme vivant, mais qu'on rend justice à ceux qui ne sont plus. Il fut reconduit en triomphe par les mères et les veuves des morts, transportées de joie ou d'enthousiasme.

126. La seconde année de la guerre, une peste affreuse mit le comble aux calamités publiques. Le malheur aigrit les âmes. On se déchaîna contre Périclès ; on l'accusa : le peuple injuste et volage le condamna à une amende, et lui ôta le commandement. Mais on sentit bientôt que, plus les maux se multipliaient, plus on avait besoin d'un tel homme. On lui demanda pardon, et on remit les affaires entre ses mains.

127. Périclès mourut peu de temps après de la peste. Le progrès des sciences, des arts, du commerce et de la marine, fournirait une ample matière à son éloge, si ses vues pour faire fleurir Athènes, n'avaient pas contribué à la corrompre. Aristide et Cimon servirent mieux leur patrie, en la rendant respectable par la modération et la justice. Ils lui auraient épargné les horreurs de la guerre du Péloponnèse, qui dura vingt-sept ans, et qui fut toujours pleine d'atrocités.

128. La haine mutuelle de Sparte et d'Athènes passa toutes les bornes. Ces deux républiques firent mourir les ambassadeurs arrêtés en chemin. La première demanda même du secours aux Perses, tant on craignait peu de se déshonorer pour satisfaire sa passion. Cléon, vil harangueur, gouverna les Athéniens, et les remplit de la fougue dont il était animé. Après dix ans d'expéditions cruelles, on conclut une trève de cinquante ans, mais ce ne fut qu'une fausse apparence de concorde.

129. Alcibiade, jeune Athénien de grande naissance, d'une beauté rare, d'un esprit extraordinaire, excité à la vertu par les leçons du philosophe Socrate, mais entraîné au vice par ses penchants et par ses flatteurs, as-

Questions.

126. Qu'arriva-t-il, la seconde année de la guerre ?
127. Comment mourut Périclès ?
128. Quels furent les effets de la rivalité entre Sparte et Athènes ?
129. Quel était le caractère d'Alcibiade ?

pirait au gouvernement de la république. Ses projets d'ambition étaient fondés sur la guerre. Il travaillait à rallumer un feu mal éteint ; et possédant l'art de manier l'esprit du peuple, il devait y réussir.

130. Son libertinage l'exposait à la censure. Pour détourner l'attention des médisants, il s'avisa de faire couper la queue à un beau chien qu'il avait. Ce fut bientôt la nouvelle d'Athènes. On l'avertit que tout le monde le blâmait d'avoir défiguré cet animal. *Tant mieux*, dit-il en riant, *je veux que les Athéniens parlent de mon chien, pour qu'ils se taisent sur ma conduite.* C'était bien connaître un peuple frivole.

131. Sparte et Athènes se plaignant de quelques infractions de la trève, Alcibiade saisit l'occasion de la faire rompre. Il en vint à bout, malgré Nicias, bon citoyen et général circonspect. Cependant Nicias avait un parti : les Athéniens se divisaient entre eux ; l'ostracisme allait décider la querelle.

132. Hyperbolus, homme décrié, déclamait contre l'un et l'autre, dans la vue de succéder à leur pouvoir. Mais les deux factions se réunirent contre lui-même, et il fut banni. On renonça dès-lors à l'ostracisme, parce qu'il parut avili en tombant sur Hyperbolus.

133. Ce n'était point assez pour Alcibiade d'armer Athènes contre Sparte. Son imagination trop ardente se repaissait de chimères. Il médita la conquête de la Sicile, et il en fit adopter le projet, quelques raisons que Nicias pût y opposer. La Sicile était peuplée de colonies grecques, parmi lesquelles Syracuse tenait le premier rang. Gélon, contemporain de Xercès, avait mérité le titre de roi dans cette ville fameuse. Hiéron et Thrasybule, ses deux fils, régnèrent ensuite, mais n'imitèrent pas ses vertus. Le dernier fut chassé comme un tyran. Syracuse ayant secoué le joug, rétablit le gouvernement populaire dans le reste de la Sicile. Elle eut ensuite des démêlés avec deux peuples voisins, les Léontins et les Egistins. Ceux-ci implorèrent contre elle le secours d'Athènes.

— *Questions.* —

130. Comment se dérobait-il à la satire ?
131. Comment ralluma-t-il la guerre du Péloponnèse ?
132. Qu'est-ce qui mit fin à l'ostracisme ?
133. Pourquoi Alcibiade voulait-il qu'on attaquât Syracuse ?

134. Nicias représenta inutilement qu'on ne pouvait, sans une folle témérité, s'engager dans cette guerre, tandis qu'on était environné d'ennemis. Les talents, les grâces et les profusions d'Alcibiade, enchantaient le peuple et la jeunesse. Avec ces avantages, il l'emporta aisément sur son adversaire. On résolut de prendre les armes contre Syracuse. On les chargea l'un et l'autre de l'expédition, en leur associant un collègue nommé Lamachus. Les Athéniens avaient déjà eu l'idée de conquérir la Sicile; mais la prudence de Périclès, qui gouvernait alors, les avait détournés de ce dessein.

135. Les préparatifs se firent en diligence. L'armée allait partir, quand un accident singulier remplit toute la ville de tumulte. Les statues de Mercure se trouvèrent mutilées. C'était un sacrilége capable de mettre en fureur les Athéniens. Peut-être les ennemis d'Alcibiade l'avaient ils commis eux-mêmes pour le perdre. Ils saisirent du moins l'occasion, et l'accusèrent d'impiété. L'an 415 avant J.-C.

136. Loin de montrer de la faiblesse, il demanda un prompt jugement. Comme les troupes le soutenaient, ses accusateurs auraient eu trop de peine à réussir. Ils suspendirent donc l'affaire, sous prétexte que l'embarquement ne pouvait se différer. La flotte partit; mais à peine fut-on en Sicile, qu'Alcibiade reçut ordre de revenir pour être jugé sur l'accusation. Ses ennemis avaient si bien cabalé en son absence, que le peuple ne voyait plus guère en lui qu'un impie, et oubliait les talents qui pouvaient le rendre nécessaire. Il craignit d'être la victime de cette cabale, il s'échappa des mains de ceux qui le conduisaient; il s'enfuit à Sparte, il y jura une haine mortelle à sa patrie; il affecta de se plier aux mœurs des Spartiates, et gagna ainsi leur confiance. Les Athéniens le condamnent à mort par contumace, le livrent aux malédictions des prêtres. A la nouvelle de sa sentence, il s'écrie: *Je leur ferai bien voir que je vis encore.*

——*Questions.*——

134. Comment vint-il à bout d'inspirer cette résolution?
135. De quoi l'accusa-t-on?
136. Quelles furent les suites de son procès?

137. Quelque téméraire que fût Alcibiade, son courage et son génie auraient pu procurer de grandes ressources dans l'expédition de la Sicile. Les incertitudes et la timide lenteur de Nicias augmentèrent les difficultés. En désapprouvant tout haut cette guerre, il décourageait les troupes. Cependant le siége de Syracuse fut poussé avec vigueur. Les Syracusains, amollis par les richesses, auraient succombé, si les secours qu'ils demandaient à Sparte et à Corinthe, et qu'Alcibiade sollicita vivement pour eux, ne fussent arrivés à propos. Deux mille Athéniens périrent dans un combat nocturne, hasardé contre le sentiment de Nicias. Les maladies, le découragement, le danger même d'Athènes que bloquaient les Spartiates, tout inspira le désir de lever le siége,

138. On pouvait se retirer sans perte, lorsque les ennemis y pensaient le moins. Une éclipse de lune épouvanta et fit différer le départ. Les Syracusains eurent le temps de se préparer au combat ; et avec le secours des Spartiates, commandés par Gylippe, ils défirent les Athéniens sur mer et sur terre : les généraux se rendirent prisonniers, après d'inutiles efforts de courage. Ils furent mis à mort, et le triomphe de Syracuse fut souillé par d'affreuses barbaries. L'an 413 avant J.-C. On verra dans l'histoire romaine la suite des révolutions de la Sicile.

CHAPITRE XI.

SUITE DE LA GUERRE DU PELOPONNESE. REDDITION D'ATHENES.

139. L'ESPERANCE de conquérir Syracuse enivrait encore le peuple d'Athènes au point qu'il condamna à mort, comme un exécrable imposteur, le premier qui apporta la nouvelle du désastre. La consternation

——*Questions.*——

137. Quel fut l'évènement du siége de Syracuse ?
138. Quelles furent les causes de la défaite des Athéniens ?
139. Quel effet produisit à Athènes le mauvais succès de la guerre de Syracuse ?

succéda bientôt à cette espérance. Le danger était d'autant plus terrible, que les Spartiates, par le conseil d'Alcibiade, avaient fortifié Décélie proche d'Athènes. Sans la lenteur ordinaire du gouvernement de Sparte, on devait être accablé par un coup de main. On eut le temps de respirer, de se reconnaître. Le peuple abandonna les affaires à un conseil de vieillards. Un décret permit d'employer enfin un trésor, auquel il était défendu de toucher depuis le commencement de la guerre. Cette ressource servit à rétablir les finances et la marine, autant qu'il était possible. Mais on avait encore tout à craindre.

140. Presque tous les alliés d'Athènes étaient devenus ses ennemis. Alcibiade les armait contre elle par ses intrigues. Heureusement il ne conserva point dans Sparte le crédit qui le rendait redoutable à sa patrie. Sous de faux dehors de vertu, il avait abusé de la confiance du roi Argis : il excitait d'ailleurs la jalousie des principaux citoyens. De tels motifs de ressentiment firent oublier ses services. Tandis qu'il travaillait en Ionie pour les Spartiates, ils y envoyèrent un ordre pour le faire mourir.

141. Averti de cette perfide résolution, Alcibiade se réfugia auprès de Tissapherne, satrape ou gouverneur de Sardes, qu'il avait engagé depuis peu à se déclarer contre Athènes. Il gagna bientôt la confiance des Perses, dont les mœurs étaient conformes à ses penchants, et dont les précédentes disgrâces donnaient du poids à ses conseils. Il détermina Tissapherne à entretenir la division parmi les Grecs, afin qu'un des partis ne pût dominer par la ruine de l'autre. C'était la politique la plus adroite et la plus sûre.

142. En même temps les dissentions déchiraient Athènes. On y changea le gouvernement. On confia toute l'autorité à quatre cents hommes. Ils cassèrent le sénat, ils méprisèrent les lois, ils se firent détester par leur tyrannie. L'armée était à Samos. Elle refuse de consentir à ce changement funeste, rappelle Alcibiade, le met à la tête des généraux, le presse d'exter-

——*Questions.*——

140. Que faisait alors Alcibiade contre sa patrie ?
141. Pourquoi se réfugia-t-il chez les Perses ?
142. Pourquoi fut-il rappelé par les Athéniens ?

miner les tyrans. Alcibiade se fait un plaisir de commander encore aux Athéniens ; mais il commence par combattre les Spartiates et leurs alliés : il reprend l'empire de la mer, et se prépare ainsi glorieusement au retour dans sa patrie. Pendant qu'il se signalait de la sorte, on décerna son rappel ; on chassa les quatre cents oppresseurs.

143. Cet homme extraordinaire, qui aurait pu faire tant de bien, et qui avait fait tant de mal, fut reçu avec des transports de joie. Athènes se reprocha de l'avoir persécuté. Elle ordonna aux prêtres de lever les anathèmes lancés contre lui. La prêtresse Théano avait refusé son ministère à la haine, en disant : *Je suis prêtresse pour bénir, et non pour maudire.* On dut célébrer alors ce trait de sagesse. Alcibiade redevint l'idole du peuple. Sa politique formée par l'impression du malheur, lui fit prendre tous les dehors de la religion, pour effacer jusqu'au souvenir de l'impiété dont on l'accusait. Il célébra pompeusement les mystères de Cérès. Mais comment se garantir de la légèreté des Athéniens ?

144. Excités par un méprisable harangueur, ils rejetèrent des propositions de paix que firent les Spartiates. Cette imprudence attira de nouveaux malheurs. Lysandre, général de Sparte, demanda du secours aux Perses, et en obtint des sommes pour augmenter la paye de ses matelots. Il attira sur sa flotte une partie de ceux d'Athènes. Tandis qu'Alcibiade cherchait de l'argent en Ionie, Antiochus, qui commandait en son absence, fut battu. Les Athéniens, comptant sur des victoires rapides, irrités de cet échec, déposèrent Alcibiade, et mirent à sa place dix généraux.

145. D'un autre côté, Sparte rappela Lysandre, dont elle craignait l'ambition. Callicratidas, son successeur, homme vertueux et intrépide, eut d'abord de grands succès. Mais Athènes équipa en peu de temps cent dix galères, pour secourir un de ses généraux, Conon, qui était assiégé dans le port de Mytilène. Le Spartiate se crut obligé de combattre des forces très-supérieures

——*Questions.*——

143. Sa réception et sa conduite à Athènes ?
144. Quels revers essuyèrent les Athéniens ?
145. Sur qui gagnèrent-ils la bataille des Arginuses ?

aux siennes. Il fut vaincu et tué à la bataille des Arginuses. La flotte des alliés y essuya une perte immense.

146. Après cette victoire, les Athéniens se déshonorèrent par la plus étrange injustice. Les généraux avaient destiné cinquante galères au soin d'enlever les morts, et de leur rendre les derniers devoirs. Une tempête empêcha l'exécution de leurs ordres. Le peuple, aveuglé par la superstition, faisant dépendre de la sépulture le bonheur de l'autre vie, crut que les morts demandaient vengeance. Six des généraux furent accusés, furent condamnés au supplice, furent exécutés pour un crime imaginaire, au lieu d'être récompensés pour un service mémorable. C'est ainsi que des préjugés superstitieux peuvent étouffer tout sentiment, et anéantir toute raison.

147. Sparte rendit le commandement à Lysandre, parce que les alliés le demandaient, et que ses talents pouvaient réparer le désastre des Arginuses. Il prit Lampsaques, sur les côtes de l'Hellespont. Les Athéniens le suivent promptement, et lui présentent la bataille. Il la refuse plusieurs jours de suite : il cherche à exciter leur confiance, afin de les attirer dans un piége. Comme ils n'avaient près de là ni ville ni port, la sécurité pouvait les perdre. Ils s'accoutumèrent à débarquer le soir, après avoir insulté l'ennemi tout le jour. Alcibiade, retiré en Thrace, vint les avertir du danger qui les menaçait, et ne fut point écouté. Enfin Lysandre saisit un moment où ils étaient dispersés, tomba sur leur flotte près d'Egos-Potamos, s'en rendit maître, tailla leur armée en pièces, et fit trois mille prisonniers.

148. On les dévoua au massacre. Philoclès, un des généraux Athéniens, avait eu la même cruauté pour des prisonniers Spartiates. Lysandre lui demandant de quelle peine il se croyait digne. *Tu es vainqueur*, répondit-il, *use de tes droits*, *traite-nous comme nous t'aurions traité si nous avions été vainqueurs*. Qu'on

——*Questions.*——

146. Quelle fut l'injustice des Athéniens après leur victoire ?
147. Comment furent-ils vaincus à Egos-Potamos ?
148. Que devinrent les prisonniers après cette bataille ?

juge par là de l'atrocité de cette guerre, et des traitements auxquels on s'expose quand on manque de justice et d'humanité.

149. Bientôt après la défaite de ses troupes, Athènes est assiégée par mer et par terre. Ces républicains si orgueilleux, abattus par l'infortune, paraissent aussi lâches qu'ils s'étaient montrés téméraires. Sans se défendre, ils offrent de tout céder, pourvu qu'on leur laisse la vie et le port. On délibère à Sparte sur leurs propositions. Les Corinthiens et les Thébains voulaient qu'Athènes fût détruite; les Spartiates se souvinrent alors des services qu'elle avait rendus aux Grecs, et voulurent qu'on y eût égard.

150. On fit, avec les Athéniens, un traité dont voici les conditions: que les fortifications du Pirée seraient détruites, avec le mur qui joignait ce port à la ville; que les Athéniens livreraient toutes leurs galères, excepté douze; qu'ils abandonneraient toutes les places dont ils s'étaient emparés; qu'ils rappelleraient les bannis; enfin, qu'ils feraient la guerre sous les ordres des Spartiates. Ainsi fut terminée, au bout de vingt-sept ans, la guerre du Péloponnèse, l'an 404 avant J.-C. L'ambition en avait été la cause, la haine y joignit toutes ses fureurs; la Grèce y perdit tous les avantages que l'union avait auparavant procurés.

CHAPITRE XII.

CORRUPTION DE SPARTE. DELIVRANCE D'ATHENES. PROCES DE SOCRATE.

151. L'AMBITIEUX Lysandre voulait dominer partout. Après sa victoire navale, il avait soumis plusieurs villes a des magistrats dont il pouvait disposer. Il changea aussi le gouvernement d'Athènes; et trente archontes qu'il y créa, furent des tyrans cruels et inexorables. Il corrompit les mœurs de Sparte, en y introduisant les

—*Questions.*—

149. Que firent les Athéniens assiégés?
150. Quel traité finit la guerre du Péloponnèse?
151. Que fit Lysandre après sa victoire?

richesses. Gylippe même, célèbre par la délivrance de Syracuse, fut tenté de dérober une partie de cet argent étranger : convaincu d'un vol si infâme, il s'enfuit pour éviter le supplice.

152. Sparte du moins était encore libre, tandis qu'Athènes gémissait dans l'oppression. Ses trente tyrans, selon l'historien Xénophon, firent mourir en huit mois de paix plus de citoyens que les ennemis n'en avaient tué en trente ans de guerre. Cette exagération prouve assez la grandeur du mal. Alcibiade, quoiqu' exilé, entreprit de délivrer sa patrie. Il partit pour la cour de Perse, où il se proposait de négocier en sa faveur. Les Spartiates, craignant ses intrigues, engagèrent le satrape Pharnabaze à ordonner qu'on l'assassinât.

153. Des satellites vinrent assiéger sa maison. N'osant y entrer, ils y mettent le feu. Alcibiade sort l'épée à la main, les repousse, est accablé des traits qu'ils lui lancent en fuyant, et meurt couvert de blessures. La Grèce n'aurait pas eu de plus grand homme, s'il avait su modérer ses passions et consacrer ses talents à la vertu.

154. Athènes trouva un autre vengeur dans Thrasybule. Il se mit à la tête des fugitifs, vint attaquer les tyrans, et les chassa. Les Spartiates s'efforcèrent en vain de les rétablir. On devait craindre que cette révolution ne coûtât beaucoup de sang, parce qu'il restait dans la ville beaucoup de coupables ; mais un acte d'amnistie abolit le souvenir du passé, et augmenta la gloire de Thrasybule.

155. Les malheurs et l'expérience ne rendaient pas les Athéniens plus sages. Le fameux procès de Socrate les couvrit bientôt de honte, en mettant le comble à leurs injustices. Socrate était le modèle de la véritable philosophie, qui éclaire l'esprit pour rendre le cœur vertueux. Il pratiquait parfaitement tous les devoirs. Bon mari avec une femme acariâtre, brave guerrier dans les armées, citoyen zélé et incorruptible dans les affaires, pauvre et désintéressé, ami de tous les gens de bien,

——*Questions.*——

152. Quel était alors l'état d'Athènes?
153. Comment finit Alcibiade ?
154. Qui fut le vengeur d'Athènes ?
155. Quel était le caractère de Socrate ?

se dévouant à l'instruction de la jeunesse pour former des sages, il méritait la reconnaissance et le respect de sa patrie. Mais il méprisait les sophistes qui jugeaient de tout sans rien savoir, et qui débitaient de vaines paroles pour la science : les sophistes furent donc ses ennemis. En se conformant à la religion grecque, il donnait à ses disciples des idées sublimes de Dieu, propres à décrier les fables de la mythologie.

156. Les superstitieux et les hypocrites furent donc ses ennemis. Les uns et les autres conjurèrent sa perte. Ils pouvaient armer contre lui la superstition populaire, moyen odieux, que les méchants ne rougissaient pas d'employer contre la vertu.

157. Deux hommes infâmes, Anytus et Mélitus, devinrent les chefs du complot. Aristophane, qui n'épargnait rien dans ses comédies satiriques, irrité de ce que Socrate n'approuvait point sa licence, lui porta le premier coup en le jouant sur le théâtre. Ce philosophe assista tranquillement à la représentation de la comédie des *Nuées*, où on le déchirait par le ridicule. *Je m'imagine*, dit-il, *être à un festin où j'amuse tout le monde.*

158. Ensuite, Mélitus se porta ouvertement pour accusateur ; il l'accusa de corrompre la jeunesse et d'introduire de nouvelles divinités, ou plutôt de ne pas reconnaître les dieux. Socrate se justifia par le simple exposé de sa conduite. On le condamna néanmoins. Il pouvait choisir pour peine une amende : ses amis offraient de la payer ; mais il refusa, de peur de paraître s'avouer coupable : il dit même au peuple qu'il croyait avoir mérité plutôt d'être nourri aux dépens de l'Etat. Cette fierté de l'innocence irrite ses juges. On le condamne à boire la ciguë ; c'était la peine de mort. Il dit sans s'émouvoir : *Je vais mourir ; la nature m'y avait condamné dès ma naissance, la vérité condamnera bientôt mes accusateurs à l'infamie.*

159. Ses amis voulant le tirer de prison, et l'invitant a prendre la fuite, il répondit que ce serait outrager les

——*Questions.*——

156. Quels furent ses ennemis ?
157. Comment s'y prit-on pour le perdre ?
158. Les circonstances de son procès ?
159. De quelle manière mourut-il ?

lois. Le jour du supplice, il s'entretint avec eux sur l'immortalité de l'âme, vérité si consolante pour la vertu. Il but enfin la ciguë qui devait lui ôter la vie, comme si elle n'eût été qu'un remède salutaire. Après sa mort, les Athéniens ouvrirent les yeux, détestèrent leur propre injustice, honorèrent la mémoire de ce grand homme, punirent sévèrement ses accusateurs. L'accusation et le jugement étaient d'autant plus abominables, qu'on permettait aux poètes de jouer les dieux sur la scène.

160. Les trente tyrans avaient épargné Socrate, quoiqu'il se déclarât hautement contre eux. Ce fut peu après leur expulsion, l'an 400 avant J.-C., que la sentence du peuple le fit mourir. Les philosophes se multiplièrent cependant plus que jamais. Ils se divisèrent en plusieurs sectes; ils inventèrent toutes sortes d'opinions, opposées les unes aux autres; mais on ne vit plus de Socrate, qui eût la modestie d'avouer son ignorance, et qui ne cherchât dans ses travaux que la vérité et la vertu.

161. Les Grecs firent en ce temps-là une expédition célèbre. La cour de Perse était sujette à de fréquentes révolutions, parce que le pouvoir du prince y tenait lieu de lois. Des frères avaient tué, avaient détrôné leurs frères. Artaxercès Mnémon régnait alors. Son frère Cyrus, qui commandait dans l'Asie mineure, entreprit de le détrôner. Il engagea dans son parti les Spartiates, dont il s'était montré le protecteur: treize mille Grecs le joignirent sans savoir ce qu'il voulait faire d'eux.

162. Il les conduit vers Babylone. Artaxercès s'avance avec une armée innombrable. Cyrus est tué dans le combat. Mais les Grecs, par leur courage et leur discipline, bravent cette multitude d'ennemis, et déclarent qu'ils mourront plutôt que de rendre les armes. Sans cesse attaqués dans leur retraite, toujours victorieux, ils reviennent par l'Hellespont, au nombre de dix mille, après avoir traversé de la sorte cinq à six

——*Questions.*——

160. Quelle fut l'époque de sa mort?
161 Dites un mot de l'expédition des Grecs en faveur du jeune Cyrus?
162. Quelle fut la retraite des dix mille?

cents lieues de pays. Xénophon, qui les commandait à la fin de la retraite, en a écrit les détails. Il loue beaucoup le jeune Cyrus. Quelque mérite qu'eût ce prince, on ne peut que blâmer son ambition et condamner son entreprise.

CHAPITRE XIII.

AGESILAS EN ASIE. TRAITE HONTEUX AVEC LES PERSES. REPUBLIQUE DE THEBES.

163. La retraite glorieuse des dix mille ranima parmi les Grecs l'ardeur des combats. Leurs colonies asiatiques étaient en danger, parce qu'elles avaient eu part à la révolte de Cyrus. Ils prirent les armes pour les défendre et pour humilier encore les Perses. Agésilas, roi de Sparte, fut chargé du commandement.

164. C'était un véritable héros, conservant les anciennes mœurs de la patrie, soumis aux lois, d'autant plus respecté des citoyens qu'il savait gagner les cœurs. Il demanda trente capitaines pour composer son conseil. En peu de temps il remplit l'Asie de la terreur de ses armes. Les officiers du grand roi ouvrirent une négociation. Dans les conférences, il se montra insensible aux menaces et aux promesses : il triompha en quelque sorte de leur faste, par son héroïque simplicité.

165. Déjà il se proposait de pénétrer dans l'intérieur de l'empire ; mais les intrigues et l'or des Perses avaient excité contre Sparte une ligue dangereuse. Thèbes, Argos, Corinthe, Athènes se soulevèrent et ne voulurent plus obéir.

166. Lysandre, qui commandait sur l'Hellespont, accourut pour étouffer cette ligue ; il fut tué dans un combat inégal. Toujours ambitieux, quoique pauvre, il avait formé un complot contre Agésilas. Ainsi il méritait peu de regrets.

—*Questions.*—

163. Quels desseins formèrent les Grecs après la retraite des dix mille ?
164. Qui était Agésilas, et que fit-il en Asie ?
165. Quelle ligue se forma contre Sparte ?
166. Comment mourut Lysandre ?

167. On sentit alors que le retour d'Agésilas était nécessaire. Les Ephores lui envoient ordre de revenir. Il revient sans hésiter, sacrifiant les plus belles espérances de victoire. *Je sais*, dit-il, *qu'on ne mérite de commander, que lorsqu'on se laisse gouverner par les lois.* Il conduit les troupes en Béotie. Prêt à livrer la bataille, il apprend qu'une flotte ennemie vient de dissiper celle de Sparte. Il dissimule cette nouvelle : il fait un sacrifice d'actions de grâces, comme si l'ennemi eut été vaincu. Après avoir encouragé ainsi ses soldats, il attaque les Thébains à Coronée ; il est blessé, et remporte cependant la victoire.

168. Mais Conon, général athénien, ravagea les côtes de Laconie, releva ensuite les murs d'Athènes avec des secours d'argent fournis par les Perses. Sparte ne craignait rien tant que de voir son ancienne rivale reprendre des forces. Elle craignait moins de se déshonorer en faisant avec les Perses un traité honteux : Antalcide, ennemi d'Agésilas, en fut le négociateur. La principale condition de la paix fut que les villes grecques de l'Asie mineure demeureraient sous la domination du grand roi. Ce traité est de l'an 387 avant J.-C., 107 après la bataille de Marathon.

169. Sparte recouvra son empire sur la Grèce, mais l'exerça tyranniquement. Phébidas, un de ses généraux, conduisait des troupes pour subjuguer les Olynthiens en Thrace. Il campa en chemin près de Thèbes, où deux factions mettaient la discorde. Un des chefs l'ayant engagé à le seconder, il s'empara par surprise de la citadelle. Cette violence était horrible en pleine paix. Cependant lorsqu'on s'en plaignit à Sparte, Agésilas dit simplement qu'il fallait examiner si la chose était utile. Ce grand homme aimait trop la guerre, et suivait de fausses maximes républicaines, en supposant que tout ce qui paraît utile est permis. Le jugement des Spartiates fut bien étrange. Ils condamnèrent Phébidas à une amende ; mais ils décidèrent que l'on mettrait garnison dans la citadelle de Thèbes.

——*Questions.*——

167. Que fit Agésilas rappelé d'Asie?
168. Pourquoi Sparte conclut-elle un traité honteux avec les Perses ?
169. Comment les Spartiates s'emparèrent-ils de Thèbes ?

170. Quatre cents Thébains qui s'étaient réfugiés à Athènes, furent bannis par un décret. Pélopidas, l'un d'eux, distingué par son mérite comme par sa naissance, entreprit, quoique fort jeune, de tirer sa patrie d'oppression. Il s'y ménagea des intelligences, il y entra secrètement avec onze braves. Les magistrats oppresseurs sont massacrés ; on invite le peuple à être libre. Une armée athénienne arrive bientôt avec tous les bannis, la citadelle est assiégée, et les Spartiates sont forcés à la rendre.

171. Si les magistrats thébains avaient eu plus de vigilance, ils auraient évité ce malheur. Dans un festin où ils étaient rassemblés, un d'eux reçut une lettre, par laquelle on lui donnait avis du complot. Il refusa de l'ouvrir, en disant : *A demain les affaires sérieuses.* Le coup fut porté, tandis qu'on oubliait les affaires pour les plaisirs.

172. L'illustre Epaminondas, pauvre malgré sa noblesse, philosophe paisible malgré ses talents, avait été laissé dans la ville par les tyrans, comme un citoyen incapable de leur nuire. Il contribua beaucoup au succes, en se joignant à Pélopidas. Tous deux, unis par le zèle et par l'amitié, ils firent la gloire et le bonheur de Thèbes. Les Athéniens, avec leur légèreté naturelle, abandonnèrent bientôt cette république. Mais un général de Sparte ayant voulu s'emparer de leur port, ils renouèrent une alliance dont ils sentirent le besoin.

173. Agésilas fut envoyé en Béotie. Appesanti par la vieillesse, il se contenta d'une guerre d'escarmouches, moins propre à soumettre les Thébains qu'à les aguerrir. Il revint couvert de blessures. *Vous voilà bien payé*, lui dit Antalcide, *d'avoir enseigné aux Thébains l'art de la guerre, qu'ils ne voulaient ni ne pouvaient apprendre avant vous.* En effet, ils se signalèrent dans le combat de Tégyre, où Pélopidas se fit jour à travers l'armée ennemie, trois fois plus nombreuse que la sienne.

—— *Questions.* ——

170. Comment Thèbes fut-elle délivrée par Pélopidas ?
171. Ne fut-ce pas la faute des magistrats thébains ?
172. Quels services Epaminondas rendit-il à sa patrie ?
173. Agésilas réussit-il en Béotie ?

174. Cependant la Grèce, lassée de ses divisions, désirait une paix générale. On ouvrit des conférences à Sparte. Epaminondas y soutint fièrement l'indépendance de sa patrie. Agésilas, trop aigri contre les Thébains, effaça leur nom du traité qu'on allait conclure. Les autres Grecs le signèrent par crainte. Un terrible orage allait fondre sur Thèbes, lorsqu'elle commençait à respirer.

CHAPITRE XIV.

SUCCES DES THEBAINS JUSQU'A LA MORT D'EPAMINONDAS.

175. Il semble que Thèbes devait être anéantie. Les Spartiates venaient l'attaquer, et le reste de la Grèce avec eux. Mais deux hommes, tels qu'Epaminondas et Pélopidas, suffisent à un peuple animé par le patriotisme. Le premier fut nommé général; le second n'étant plus en charge, commandait le *bataillon sacré*, composé de trois cents jeunes guerriers qui s'engageaient par serment à se défendre jusqu'à la mort. Quand il sortit de sa maison, sa femme, les larmes aux yeux, le supplia de se conserver. *C'est ce qu'il faut recommander aux jeunes gens*, répondit-il, *mais il ne faut recommander aux chefs que de conserver les autres.*

176. Au moment qu'Epaminondas se mit en marche, on vint lui annoncer que les augures étaient sinistres. Sa réponse fut ce vers d'Homère: *Défendre la patrie est le meilleur présage.* Cependant pour prévenir les effets de la superstition, il fit supposer des augures favorables, qui inspirèrent aux soldats une vive confiance. Un grand homme peut profiter des erreurs vulgaires, pour l'avantage même du peuple dont elles font souvent le malheur.

177. La bataille de Leuctres fut décisive. Avec six mille quatre cents hommes seulement, Epaminondas

——*Questions.*——

174. Quelle ligue se forma contre Thèbes?
175. Quelle fut la suite de la guerre de Thèbes?
176. Que pensait Epaminondas des augures?
177. Quel fut le succès de la bataille de Leuctres?

crut devoir attaquer les ennemis, quoiqu'ils eussent près de vingt-six mille combattants. Il savait que les alliés de Sparte murmuraient contr'elle ; il voyait dans les Thébains tout ce que l'amour de la liberté et l'horreur de la tyrannie donnent de courage : ce qui aurait été en d'autres temps plus que téméraire, ne l'était point dans de telles circonstances. Enfin, il fit de si belles dispositions, et fut si bien secondé, qu'il remporta une victoire complète. Jamais les Spartiates ne perdirent tant de monde. Leur roi Cléombrote, et quatorze cents citoyens restèrent sur le champ de bataille. L'an 370 avant J.-C.

178. On célébrait à Sparte des jeux quand cette nouvelle y arriva. Les Ephores ne permirent pas de les interrompre. Ils envoyèrent dans les maisons la liste des morts. On vit les femmes, dont les maris ou les fils avaient péri glorieusement, en témoigner leur joie, tandis que les autres ne pouvaient se consoler de ce que les leurs avaient pris la fuite. On suspendit la peine d'infamie que les fuyards devaient encourir, sans quoi on aurait manqué de défenseurs. *Il faut* dit Agésilas, *laisser dormir les lois pour un jour, et leur rendre ensuite toute leur force.* Sparte, en cette occasion, se montra digne de son ancienne renommée.

179. Comme une partie des alliés se détachait de la ligue, les Thébains pénétrèrent en Laconie, y portèrent le ravage. Sparte n'avait point de fortifications. Agésilas s'y tint enfermé pour la défendre ; mais Epaminondas l'aurait probablement forcée, s'il l'eût entrepris. Ne voulant pas détruire une ville si célèbre, il se contenta d'affranchir les Messéniens qu'elle opprimait, et il se retira couvert de gloire.

180. Pour cette expédition du Péloponnèse, il avait gardé le commandement quatre mois au-delà du terme prescrit, parce que le bien public l'exigeait. On en fit à son retour un sujet d'accusation capitale. Il se défendit lui-même, en disant qu'il accepterait volontiers la mort, si on voulait lui laisser toute la gloire de ses

—— *Questions.* ——

178. Comment reçut-on cette nouvelle à Sparte ?
179. Quelles furent les suites de la victoire d'Epaminondas ?
180. Pourquoi fut-il accusé, et quelle fut sa conduite alors ?

dernières actions, et déclarer qu'il les avait faites sans l'aveu de la république. On l'admira, au lieu de le condamner. Sa soumission aux lois le rendait encore plus respectable que la victoire. Ses ennemis lui firent donner, comme par insulte, un petit emploi indigne de lui. Il s'en acquitta très-soigneusement. *Les charges honorent les citoyens*, disait-il, *mais les citoyens peuvent aussi honorer les charges.*

181. Athènes et plusieurs autres peuples se liguèrent de nouveua avec Sparte contre une république dont les succès excitaient leur jalousie. Les alliés s'adressèrent même aux Perses pour en obtenir du secours. Thèbes députa de son côté Pélopidas, qui se concilia l'estime d'Artaxercès, et lui persuada sans peine de favoriser sa patrie, plutôt que Sparte et Athènes, si long-temps ennemies des Perses.

182. Il fut employé ensuite contre Alexandre, tyran de Phères en Thessalie. Après l'avoir réduit à prendre la fuite, il se laissa malheureusement surprendre. Tout prisonnier qu'il était, il menaça le tyran de le punir. Le tyran demanda pourquoi il cherchait ainsi la mort. *C'est*, répondit Pélopidas, *afin que tu périsses plus tôt, en méritant davantage la haine des dieux et des hommes.* Délivré par Epaminondas, et trop impatient de se venger, il s'exposa imprudemment dans une action, pour tuer Alexandre de sa propre main. Il expira de ses blessures, tandis que ses troupes remportaient la victoire. On voit que la prudence ne réglait point toujours sa valeur, defaut d'autant plus considérable, que sa tête était plus précieuse à l'état.

183. La guerre s'était rallumée entre les Thébains et leurs rivaux. Epaminondas fait encore une tentative contre Sparte : il est obligé de revenir sur ses pas, de peur d'être investi par deux armées. Les ennemis le suivent de près. On en vient aux mains. Il déploie à la bataille de Mantinée toute la science militaire et tout le courage d'un héros ; mais il reçoit une blessure mortelle dans la poitrine. Les médecins annoncent

——*Questions.*——

181. Quelles négociations y eut-il avec les Perses ?
182. Comment finit Pélopidas ?
183. Racontez la bataille de Mantinée ?

qu'il doit mourir, quand on tirera le javelot dont il est percé. Alors il s'informe du succès de la bataille, et de ce que sont devenues ses armes. On lui montre son bouclier: on lui apprend que les Thébains sont vainqueurs. Il ne pense plus qu'à consoler ses amis: *Ne regardez pas ce jour comme le dernier de ma vie,* leur dit-il, *c'est plutôt le commencement de mon bonheur et le comble de ma gloire. Je laisse Thèbes triomphante: Sparte humiliée, et la Grèce libre.* Comme on regrettait qu'il n'eût point d'enfants, il ajoute que Leuctres et Mantinée lui en tiennent lieu et ne laisseront pas périr son nom. Enfin, il arrache lui-même le javelot, et expire sur-le-champ. L'an 363 avant J.-C.

184. Cicéron mettait Epaminondas à la tête des grands hommes de la Grèce. Ses qualités héroïques furent en effet rehaussées par tous les genres de mérite. La vertu en était la base. Il n'ambitionnait que le bien de sa patrie. Il conserva les sentiments de la piété filiale au milieu de ses trophées; et, après la bataille de Leuctres, il se félicita surtout de la joie qu'en auraient ses parents. Modeste avec la science, *personne,* disait-on, *ne savait plus que lui et ne parlait moins.* Il pouvait s'enrichir, et fut toujours pauvre. Un de ses amis ayant besoin d'un talent, il l'envoya chez un autre citoyen le lui demander de sa part. Celui-ci vint en savoir la raison: *C'est que vous êtes riche,* lui dit Epaminondas, *et que cet homme est dans le besoin.*

185. Thèbes, qui venait de jouer un si grand rôle par le moyen de Pélopidas et d'Epaminondas, retomba dans l'obscurité dès qu'elle les eut perdu l'un et l'autre. Les Thébains conservèrent leur réputation de peuple stupide. On l'attribue à l'air épais de la Béotie, où cependant le poète Pindare et l'historien philosphe Plutarque ont pris naissance.

186. La bataille de Mantinée inspira aux Grecs le désir de la concorde, qu'ils auraient dû ne jamais rompre. Ils se réunirent pour que chaque ville con-

——*Questions.*——

184. Quel était le mérite d'Epaminondas?
185. Comment Thèbes retomba-t-elle dans l'obscurité?
186. Quelles furent les suites de la bataille de Mantinée?

servât sa liberté. Sparte, voulant opprimer les Messéniens, n'entra point dans cette paix générale ; elle envoya du secours aux Egyptiens révoltés contre le roi de Perse.

187. Le vieux Agésilas conduisit les troupes, et mourut en revenant d'une expédition inutile. Trop passionné pour la guerre, il avait du moins les anciennes vertus de sa patrie. Voici une belle parole de lui, au sujet du roi de Perse. *Ce roi que vous appelez grand, peut-il l'être plus que moi, à moins qu'il ne soit plus juste.*

188. L'histoire de la Grèce n'offre plus rien d'intéressant jusqu'au règne de Philippe de Macédoine. Sparte languit, Thèbes se fait oublier, Athènes s'affaiblit tous les jours. Plusieurs villes se révoltent contre elle. Les factions la déchirent au-dedans ; ses orateurs entraînent le peuple au gré de leurs caprices : la violence même y prend la place des lois. Iphicrate, un des meilleurs généraux, se voyant accusé, arme une troupe de jeunes gens, et se fait absoudre à la vue de leurs poignards : *Je serais bien fou,* dit-il insolemment, *de combattre pour les Athéniens, et de ne pas combattre pour moi-même* Tout est perdu, lorsque les passions n'ont plus de frein.

CHAPITRE XV.

COMMENCEMENT DU REGNE DE PHILIPPE, ROI DE MACEDOINE.

189. QUOIQUE les rois de Macédoine prétendissent descendre d'Hercule, les Grecs ne les regardaient point comme de leur nation, et les traitaient de barbares, ainsi que les Perses. Depuis plus de quatre cents ans que ce royaume subsistait, il avait presque toujours eu besoin de la protection de Sparte ou d'Athènes. Mais le temps était venu qu'il devait l'emporter sur elles, et étendre au loin sa puissance.

——*Questions*——

187. Quelle fut la fin d'Agésilas ?
188. Quel fut l'état de décadence des Grecs ?
189. Quel était le royaume de Macédoine ?

190. Après la mort du roi Amitans, 375 ans avant Jésus-Christ, ses fils se disputèrent le trône de Macédoine. Leurs discordes pouvaient le renverser. Pélopidas était alors employé par les Thébains contre le tyran de Phère. On eut recours à lui pour terminer ce différend. Il rétablit le calme; il se fit donner plusieurs ôtages de la première noblesse, entr'autres Philippe, un des frères du roi Perdiccas, et il les envoya aux Thébains. Perdiccas étant mort, deux concurrents voulurent lui succéder à la place de son fils encore enfant. Alors Philippe, âgé de vingt-quatre ans, formé par les leçons d'Epaminondas, s'enfuit de Thèbes, arriva en Macédoine, se mit en possession du gouvernement, comme tuteur de son neveu. Quelque temps après il fut proclamé roi, parce que les Macédoniens avaient besoin d'un homme, non d'un enfant, pour rétablir leurs affaires.

191. Philippe ne fut pas plus tôt le maître, qu'il médita de grands desseins. L'essentiel pour lui était d'avoir d'excellentes troupes. Un de ses premiers soins fut de les discipliner. Il inventa la phalange qui devint si redoubtale. C'était un corps de six à sept mille hommes, sur seize de profondeur, armés de piques, dont les dernières débordaient celles de la première ligne, pour former toutes ensemble un front impénétrable et terrible. Il traitait les soldats avec bonté, les appelait ses camarades, leur donnait l'exemple, et par là il en fit autant de héros.

192. Il joignait au courage et à la science militaire, une profonde politique encore plus propre à servir son ambition, la ruse, l'art de semer la discorde, celui de négocier avantageusement, et de ne prendre les armes qu'à propos, enfin tout ce que le génie peut inventer de moyens légitimes ou non; c'est ce qui contribua principalement à ses succès. Il trouva des mines d'or en Macédoine: il les employa sans cesse à se faire des partisants prêts à lui vendre leur patrie. *Aucune forteresse n'est imprenable*, disait-il, *pourvu qu'un mulet chargé d'or puisse y monter.*

—— *Questions.* ——

190. Comment Philippe devint-il roi?
191. Comment forma-t-il ses troupes?
192. Quel fut son plan politique?

193. Philippe voulait s'agrandir et dominer sur la Grèce. Il devait réussir dans ses projets, parce qu'il suivait avec autant de prudence que de vigueur, un plan de politique, au lieu que les Grecs n'en avaient aucun. Amphipolis, colonie athénienne, dont il s'empara, devint pour lui une barrière contre les incursions. La Thessalie était opprimée par des tyrans, il la délivra de leur joug; et dès-lors la cavalerie thessalienne, jointe à sa phalange, lui donna beaucoup de supériorité. Il soumit quelques villes importantes de Thrace.

194. Il voulait surtout posséder Olynthe, qui était une colonic considérable d'Athènes. Il l'assiégea. Les Athéniens envoient des secours insuffisants. Deux traîtres livrent Olynthe. Philippe savait profiter de la trahison, quoiqu'il en méprisât les auteurs. Ces traîtres, que les Macédoniens outrageaient de paroles, lui demandant justice, ne reçurent de lui qu'une réponse piquante : *Que vous importent*, leur dit il, *les propos de gens grossiers qui nomment chaque chose par son nom?* Ils n'avaient rien à répondre, puisque leur crime les couvrait d'opprobre.

195. Le plus redoutable ennemi de Philippe fut l'orateur Démosthène. Jamais homme ne porta plus haut le talent de l'éloquence. C'était le moyen d'exercer une sorte d'empire dans la république d'Athènes, ainsi tout excitait à le cultiver. Cet orateur était né avec une voix faible et un défaut de langue. Il fut hué la première fois qu'il harangua. Un comédien le consola en lui faisant voir que le succès dépendait beaucoup de l'action ou de la manière de prononcer un discours, et qu'il pouvait se corriger et se perfectionner par le travail. Il se retira dans un souterrain, il s'exerça sans relâche des mois entiers. Tantôt il allait déclamer au bord de la mer, pour s'accoutumer au bruit des assemblées; tantôt il déclamait en marchant, en grimpant, avec de petits cailloux dans la bouche, pour se délier la langue. Enfin, il força la nature, et il excella dans l'action, comme par la force du raisonnement et par le talent d'émouvoir. Il foudroyait ses adversaires; sa

——*Questions.*——

193. Quelles furent ses premières entreprises ?
194. Comment s'empara-t-il d'Olynthe ?
195. Faites-nous connaître Démosthène ?

véhémence entraînait le peuple. Ennemi déclaré de Philippe, il traversa tous ses desseins.

196. Si Démosthène était né dans un siècle où l'on eût conservé la passion de la gloire et des grandes entreprises, il aurait probablement opposé une barrière insurmontable à l'ambitieux Macédonien ; mais Athènes avait entièrement dégénéré : une multitude d'âmes vénales se livraient à la corruption ; les magistratures s'acquéraient par l'intrigue ou par des bassesses ; les citoyens s'endormaient dans le repos, et des soldats mercenaires combattaient pour eux ; le peuple était content, pourvu qu'on lui donnât des louanges et des spectacles ; les représentations de quelques tragédies coûtaient plus d'argent que n'en avait coûté autrefois la guerre contre les Perses.

197. On défendit, sous peine de mort, d'interrompre, même en temps de guerre, les distributions qui se faisaient pour les jeux. Démosthène attaqua deux fois indirectement cet abus énorme, en demandant qu'on examinât et qu'on abolît les lois abusives et pernicieuses. Son éloquence ne put l'obtenir. Il devait donc juger qu'Athènes n'était plus capable de grands efforts, ni d'une constance à toute épreuve. Il fut plus ardent que sage en l'excitant contre Philippe, et ses conseils eurent des suites funestes, parce qu'ils ne convenaient point aux circonstances.

198. Philippe trouva enfin l'occasion de pénétrer dans la Grèce. Une guerre, qu'on appela *sacrée*, la déchirait depuis dix ans. Les Phocéens, voisins du temple de Delphes, avaient, contre le droit public et religieux de la Grèce, labouré quelques terres consacrées à Apollon. Les autres peuples du voisinage avaient pris les armes pour venger cet outrage fait à leur culte public ; le conseil des Amphictyons, en condamnant les Phocéens comme sacrilèges, avaient rendu leur châtiment inévitable. Cependant Sparte et Athènes

——*Questions.*——

196. Athènes pouvait-elle réussir dans la guerre qu'il excitait ?
197. Que défendit-on à Athènes ?
198. Comment la guerre *sacrée* offrit-elle à Philippe l'occasion de pénétrer en Grèce ?

entrèrent dans leur parti. Thèbes était dans l'autre. On se battait avec fureur ; on massacrait les prisonniers.

199. Le roi de Macédoine paraissait neutre, mais attendait le moment de profiter de la discorde. Les Thébains lui demandent du secours, et il se déclare. Il arrive aux Thermopyles, se rend maître de ce passage, entre dans la Phocide, et ne trouve point de résistance. Il finit sans combat la guerre *sacrée*, il se fait ainsi une réputation de prince religieux ; réputation très-favorable à sa politique : il dicte au conseil des Amphictyons une sentence contre les Phocéens, par laquelle on les exclut de ce conseil : il demande et obtient leur place ; il obtient encore l'intendance des jeux pythiques, enlevée aux Corinthiens, parce qu'ils avaient soutenu les sacrilèges. Le voilà, comme il l'ambtionnait, devenu l'arbitre de la Grèce. L'an 346, avant J.-C.

CHAPITRE XVI.

FIN DU REGNE DE PHILIPPE, PHOCION OPPOSE A DEMOSTHENE.

200. En se faisant respecter par les Grecs, Philippe avait surmonté le plus grand obstacle qu'il eût à craindre. Il dissimula encore ses projets ; il retourna en Macédoine pour attendre les occasions. De nouvelles conquêtes autour de ses états le fortifièrent et l'enhardirent davantage. Il s'empara enfin d'une partie de l'île d'Eubée qu'il appelait *les entraves de la guerre*, parce qu'elle touche presque au continent. Démosthène excita contre lui les Athéniens par ses éloquentes philippiques.

201. Mais Philippe ne laissa pas d'assiéger Bysance, dans la vue d'affamer Athènes, qui tirait de Thrace presque tous ses vivres. En même temps il s'efforça de persuader qu'il observait religieusement les traités, et qu'on les violait à son égard. Il reprocha surtout aux Athéniens de solliciter contre lui la cour de Perse. Dé-

——*Questions.*——

199. Comment parvint-il a son but ?
200. Quelles furent les nouvelles entreprises de Philippe ?
201. Que fit Démosthène contre lui ?

mosthène les avait réellement engagés à cette démarche humiliante. L'orateur ne cessa d'invectiver, jusqu'à ce qu'il eût fait prendre les armes. A l'entendre, Philippe était perdu. On envoya du secours aux Bysantins, sous les ordres de Charès, général si décrié, qu'ils ne voulurent pas le recevoir.

202. Athènes possédait cependant un homme admirable, et par ses talents et par ses vertus. C'était Phocion, vrai philosophe, habile général, orateur nerveux, sage politique. Démosthène, auquel il s'opposait souvent avec succès, le nommait *la cognée de ses discours*. Loin de flatter les Athéniens, il heurtait presque toujours leurs sentiments. Un jour qu'il fut applaudi de tout le monde : *N'ai-je point lâché quelque sottise*, dit-il à un de ses amis ? tant il connaissait la frivolité de ce peuple !

203. Phocion conseilla toujours la paix, parce qu'il prévoyait que la guerre ne produirait que des malheurs. Il ne laissa pas de commander presque toujours les armées, parce qu'on sentait le besoin qu'on avait de lui. Il fut envoyé à la place de Charès. Les Athéniens parurent d'autres hommes sous ses ordres. Philippe eut la prudence de se retirer ; et les villes de Thrace, qu'il menaçait, échappèrent au péril. Mais le mépris des anciennes lois religieuses ralluma une nouvelle guerre *sacrée*, qui le conduisit à son but. Il obtint, par le moyen de ses pensionnaires, la qualité de général des Grecs contre les profanateurs des terres de Delphes. Il parut bientôt et s'empara d'Elatée, la plus forte place de la Phocide.

204. Comme Thèbes était dans le voisinage d'Elatée, il pouvait aussi en faire la conquête. Démosthène persuada aux Athéniens qu'il s'y préparait, il échauffa leur imagination ; et quoique les Thébains fussent leurs ennemis, alliés même de Philippe, il inspira la résolution de s'unir à eux contre ce prince. On le chargea de négocier l'alliance. Il se rendit à Thèbes, il communiqua son enthousiasme aux Thébains, et conclut le traité.

——*Questions.*——

202. Qui était Phocion ?
203. Quel avantage remporta-t-il sur Philippe ?
204. Comment s'engagea Thèbes dans la guerre contre Phillippe ?

205. Un insolent demandant alors à Phocion s'il osait bien encore parler de paix : *Oui, je l'ose*, répondit le sage Athénien, *et je sais pourtant que tu m'obéirais pendant la guerre, et que je te serais soumis pendant la paix.* Démosthène s'applaudissait de ce que la guerre se ferait en Béotie, et non en Attique. Phocion dit là-dessus : *Il faudrait penser aux moyens de vaincre, plutôt qu'au lieu où l'on doit combattre ; car si nous sommes vaincus, tous les malheurs sont à nos portes.* Mais on n'écoutait plus la prudence ; on se précipitait dans le danger. Quelques oracles sinistres ne refroidirent point cette ardeur. Démosthène les tourna en ridicule, disant que la prêtresse d'Apollon *philippisait.* Ce mot aurait paru une impiété dans la bouche de Socrate.

206. Les Athéniens vont en hâte joindre les Thébains. Philippe ayant offert inutilement la paix, pénétra en Béotie. On combat près de Chéronée, avec des forces presque égales. Le jeune Alexandre, fils du roi de Macédoine, enfonce le bataillon *sacré* de Thèbes. Un des généraux d'Athènes enfonce de son côté quelques troupes, et les poursuit en désordre, comme si la bataille était gagnée. *Les Athéniens ne savent pas vaincre*, dit Philippe à la vue de cette imprudence. Il fait avancer sa phalange, tombe sur l'ennemi qui se croyait hors de tout danger, et remporte une victoire décisive, l'an 338 avant J.-C.

207. Démosthène, aussi lâche guerrier qu'ardent orateur, jeta ses armes en fuyant. Phocion n'avait pas le commandement de cette armée, et ce fut encore une grande faute des Athéniens. La manière dont Philippe traita les vaincus augmenta la gloire de son triomphe. Il renvoya les prisonniers d'Athènes sans rançon ; il renouvela l'ancien traité avec la république ; il accorda la paix aux Thébains, en laissant néanmoins garnison dans leur capitale. Combien n'était-il pas supérieur à ces Grecs qui l'avaient méprisé comme un barbare, et qui avaient exercé les uns envers les autres tant d'horribles barbaries !

——*Questions.*——

205. Que pensait Phocion ?
206. Quel fut le succès de cette guerre ?
207. Comment se conduisit Démosthène dans le combat de Chéronée, et Philippe après sa victoire ?

208. Philippe dominait en Grèce. Son ambition, sa politique, et peut-être l'amour de la gloire, lui inspirèrent une entreprise dont lui seul alors était capable. Il résolut de tourner ses armes contre les Perses : Il espéra de renverser ou de démembrer leur empire. Il engagea les Grecs dans cette expédition, propre à flatter leur orgueil ; il s'en fit nommer le chef. L'oracle, consulté selon la coutume, répondit en termes ambigus : *Le taureau est déjà couronné ; sa fin approche, et il va bientôt être immolé.* Philippe crut, ou plutôt persuada que cet oracle annonçait la ruine du roi de Perse.

209. Il se hâta de célébrer le mariage de sa fille Cléopâtre, afin de n'être plus occupé que de la guerre d'Asie ; mais au milieu des fêtes, il fut assassiné publiquement par Pausanias, jeune seigneur, qu'un oncle de Cléopâtre avait offensé, et qui n'avait pu obtenir justice. Telle fut la fin de Philippe, après un règne de vingt-quatre ans, l'an 336 avant J.-C. On lui reproche des vices honteux, l'intempérance, la débauche, la perfidie. Il y joignait des qualités rares, sans lesquelles il n'aurait pu réussir ; un génie profond, une prudence consommée, un courage invincible, et plusieurs traits de sa vie méritent d'être cités pour modèles.

210. On le pressait de chasser un honnête homme qui lui faisait des reproches : *Voyons auparavant*, dit-il, *si nous ne lui en avons pas donné sujet.* Ce hardi censeur était pauvre ; il le secourut, et les reproches se changèrent en louanges. Philippe observa qu'*il dépend des princes de se faire aimer ou haïr.* Un prisonnier qui allait être vendu, l'ayant de même blâmé hautement, il lui fit rendre la liberté, en disant : *J'ignorais que cet homme fût de mes amis.* Il avait condamné une femme au sortir d'un grand festin. Elle s'écria : *J'en appelle à Philippe à jeun.* Il examina de nouveau l'affaire, connut qu'il avait tort, et répara son injustice. L'éducation de son fils Alexandre lui parut ne devoir être confiée qu'au plus grand philosophe de son siècle. Il écrivit

—— *Questions.* ——

208. Quelle résolution prit Phillippe contre les Perses ?
209. Comment mourut-il ?
210. Citez-nous quelques traits de son caractère ?

donc à Aristote : *J'ai un fils ; je remercie moins les dieux de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître du temps d'Aristote. Je me flatte que vous le rendrez digne de me succéder et de gouverner la Macédoine.* Avec de pareils sentiments, Philippe devait être cher à ses sujets. Avec ses talents militaires et politiques, il devait fonder une puissance formidable. Il prouva qu'un royaume bien gouverné est fort supérieur à de mauvaises républiques.

CHAPITRE XVII.

REGNE D'ALEXANDRE JUSQU'A LA BATAILLE D'ARBELLE.

211. La jeunesse d'Alexandre annonçait de grandes choses. Il avait appris de son père et d'Aristote tout ce qui pouvait élever son âme et son génie, naturellement portés à la gloire. Il montra bientôt sa passion pour celle des armes. L'Iliade d'Homère faisait ses délices, parce qu'il y trouvait les combats des anciens héros. On le vit quelquefois soupirer au récit des exploits de Philippe. *Mon père prendra tout,* disait-il à un de ses amis, *et ne nous laissera rien à faire.* Entretenant un jour des ambassadeurs du roi de Perse, il ne pensa point à s'informer des magnificences ni des plaisirs de l'Asie ; il s'informa de la distance des lieux, des forces de la nation, de la nature du gouvernement, de la conduite du monarque. Les ambassadeurs tout étonnés se disaient entr'eux : *Ce jeune prince est grand, le nôtre est riche.* Le courage, l'ambition, la politique, le goût des entreprises périlleuses pouvaient déjà se démêler dans son caractère. Il s'était signalé plus d'une fois sous les drapeaux de Philippe. Agé de vingt ans, lorsqu'il monta sur le trône, il était en état de se faire craindre et admirer.

212. Athènes se livra indécemment à des excès de joie, en apprenant la mort de Philippe ; et Démosthène,

——*Questions.*——

211. Quel était le caractère d'Alexandre ?
212. Quels furent les sentiments d'Athènes à la mort de Philippe?

en particulier, n'eut pas honte d'en donner l'exemple. Il fit remercier solennellement les dieux; il fit décerner une couronne à Pausanias, le meurtrier de ce roi. Ensuite il anima les Grecs contre un *enfant*, un *imbécile* (c'est ainsi qu'il appelait Alexandre), dont le royaume menaçait ruine. Les peuples soumis par le père, soit Grecs, soit Barbares, crurent s'affranchir aisément de la domination du fils. Ils prirent les armes.

213. Les Macédoniens, effrayés de leurs mouvements, conseillaient au jeune prince d'employer les voies de négociations et de douceur; mais il sentait ses forces, il résolut de dissiper ses ennemis par les armes. Les Thraces, les Illyriens et autres Barbares, furent bientôt punis de leur révolte. Alexandre parut ensuite devant Thèbes, qui avait massacré en partie la garnison macédonnienne. Il offrit le pardon aux Thébains, pourvu qu'on lui livrât les coupables. Les Thébains refusèrent, voulurent combattre, et furent vaincus, l'an 335 avant J.-C. Le vainqueur abandonna la ville au pillage, il ne laissa la liberté qu'aux prêtres et aux descendants du poète Pindare; il l'accorda aussi à une femme qui s'était vengée, par la mort d'un de ses officiers, d'une violence qu'elle en avait reçue.

214. Les Athéniens, tremblants à cette nouvelle, lui envoyèrent demander la paix. Démosthène fut de l'ambassade. La peur le saisit en chemin, au point qu'il se sépara de ses collègues, tant les plus hardis en paroles sont quelquefois réellement les plus timides! Alexandre ne voulait pas détruire Athènes, si célèbre par ses grands hommes et par les monuments du génie. Il lui pardonna, sans exiger autre chose que le bannissement d'un factieux nommé Charidème.

215. Cette seule campagne l'ayant rendu aussi puissant que son père, il assembla à Corinthe les députés de toutes les républiques; il leur proposa le grand dessein de subjuguer l'empire des Perses; il se fit nommer le chef de l'expédition. Les principaux citoyens, et même les philosophes, vinrent alors le féliciter. Diogène le

——*Questions*——

213. Comment Alexandre dissipa-t-il ses ennemis?
214. Que firent les Athéniens après la prise de Thèbes?
215. Que fit Alexandre à la fin de cette campagne?

Cynique, fameux par son mépris des richesses et des bienséances, fut le seul qui ne parût point. Alexandre alla le voir. Témoin de la fière indépendance de cet homme, il dit, selon quelques historiens : *Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène.* Un tel sentiment aurait dû paraître déraisonnable ; car la philosophie est fausse ou ridicule, quand elle brave les principes et les devoirs de la société.

216. Alexandre retourna dans son royaume pour faire les préparatifs. Il refusa de se marier, craignant de perdre le temps à des noces. Il prodigua des largesses à ses officiers. Un d'eux lui demanda ce qu'il se réservait donc ? *L'espérance*, répondit-il. Antipater fut chargé de garder la Macédoine avec treize mille hommes. Le roi n'en avait que trente-cinq mille dans son armée ; mais excellentes troupes, sous les ordres de vieux capitaines. Il partit sans autres fonds que soixante dix talents, et des vivres pour un mois. Il comptait sur sa fortune et sur la faiblesse de l'ennemi.

217. Depuis long temps, en effet, l'empire des Perses menaçait ruine. Son excessive étendue, les vices du gouvernement, l'esclavage des peuples, la dépravation des princes devaient faciliter sa destruction. Les Satrapes, trop éloignés de la cour, étaient presque des souverains indépendants. La cour était un théâtre de crimes et de révolutions. Ochus, successeur d'Artaxercès, avait fait couler le sang de ses propres frères et de sa sœur. L'eunuque Bagoas l'assassina, mit à la place Arsès, qu'il assassina de même ; et à la place d'Arsès, il mit Darius-Codoman, qu'il aurait aussi assassiné, si ce prince ne l'avait prévenu. Darius régnait lorsqu' Alexandre passa en Asie.

218. Ce héros, après avoir honoré en Phrygie le tombeau d'Achille, passa le Granique en présence des ennemis, et les mit en fuite, l'an 334 avant J.-C. C'était une action très-hasardeuse, mais qu'il jugea nécessaire pour inspirer la terreur : le succès justifia sa témérité.

——*Questions.*——

216. Comment se prépara-t-il à la conquête de l'Asie ?
217. Dans quel état se trouvait l'empire des Perses ?
218. Comment Alexandre commença-t-il cette guerre ?

219. Memnon de Rhodes, le meilleur général de Darius, avait conseillé inutilement d'éviter le combat et de ruiner le pays, afin que les Grecs manquassent de subsistance. Si le satrape de Phrygie avait voulu le croire, l'armée d'Alexandre devait se détruire d'elle-même. Il conseilla ensuite de porter la guerre enMacédoine, pour obliger le vainqueur d'aller défendre ses propres Etats. Darius y consentit, et chargea Memnon d'exécuter le projet. Mais ce général périt dans un siége: sa mort fit abandonner le seul moyen de salut.

220. L'Asie mineure fut soumise en peu de temps. On franchit les défilés de Cilicie, où les Perses n'osèrent se montrer; on s'empara des richesses de Tarse, ville opulente, où ils commençaient à mettre le feu. C'est là qu'Alexandre, couvert de sueur, se baigna imprudemment dans le Cydnus. Il en sortit avec une maladie aiguë qui fit trembler pour ses jours. On lui avait écrit faussement que Philippe, son médecin, voulait l'empoisonner. Il lui montra la lettre, et avala une potion que Philippe lui présentait. Cette fermeté d'âme contribua beaucoup à sa guérison.

221. Darius s'avançait pour combattre. Au lieu d'attendre les Grecs dans les plaines d'Assyrie, où il aurait pu déployer contre eux toutes ses troupes, il s'engagea dans un défilé où elles ne pouvaient agir. Sa confiance aveugle lui fit rejeter les bons conseils. A quels malheurs ne l'exposait-elle pas? La bataille d'Issus lui apprit qu'une armée innombrable, mal disciplinée et mal conduite, n'est rien contre de bons soldats commandés par un héros et par d'excellents capitaines. Trente mille Grecs qu'il avait à sa solde, disputèrent seuls la victoire: Alexandre les enfonça, après avoir dissipé le reste.

222. Darius montra du moins de la valeur, il ne prit la fuite que lorsque les chevaux de son char eurent été percés de coups. Sa perte fut, dit-on, de cent dix mille hommes. Sa mère, sa femme, ses enfants, furent pri-

—*Questions.*—

219. Quels furent les conseils de Memmon de Rhodes?
220. Suivez Alexandre à Tarse, que lui arriva-t-il?
221. Quelle fut la conduite de Darius?
222. Que fit Alexandre après sa victoire?

sonniers. Alexandre alla les consoler, et les traita généreusement. Sisygambis, mère de Darius, le voyant entrer avec Ephestion, son favori, se jeta aux pieds de cet officier, qu'elle prenait pour le roi: avertie de sa méprise, elle craignit de l'avoir offensé: *Non, ma mère* lui dit ce prince, *vous ne vous êtes point trompée, car il est aussi Alexandre.*

223. L'historien Quinte-Curce rapporte plusieurs traits pareils, qu'on doit révoquer en doute, parce qu'il est peu véridique. Craignons de mêler la fable à l'histoire, et suivons la marche du conquérant. Après la bataille d'Issus, il passa en Syrie. Un de ses généraux prend Damas, où les trésors de Darius étaient renfermés. Il y avait, dit-on, plus de trois cents femmes, et plus de quatre cents officiers destinés à ses plaisirs et à son luxe ; il y avait de quoi charger de butin sept mille bêtes de somme. Voilà ce qui rendait les rois de Perse aussi faibles qu'orgueilleux.

224. Darius écrivit au vainqueur une lettre pleine de fierté, par laquelle il l'exhortait à finir une guerre injuste, en lui redemandant sa mère, sa femme et ses enfants. Alexandre répondit en maître de l'Asie, qu'il voulait être reconnu pour tel. Cependant il ne poursuivit pas alors les Perses. Il marcha vers Tyr, peut-être dans la vue de s'assurer l'empire de la mer et de contenir les Grecs : car il avait lieu de les soupçonner de mauvais desseins, puisqu'on avait trouvé à Damas des ambassadeurs d'Athènes, de Sparte et de Thèbes. Il se présenta comme pour faire un sacrifice à Hercule. Les Tyriens lui fermèrent leurs portes, et il entreprit de les forcer.

225. L'ancienne Tyr, cette ville célèbre de Phénicie, n'existait plus. La nouvelle était bâtie dans une île, vis-à-vis des ruines de l'ancienne. Elle paraissait imprenable sans flotte. Alexandre, qu'aucun obstacle ne rebutait, voulut joindre l'île au continent par une chaussée qui la rendît accessible. A force de travaux,

——*Questions.*——

223. Quelles furent les suites de la bataille d'Issus ?
224. Alexandre après sa victoire, poursuivit-il Darius ?
225. Comment s'empara-t-il de Tyr ?

l'ouvrage avançait. Les Tyriens et les flots le détruisirent. On recommença sans perdre courage. Quelques peuples de la côte, surtout les Sidoniens qu'Alexandre avait traités favorablement, lui fournirent enfin des vaisseaux. Il pressa le siége. Toutes sortes de machines de guerre y furent employées de part et d'autre. Après sept mois de résistance opiniâtre, la ville fut prise d'assaut. On massacra environ huit mille Tyriens ; les prisonniers, au nombre de trente mille, furent vendus ; et le conquérant, souillé de carnage, fit son sacrifice à Hercule.

226. Selon Joseph, historien juif, il allait traiter de même Jérusalem ; mais à la vue du grand prêtre qui lui était autrefois apparu en songe, et lui avait promis la conquête de l'Asie, il se prosterna pour adorer le nom de Dieu écrit sur ses ornements pontificaux.

227. L'histoire d'Abdalonyme mérite d'être rapportée. Cet Abdalonyme, s'il faut en croire Quinte-Curce, né du sang royal de Sidon, était réduit à vivre de son travail en cultivant un jardin. Le roi Straton ayant été détrôné comme partisan de Darius, la couronne lui fut offerte. Il ne l'accepta qu'avec répugnance. Alexandre lui demanda comment il avait supporté la misère. *Plaise aux dieux*, répondit-il, *que je puisse soutenir la royauté avec la même force ! Ces mains ont fourni à tous mes désirs. Sans rien avoir, rien ne m'a manqué.* C'est du moins un trait de morale instructif.

228. Alexandre prit la ville de Gaza, courageusement défendue par Bétis. Soit colère, soit orgueil, ou cruelle politique, il s'y vengea encore d'une manière atroce. Dix mille hommes furent passés au fil de l'épée, tout le reste vendu, même les femmes et les enfants, et le brave Bétis, attaché par les talons à un char traîné autour de la ville, jusqu'à ce qu'il expirât. Alexandre se glorifiait d'imiter Achile par une telle atrocité.

229. Il passa en Egypte. Les Perses s'y étaient rendus odieux, surtout en méprisant la religion du pays.

——*Questions.*——

226. Pourquoi renonça-t-il au projet d'assiéger Jérusalem ?
227. Que raconte-t-on d'Abdolonyme ?
228. Parlez-nous du siége de Gaza ?
229. Que fit Alexandre en Egypte ?

Il fut reçu en libérateur ; et pour faire aimer sa domination, il permit aux Egyptiens de suivre leurs lois et leurs coutumes.

230. Une folle vanité le conduisit au temple de Jupiter-Ammon, à travers des sables brûlants, où l'armée de Cambyse avait autrefois péri presque tout entière. Les historiens assurent qu'il s'en tira par une espèce de miracle. Il voulait se faire déclarer fils de Jupiter. L'oracle lui en donna le titre. Sa mère Olympias lui écrivit en plaisantant, *de ne point la brouiller avec Junon.* C'était lui faire entendre combien sa prétendue divinité était ridicule : mais il croyait sans doute qu'elle ferait illusion au vulgaire.

231. Il fonda en Egypte la ville d'Alexandrie, qui devint une des plus florissantes du monde. Par là il se montrait véritablement un grand homme. Des monuments utiles et durables procurent autant de gloire, que des conquêtes destructives doivent inspirer d'horreur.

CHAPITRE XVIII.

FIN DU REGNE D'ALEXANDRE.

232. Darius avait envoyé de nouveaux ambassadeurs, pour offrir à Alexandre sa fille en mariage, avec toutes les provinces situées entre l'Euphrate et l'Hellespont. Il semble que la sagesse ne permettait pas de refuser. Parménion dit qu'il accepterait s'il était Alexandre ; *Et moi aussi*, répliqua le roi, *si j'étais Parménion.* Il rejetta ces offres avec dédain, voulant tout avoir, et s'exposant ainsi à tout perdre. Darius eut le temps de rassembler sept à huit cent mille hommes.

233. Son ennemi passa l'Euphrate et le Tigre sans obstacle. Les deux armées combattirent à Arbelles. L'aile gauche des Macédoniens fut en péril. La cavalerie des Perses pillait même déjà le camp, Alexandre victorieux de l'aile droite, envoya ordre de ne point s'in-

Questions.

230. Que fit-il au temple de Jupiter Ammon ?
231. La fondation d'Alexandrie lui fait-elle honneur ?
232. Comment Alexandre reçut-il les propositions faites par Darius ?
233. Racontez la bataille d'Arbelles ?

quiéter du bagage, et de ne penser qu'à vaincre. En conséquence, on redoubla les efforts, on les dirigea au point essentiel. La victoire fut bientôt complète, et coûta moins de douze cents hommes. Darius en perdit près de trois cent mille. Il fut entraîné par la fuite de ses troupes ; il est assassiné par Bessus, un de ses satrapes. Terrible sort d'un monarque si puisssant, et plus estimable qu'aucun de ses prédécesseurs ! En lui finit l'empire des Perses. L'an 331, avant J.-C.

234. Le conquérant, maître des principales villes, y trouva des richesses immenses, qui corrompirent les Macédoniens, comme elles avaient corrompu leurs ennemis. Il éprouva lui-même le poison de la fortune, il se livra aux excès de la débauche, du faste et de l'ingratitude. Le palais des rois à Persépolis fut réduit en flammes. On prétend qu'il ordonna cette barbarie dans une partie de débauche. Les Macédoniens le virent avec indignation quitter leur habillement, pour se revêtir de la pompe asiatique ; ils le virent s'oublier jusqu'à prétendre aux adorations de ses sujets.

235. Une conspiration se forme dans le camp. Philotas, fils de Parménion, en est averti ; mais la croyant fausse, il néglige d'en parler. Le roi le fait exécuter comme un traître. Parménion, qui avait eu l'estime de Philippe, Parménion à qui Alexandre était redevable d'une partie de ses succès, est ensuite assassiné par ses ordres. Il conserve cependant un tel empire sur ses soldats, qu'il désarme d'une parole les séditieux. Bessus avait pris le titre de roi dans la Bactriane et dans la Sogdiane, provinces du nord. Alexandre l'y poursuit, et ce meurtrier de Darius périt à son tour. Les Scytes mêmes sont vaincus. Les détails de tant d'expéditions seraient inutiles.

236. Une grande leçon pour les hommes, c'est l'horreur qui accompagne le meurtre de Clitus. Ce vieux officier avait sauvé Alexandre dans un combat : il en était chéri ; mais il conservait la liberté des anciennes mœurs. Un festin où il la poussa trop loin, fut l'occa-

——*Questions.*——

234. Comment Alexandre fut-il corrompu par la fortune ?

235. Comment traita-t-il Philotas et Parmenion ?

236. Racontez le meurtre de Clitus ?

sion de sa mort. Le roi échauffé par le vin, s'étant mis à vanter ses propres exploits, et à rabaisser ceux de son père Philippe, Clitus ne put contenir son indignation, et l'offensa par des traits de mépris. Alexandre se lève furieux, saisit une javeline, le poursuit, le tue. Le remords et le désespoir suivirent cette action. Enfermé dans sa tente, il ne pouvait plus se souffrir lui-même. Mais les courtisans vinrent à bout de le calmer. On porta la bassesse jusqu'à décider par un décret que le meurtre de Clitus était un acte de justice. Dès lors il ne resta plus ni justice ni liberté.

237. Le philosophe Callisthène ayant combattu la proposition faite par un lâche courtisan, de rendre au roi les honneurs divins, devint un rebelle aux yeux de ce prince. On le supposa complice d'une conspiration; on le jeta dans un cachot sans aucune preuve, et il y mourut. Les Macédoniens semblaient tomber sous le joug du despotisme.

238. Si Alexandre avait eu la prudence de son père, il aurait cherché moins à étendre ses conquêtes qu'à les affermir: mais plus la fortune le favorisait, plus il se laissait aveugler par l'orgueil. Il imagina devoir marcher sur les pas d'Hercule et de Bacchus: il voulut subjuguer l'Inde; il y pénétra en surmontant tous les périls. Un des rois du pays, Taxile, vint lui offrir des présents, et obtint son amitié.

239. Porus, autre prince, plus fier et plus courageux, se disposait à le repousser. Alexandre passe l'Indus, arrive au bord de l'Hydaspe, au-delà duquel était Porus avec une armée nombreuse. Il trompe l'ennemi par un stratagême, et traverse le fleuve sans être aperçu. Il défait les Indiens, malgré le courage de leur roi, malgré la terreur que devaient causer leurs éléphants, ces monstrueux animaux chargés de guerriers et exercés au combat. Porus lui est amené prisonnier. Le vainqueur lui demande comment il veut qu'on le traite: *En roi*, répondit-il. *J'y consens pour l'amour de moi-même*, dit Alexandre. En effet, il se l'attacha par un traitement généreux.

—— *Questions.* ——

237. Pourquoi Callisthène fut-il accusé ?
238. Quel fut le succès de l'expédition dans l'Inde ?
239. Comment traita-t-il Porus ?

240. Après des fatigue et des exploits incroyables, il fut obligé de revenir sur ses pas, les troupes ne voulant plus le suivre dans ces pays inconnus. Il s'embarqua sur l'Indus pour voir l'Océan. Le flux et le reflux épouvanta ces pilotes grecs ; car ils n'avaient pas l'idée d'un phénomène si étonnant, quoique naturel. Il visita, néanmoins deux petites îles pour satisfaire sa curiosité, C'est tout ce que lui valut son entreprise sur l'Inde.

241. On raconte qu'il avait dit en passant l'Hydaspe : *O Athéniens ! Croiriez-vous que je m'exposasse à tant de périls pour mériter vos louanges ?* On assure qu'il désirait de pouvoir être témoin de l'impression que ferait après sa mort la lecture de son histoire. La passion de la gloire l'animait certainement, et le soutenait dans des entreprises si prodigieuses ; mais il oubliait que la véritable gloire consiste à s'immortaliser par des choses louables, par des entreprises utiles. Un furieux, nommé Erostrate, avait brûlé le temple d'Ephèse, une des merveilles du monde, pour rendre son nom immortel. Un conquérant qui ne ferait que ravager et détruire, mériterait la célébrité de cet Erostrate.

242. Tandis qu'Alexandre parcourait l'Inde, les désordres se multipliaient dans la Perse. A son retour, il fallut punir des gouverneurs corrompus, et réprimer des séditions de troupes. Il épousa deux princesses du sang royal, dont l'une était Roxane. Pour unir les deux peuples, il engagea les Macédoniens à de pareilles alliances. Cette politique était nécessaire. Il conçut de grands projets de marine et de commerce. Il voulait creuser à Babylone un bassin pour une flotte nombreuse. Il descendit encore à l'Océan par le fleuve Eulée. Mais il touchait au terme fatal.

243. Des excès de table avaient causé la mort d'Ephestion. Cet exemple ne l'ayant pas rendu plus sobre ; il mourut de la même manière à Babylone, dans la trente-troisième année de son âge, et l'an 321 avant

——*Questions.*——

240. Où finirent les conquêtes d'Alexandre
241. Que dit-il en passant l'Hydaspe ?
242. Que fit-il à son retour à Babylone ?
243. Quelle fut sa fin ?

Jésus-Christ. Sa maladie fut longue, et lui laissa le temps de montrer une faiblesse superstitieuse. Il se livra en quelque manière aux prêtres astrologues, dont il avait méprisé auparavant les prédictions. Il ne voulut point désigner son successeur ; il dit qu'il laissait l'empire *au plus digne*, ajoutant qu'on lui ferait des funérailles sanglantes. Les guerres civiles et le démembrement de ses Etats devaient être le fruit de tant de conquêtes.

CHAPITRE XIX.

AFFAIRES D'ATHENES ET DE MACEDOINE.

244. PENDANT les expéditions d'Alexandre, la Grèce fit quelques mouvements pour reprendre son ancienne liberté. Sparte souleva le Péloponnèse ; mais Antipater dissipa bientôt cette ligue par une grande victoire. Harpale, gouverneur de Babylone, qui s'était rendu coupable d'injustice et de concussions, se réfugia ensuite à Athènes avec d'immenses trésors, lorsqu'Alexandre revenait de l'Inde. Il tâcha de gagner, à force d'argent, les orateurs qui pouvaient lui concilier le peuple. Il trouva Phocion incorruptible. Démosthène, au contraire, se laissa corrompre ; et sa prévarication fut telle, que l'aréopage le condamna. Cependant les Athéniens ne chassèrent Harpale que par la crainte qu'Alexandre ne vînt les punir de l'avoir reçu.

245. Au premier bruit de la mort de ce monarque, ils font éclater leur joie, ils ne respirent que la guerre. En vain Phocion les exhorte à délibérer mûrement, ils députent à tous les peuples de la Grèce pour les inviter à une ligue. Démosthène, alors exilé, y entraîne ceux du Péloponnèse. On le rappelle glorieusement de son exil : on le comble d'honneurs ; on prend les armes contre les Macédoniens. On eut d'abord quelques succès qui augmentèrent la confiance : Phocion en

—*Questions.*—

244. Qu'est-ce qui se passait en Grèce pendant l'absence d' Alexandre ?

245. Comment la nouvelle de sa mort fut-elle reçue à Athènes ?

prévoyait les suites, et disait: *Quand cesserons-nous de vaincre ?*

246. Les alliés ayant essuyé un revers, firent la paix sans Athènes : elle subit bientôt la loi. Antipater lui fit payer les frais de la guerre, abolit la démocratie, mit garnison dans le port. Démosthène devait lui être livré, mais il prit la fuite, et s'empoisonna, de peur de tomber entre ses mains. Les Athéniens lui érigèrent une statue, dont l'inscription portait : *Démosthène, si tu avais eu autant de force que de jugement, jamais le Mars macédonien n'aurait dominé la Grèce.* L'audace imprudente de cet orateur avait cependant attiré en grande partie les malheurs publics. Si on avait eu la sagesse d'attendre les occasions, on en aurait trouvé de favorables.

247. Les capitaines d'Alexandre, gouverneurs de grandes provinces, ne restèrent pas long-temps unis. Ils avaient reconnu pour ses successeurs un enfant qui venait de naître de Roxane, et un frère d'Alexandre, incapable du gouvernement. Perdiccas, dépositaire de l'anneau royal, devait gouverner au nom de ces deux princes. La jalousie arma contre lui ses anciens collègues. La régence passa d'une main à l'autre, sans que l'autorité du régent fût capable de réprimer l'indépendance. Polysperchon, qui en fut revêtu après Perdiccas et Antipater, voulant s'attacher les Grecs, rétablit le gouvernement de leurs villes, la démocratie d'Athènes en particulier. Son décret donna lieu aux Athéniens de renouveler leurs injustices.

248. Personne n'était aussi respectable que Phocion. Sa vertu, sa vieillesse, ses services, tout parlait en sa faveur, mais il était partisan de l'aristocratie, parce qu'il la croyait nécessaire pour prévenir les excès et les égarements du peuple. Aristide avait pensé de même : l'expérience prouvait assez qu'il fallait ce frein à la fougue populaire. On n'en fut pas moins irrité contre Phocion. Des harangueurs imprudents se déchaînent

—*Questions.*—

246. Quelle fut la fin de Démosthène ?
247. Que firent les capitaines d'Alexandre après sa mort ?
248. Pourquoi les Athéniens haïssaient-ils Phocion ?

contre lui, le rendent suspect, lui font ôter le commandement de l'armée.

249. On l'accuse de trahison; on le condamne dans une assemblée tumultueuse; on lui donne, selon la coutume, le choix de la peine qu'il doit subir. Il demande la mort, pourvu qu'on épargne d'autres innocents accusés de même. Tous sont condamnés à la ciguë. Phocion, avant de la boire, donna un ordre pour son fils; ce fut d'oublier l'injustice des Athéniens. Ceux-ci lui érigèrent ensuite une statue; car la honte et le repentir suivaient toujours des jugements si odieux. Voici un trait de la probité de Phocion. Son gendre ayant été accusé d'avoir reçu de l'argent d'Harpale, il refusa de solliciter pour lui: *Je t'ai fait mon gendre*, lui dit-il, *mais pour les choses honnêtes.* Ce grand homme, dans la pauvreté, faisant lui-même avec sa femme les fonctions ordinaires des domestiques, avait refusé cent talents qu'Alexandre lui fit offrir. *Il vous chérit comme le seul homme de bien*, lui dirent les envoyés du monarque. *Qu'il me laisse donc être tel et le paraître,* répondit Phocion.

250. Athènes se livrait à la discorde, sans rien prévoir, sans prendre aucune précaution. Cassandre, rival de Polysperchon, profita de cette imprudence; il s'empara du port; il imposa les lois qu'il voulut; il rétablit l'aristocratie; il mit à la tête du gouvernement Démétrius de Phalère, homme savant et sage, dont l'administration aurait fait le bonheur des Athéniens, s'ils avaient pu changer de caractère. Il les gouverna dix ans.

251. Mais Démétrius Poliorcète, fils de l'ambitieux Antigone, qui possédait une partie de l'Asie mineure, se présenta au port d'Athènes, annonçant que son père l'envoyait rétablir la démocratie. On le reçut avec transport, on l'appela un *dieu sauveur*. On fit un crime à Démétrius de Phalère, d'avoir souffert dans la citadelle une garnison macédonienne, comme s'il avait pu et dû l'empêcher. Les statues qu'on lui avait

——*Questions.*——

249. Comment mourut-il ?
250. Comment Démétrius de Phalère parvint-il au gouvernement d'Athènes ?
251. Quelle fut sa fin ?

érigées en grand nombre, furent détruites. Il fut condamné à mort par contumace; car Poliorcète avait favorisé son évasion. En apprenant l'outrage fait à ses statues: *Au moins ils ne pourront pas*, dit-il, *détruire les vertus qui me les ont procurées.* Il se retira en Egypte auprès de Ptolémée, et se consola, par des travaux littéraires, de l'injustice des hommes.

CHAPITRE XX.

PARTAGE DE L'EMPIRE D'ALEXANDRE. IRRUPTION DES GAULOIS.

252. Les principaux capitaines d'Alexandre avaient trop d'ambition, étaient trop jaloux les uns des autres, pour rester tranquilles dans leurs divers gouvernements. Un roi digne du trône aurait eu beaucoup de peine à les contenir, et deux fantômes de roi ne pouvaient qu'augmenter les troubles avec la licence. Il y eut des guerres d'autant plus affreuses, qu'elles étouffèrent les sentiments de la nature : les détails en seraient inutiles et très-fatigants. Il suffit de savoir que la mère, le frère, le fils, en un mot, toute la famille d'Alexandre, périrent par des meurtres, et que son vaste empire, le fruit de ses victoires, fut déchiré en lambeaux. C'est ce que l'ambition des conquérants a presque toujours produit. La bataille d'Ipsus, en Phrygie, décida du sort des généraux et des provinces. Antigone, contre qui les autres s'étaient ligués, y perdit la vie. L'an 301 avant J.-C.

253. Les vainqueurs firent un partage : Ptolémée eut l'Egypte, l'Arabie, la Palestine etc. ; Cassandre, la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, et quelques autres contrées ; Séleucus, le reste de l'Asie jusqu'au fleuve Indus. Ce dernier royaume fut le plus puissant des quatre. On l'appela le royaume de Syrie, parce qu'Antioche, la capitale, bâtie par Séleucus, était dans cette province.

—— *Questions.* ——

252. Qu'est-ce qui se passa entre les capitaines d'Alexandre ?

253. Comment firent-ils le partage de son empire ?

254. Après la mort d'Antigone, Démétrius-Poliorcète, son fils, dépouillé presque entièrement, se flatta de trouver une ressource dans la reconnaissance des Athéniens ; mais ils fermèrent leurs portes à celui qu'ils avaient appelé un *dieu sauveur*, pour qui ils avaient eu des complaisances d'esclaves : on défendit même, sour peine de mort, de proposer un accommodement avec lui. On fut cependant obligé ensuite de le recevoir, et il se fit du moins honneur par sa modération envers ce peuple ingrat et infidèle.

255. Cassandre étant mort, ses deux fils se disputèrent le trône de Macédoine. Un d'eux appela Démétrius à son secours ; Démétrius l'assassina, et se fit proclamer roi. Il fut détrôné ensuite par Lysimaque, et mourut, comme il le méritait, fort malheureux. Cependant il avait acquis de la gloire par quelques belles actions : il s'était rendu célèbre par le siége de Rhodes, qui dura un an. Le peintre Protogène, logé dans un faubourg de cette ville, travailla sans inquiétude pendant le siége. Démétrius lui en témoigna sa surprise : *Je savais*, dit-il, *que vous aviez déclaré la guerre aux Rhodiens, et non aux arts.* Ce guerrier l'admira et le protégea.

256. Au milieu des crimes, de l'ambition et des horreurs de la guerre, les lettres, les sciences, les beaux-arts pouvaient adoucir les maux du genre humain. Ptolémée-Soter, le plus estimable de tous les successeurs d'Alexandre, procura cet avantage à ses peuples. Il établit le *muséum* d'Alexandrie, espèce d'académie savante, qui répandit des lumières en Egypte ; il fonda cette fameuse bibliothèque, qui s'accrut jusqu'au nombre de sept cent mille volumes. Il construisit la superbe tour de Pharos, où des fanaux éclairaient de nuit les navigateurs. Cet ouvrage méritait bien plus l'admiration que les inutiles pyramides des Egyptiens. Les Grecs avaient tiré d'eux leurs premières connaissances ; ils leur en portèrent de nouvelles, qui perfectionnèrent les anciennes.

——*Questions.*——

254. Quelle fut la conduite des Athéniens à l'égard de Démétrius Poliorcète ?
255. Que devint-il ensuite ?
256. Que fit Ptolémée-Soter pour les lettres et le commerce en Egypte ?

257. Ptolémée-Philadelphe, fils et successeur de Soter, suivit les traces de son père. Ainsi le commerce et les lumières eurent des progrès rapides; mais les crimes et les révolutions se renouvelèrent dans les autres monarchies. Lysimaque se rendit exécrable : ses propres officiers engagèrent Séleucus à prendre les armes contre lui, et il fut tué dans un combat. Séleucus fut ensuite assassiné par Céraunus, qu'il avait comblé de bienfaits. L'ambition de régner, l'abus du pouvoir, les vices des cours, étaient le principe de tous ces maux.

258. Un déluge de Gaulois qui vint fondre sur la Grèce, l'an 278 avant J. C. pouvait mettre le comble aux calamités publiques. Ce peuple barbare et vaillant semblait entraîné loin de son pays par une inquiétude naturelle ou par la passion des conquêtes. On verra dans l'Histoire Romaine les entreprises qu'il avait déjà faites en Italie. Brennus, un de ses chefs, s'était emparé de Rome. Un autre Brennus passa les Termopyles, et marcha à Delphes pour piller le temple d'Apollon. *Il est juste*, disait-il, *que les dieux fassent part de leurs richesses aux hommes, qui en ont plus besoin qu'eux, et en font un meilleur usage.* En insultant ainsi Apollon, il y avait de quoi faire trembler ses adorateurs. Heureusement le ciel parut combattre pour eux.

259. Un orage affreux et un tremblement de terre firent tant d'impression sur les Gaulois, que, frappés d'une terreur panique, ils se tuaient les uns les autres dans les ténèbres de la nuit. Les Grecs saisirent l'occasion, et les taillèrent en pièces. Tous périrent, selon des historiens crédules, qui font monter leur nombre à cent soixante-cinq mille hommes. Une autre armée de Gaulois passa l'Hellespont, et s'engagea au service de Nicomède, roi de Bythinie : ce prince leur donna le pays qu'on a appelé, de leur nom, Galatie ou Gallo-Grèce.

——*Questions.*——

257. Quelle fut la conduite de son fils Ptolémée-Philadelphe ?

258. Racontez l'irruption des Gaulois ?

259. Quelles furent les suites de cette irruption ?

CHAPITRE XXI.

LIGUE DES ACHEENS, AGIS ET CLEOMENE.

260. La Grèce devait être bientôt engloutie dans l'empire romain. Voici les derniers efforts de patriotisme et de courage que nous présente son histoire. Douze villes obscures de l'Achaïe, dans le Péloponnèse, avaient formé très-anciennement une ligue pour leur sûreté commune. Un sénat réglait les affaires ; deux préteurs annuels y présidaient et commandaient les troupes, ayant un conseil de dix personnes, sans lequel ils ne pouvaient rien entreprendre. Cette ligue s'était maintenue sans trouble jusqu'au temps où les rois de Macédoine, successeurs d'Alexandre, changèrent la constitution de presque toute la Grèce. Alors chaque ville eut un tyran ou une garnison étrangère. Mais l'amour de la liberté se réveilla : on tenta de renouer l'alliance ; les Achéens secouèrent le joug, et un chef habile augmentant leurs forces, les rendit bientôt respectables.

261. Aratus, jeune homme zélé et magnanime, qui venait de délivrer Sicyone, sa patrie, de la tyrannie de Nicolès, fit entrer cette ville importante dans la confédération, l'an 270 avant J. C. Les confédérés le jugèrent digne du gouvernement. On l'élut seul préteur, et il conserva toujours l'autorité. Il forma le dessein d'affranchir tout le Péloponnèse, d'y rétablir l'ancienne liberté de la Grèce, d'y braver même la puissance des Macédoniens. Il était lent et timide à la tête d'une armée, autant qu'il était admirable pour les coups de main ; sans ce défaut, il aurait eu de plus grands succès.

262. Antigone-Gonatas, fils de Démétrius-Poliorcète, était devenu roi de Macédoine. Il possédait la citadelle de Corinthe, qui dominait, en quelque sorte, les deux côtés de l'isthme. Avec cette place, il semblait tou-

—*Questions.*—

260. Qu'était-ce que la ligue des Achéens ?
261. Que fit Aratus pour la liberté de la Grèce ?
262. Comment enleva-t-il aux Macédoniens la citadelle de Corinthe ?

jours menacer la Grèce entière. Aratus veut la lui enlever, entreprise extrêmement hardie, mais dont les difficultés n'étonnent point son courage. Un homme s'offre à le conduire au pied de la citadelle par un sentier détourné, pourvu qu'on dépose soixante talents, qui devaient être la récompense du service. Pour suppléer au défaut d'une somme si considérable, Aratus engage sa vaisselle, les joyaux de sa femme, tout ce qu'il a de précieux. Il achète, dit Plutarque, le plus grand péril aux dépens de toute sa fortune, sans que personne sache le secret, sans autre gage que l'espérance de servir sa patrie. Un roc escarpé, sur lequel était située la citadelle, paraissait inaccessible. Il y monte cependant, il surprend et chasse la garnison. Les Corinthiens l'honorent comme leur libérateur, et s'associent à la ligue des Achéens. Aratus s'efforça en vain d'y attirer la ville d'Argos; mais il persuada au tyran de Mégalopolis de se démettre volontairement, et d'unir son peuple à cette confédération.

263. Une révolution de Sparte changea les affaires du Péloponnèse. Il ne restait presque plus de vestige des lois de Lycurgue. Les richesses avaient entièrement corrompu les mœurs. Chacun pouvait disposer de ses biens. L'ancien partage des terres ayant disparu, l'avarice ne connaissait point de bornes; le peuple gémissait dans la misère; et les travaux mécaniques, devenus nécessaires pour la subsistance, avaient fait abandonner les exercices qui entretenaient le courage et la discipline. Le roi Agis, jeune prince animé de l'enthousiasme de la vertu, entreprit une réforme totale. Voulant rétablir les lois de Lycurgue, il commença par les pratiquer.

264. La jeunesse, ardente ou pour le bien ou pour le mal, entra dans ces vues; mais ceux qu'une longue habitude avait endurcis, frémissaient à la seule idée d'un changement contraire à leurs passions. Quelques uns des principaux furent cependant gagnés. On déposa l'autre roi, Léonidas, qui s'opposait à la réforme. Agis demandait qu'on ordonnât le partage des terres. Un éphore intéressé le trompa, en lui persuadant de

——*Questions.*——

263. Comment Agis voulut-il réformer Sparte?
264. Quel succès eut-il d'abord?

faire abolir les dettes avant tout. Cet éphore était lui-même obéré. Quand les contrats furent brûlés dans la place publique, il dit en riant qu'*il n'avait jamais vu de feu si beau.* Il trouva ensuite des prétextes pour retarder le partage.

265. Sur ces entrefaites, les Achéens, alliés de Sparte, demandent des secours contre les Etoliens. Agis part avec les troupes : il fait admirer l'ancienne discipline de sa patrie ; mais on profite de son absence pour cabaler contre lui. A son retour, les factieux étant les maîtres, Léonidas étant rétabli, on le traîne en prison comme un criminel. Les éphores vont l'interroger sur les innovations qu'il a voulu faire, sur le repentir qu'il doit en avoir. Il répond que l'appareil même de la mort ne le ferait pas repentir d'une si belle entreprise. Alors, sans respect pour la royauté, on le condamna au supplice. Un des exécuteurs versait des larmes. *Cesse de me plaindre*, lui dit Agis, *en souffrant une mort injuste, je suis plus heureux que mes meurtriers.* Sa mère et son aïeule étaient venues pour le voir dans la prison, ces barbares les font entrer, et on les étrangle sur son cadavre. Sparte, souillée de telles horreurs, ne paraît plus qu'une caverne de brigands. Léonidas mourut peu après.

266. Cléomène, son fils, avait épousé la veuve d'Agis. Cette princesse qu'il aimait, l'excita vivement à exécuter la réforme. Il l'entreprit, quoiqu'il eût moins de vertu que d'ambition. Peut-être ne vit-il que ce moyen d'acquérir de la gloire et de la puissance.

267. Pour arriver à son but, il avait besoin d'employer la force, car les esprits n'étaient nullement disposés à la persuasion. Quelques hostilités des Achéens, qui voulaient obliger Sparte d'entrer dans leur ligue, lui fournirent un prétexte de prendre les armes. Avec cinq mille hommes seulement, il leur présente la bataille. Aratus se retira, quoiqu'il en eût vingt mille. Fier de ce premier succès, Cléomène répétait l'ancien mot d'un roi de Sparte : *Les Spartiates ne demandent point quel est le nombre des ennemis, mais*

——*Questions.*——

265. Quelle fut sa fin tragique ?
266. Pourquoi Cléomène suivit-il le projet d'Agis?
267. Que fit-il contre les Achéens ?

où ils sont. Il remporta ensuite une victoire qui augmenta sa confiance.

268. A son retour, il employa la violence contre ceux dont les oppositions étaient à craindre. Les éphores furent massacrés ; quatre-vingts citoyens furent bannis. On pouvait dès-lors dominer sur les suffrages ; mais des vues si odieuses pouvaient-elles inspirer l'amour des lois et du bien public? Cléomène mit le premier ses biens en commun ; ses amis l'imitèrent, et l'on fit le même partage des terres qu'autrefois. Il rétabit les exercices, les repas, tels que du temps de Lycurgue. Il prit pour collègue son frère Euclidas, quoique les deux rois eussent toujours été de deux branches différentes des Héraclides. Par là il fortifiait son autorité.

269. Le grand objet de Cléomène était de reprendre la supériorité dont Sparte avait joui plusieurs siècles. Il demanda aux Achéens le commandement de leur ligue. Aratus l'aurait eu pour maître, et était d'autant plus éloigné d'y consentir, que ce prince paraissait moins modéré. Prévoyant que les Spartiates l'attaqueraient, et ne se croyant pas assez fort contre eux, il eut recours au roi de Macédoine, dont il s'était montré l'ennemi implacable. C'était en quelque sorte détruire son propre ouvrage ; mais la ligue achéenne était prête à se dissoudre s'il eût pris un autre parti, tant elle haïssait les Spartiates : Aratus céda donc au temps.

270. Cléomène s'était déjà emparé de Corinthe, lorsque le roi de Macédoine, Antigo-Doson, fut appelé au secours du Péloponnèse. On lui remit en gage la citadelle de cette ville, qu'Aratus avait enlevée glorieusement à sa couronne. Quelque redoutable que fût cet ennemi, Cléomène s'empara du Mégalopolis, presque sous ses yeux. Cependant il avait peu de ressources ; elles furent bientôt épuisées. Il se vit réduit à défendre la Laconie ; et manquant de vivres et d'argent, il voulut hasarder une bataille décisive à Sélasie : il fut vaincu par Antigone.

271. Philopémen de Mégalopolis, jeune homme né

——*Questions.*——

268. Quelle réforme exécuta-t-il à son retour ?
269. Pourquoi Aratus s'unit-il au roi de Macédoine ?
270. Cléomène put-il se soutenir ?
271. Comment Philopémen se fait-il connaître ?

pour de grandes actions, contribua beaucoup à la victoire, en attaquant un corps de Spartiates contre l'avis des officiers supérieurs, contre les ordres mêmes du roi : Antigone affecta d'en faire des reproches au chef de la troupe. Comme celui-ci rejetait la faute sur Philopémen : *Ce jeune homme*, lui dit-il, *s'est conduit en grand capitaine, parce qu'il a saisi l'occasion ; et vous, capitaine vous avez agi en jeune homme.* Philopémen avait donc interprété les intentions du général. Le succès pouvait seul le justifier aux yeux d'Antigone.

272. Cléomène, après sa défaite, conseilla aux Spartiates de recevoir Antigone, à qui l'on ne pouvait résister ; mais ne voulant pas lui-même subir la loi, il s'embarqua pour l'Egypte. Un de ses amis l'exhortait à mourir plutôt volontairement. Il répondit que c'était lâcheté de se tuer, par la crainte d'une fausse honte ou par le désir d'une fausse gloire ; qu'il se croyait obligé de se réserver pour le service de la patrie, et qu'il lui serait facile de mourir quand il aurait perdu toute espérance. Le courage ne lui manqua jamais ; la modération et la prudence lui manquèrent presque toujours.

273. Il espérait des secours de Ptolémée-Evergète, roi d'Egypte. Ce prince, touché de sa grandeur d'âme, voulait réellement le secourir ; mais la mort prévint l'exécution de ses desseins. Ptolémée-Philopator, son successeur, se livra aux plaisirs, et Cléomène fut abandonné ; il fut même maltraité et gardé à vue. Alors, avec un petit nombre d'amis, il tenta un coup de désespoir, trompa ses gardes, courut dans les rues d'Alexandrie, excita le peuple à la révolte. On ne remua point. Les Spartiates, au nombre de treize, ne pouvaient échapper au supplice que par une mort violente : ils se tuèrent les uns les autres. Le corps de Cléomène fut attaché à une croix.

274. Tout ce qu'il avait exécuté à Sparte, étant détruit, Antigone n'exerça dans cette ville aucun acte de rigueur, et permit aux citoyens de se gouverner selon leurs lois. On rétablit les éphores. La race des Héraclides s'éteignit bientôt après. Les Spartiates eurent

——*Questions.*——

272. Que devint Cléomène après sa défaite ?
273. Comment finit-il en Egypte ?
274. En quel état Sparte tomba-t-elle ?

leurs tyrans particuliers, comme plusieurs peuples de la Grèce, et leur ancienne gloire n'exista plus que dans les livres. Le projet d'Agis et de Cléomène, de rétablir la législation de Lycurgue, était chimérique, dans un temps où la contagion du vice avait fait tant de progrès.

275. La ligue des Achéens se soutint par la prudence d'Aratus. Il eut toute la confiance d'Antigone-Doson. Il eut, au commencement, celle de Philippe, successeur de ce prince. Mais la flatterie corrompit bientôt Philippe ; la probité d'Aratus lui devint suspecte, et il le fit empoisonner.

276. Philopémen, meilleur général que lui, et comparable aux plus grands hommes de la Grèce, devint le héros de la république, l'an 146 avant J.-C. Elle conserva l'amour de la liberté, même lorsque Rome commençait à dominer dans la Grèce. Mummius ayant pris Corinthe, ce coup fatal annonça la révolution qui devait rendre tous les Grecs sujets des Romains. Mais la Grèce exerça sur les conquérants du monde une sorte d'empire plus glorieux que les conquêtes, l'empire de l'esprit et de la littérature ; elle leur fit connaître les vraies beautés de la poésie, de l'éloquence, de l'histoire, de la morale ; elle forma les Térence, les Cicéron, les Virgile, les Horace, et ces grands hommes qui se distinguèrent par l'urbanité et la science, ainsi que par de sublimes actions. Nous devons nous-mêmes beaucoup aux Grecs, puisqu'ils nous offrent des modèles dans tous les genres de mérite.

——*Questions.*——

275. Quelle fut la fin d'Aratus ?
276. Quand finit la ligue des Achéens, et la liberté de la Grèce ?

CHAPITRE XXII.

SUR LES ARTS, LA LITTERATURE, ET LES SCIENCES DE LA GRECE.

I.

277. Les Grecs, en acquérant des lumières, connurent bientôt tous les avantages de l'Agriculture, pour laquelle ils avaient au commencement une extrême aversion. Sans les productions de la terre, les autres biens seraient inutiles, comme on le voit par la fable de Midas ; aussi de grands princes, de grands philosophes, ont-ils fait de l'agriculture un objet particulier de leurs soins et de leurs études.

278. Le commerce peut seul suppléer à la fertilité du sol, en facilitant les échanges. C'est par là que les Phéniciens jouirent de tous les avantages de la vie. Les Athéniens cultivèrent surtout l'olivier, parce que le sol de l'Attique se refusait à d'autres productions ; mais leurs colonies, et particulièrement Bysance, leur fournissaient des grains. Xénophon les exhorte dans un ouvrage politique à favoriser les commerçants, citoyens ou étrangers, à leur faire des avances, à leur fournir des vaisseaux, en prenant les sûretés convenables. La richesse des particuliers, comme il l'observe, fait la richesse de l'état. Corynthe et Syracuse florissaient par le commerce. Alexandrie, sous les Ptolémées, devint encore plus florisante. Un canal de communication, depuis Coptus jusqu'à la mer Rouge, bordé d'hôtelleries, attira toutes les marchandises de l'Asie méridionale.

279. Périclès avait encouragé tous les beaux arts. Ils continuèrent pendant deux siècles à produire des chefs-d'œuvre. Les trois ordres d'architecture grecque, le dorique, l'ionique et le corinthien subsistent comme des règles immuables. Plus le goût se perfectionne,

—— *Questions.* ——

277. Quelle idée les Grecs eurent-ils de l'agriculture ?
278. S'adonnèrent-ils au commerce ?
279. Quelle fut leur architecture ?

plus il se rapproche de la noble simplicité des anciens. Une loi d'Ephèse prévenait de grands abus pour la dépense des édifices publics. L'architecte, avant d'entreprendre quelque ouvrage, devait en déclarer le prix et engager tous ses biens. Si la dépense n'excédait pas le marché, on le récompensait ; si elle était plus forte d'un quart, on payait le surplus ; si elle montait au-delà, c'était sur le compte de l'architecte.

280. Avant Phidias, les statues des Grecs, comme celles des Egyptiens, avaient les bras collés sur le corps, les jambes et les pieds joints l'un contre l'autre, sans geste, sans attitude et sans grâces. Il perfectionna la sculpture par sa science autant que par son talent. Il avait fait une statue pour être placée sur une colonne. Alcamène, son rival, en avait fait une autre. Quand on les examina de près, la première parut hideuse, et la seconde admirable. *Placez-les où elles doivent être*, dit Phidias. Il savait l'effet que l'élévation devait produire. On fut bientôt détrompé.

281. Myron, Lysippe, Praxitèle et quelques autres sculpteurs s'immortalisèrent par leurs ouvrages. Deux Vénus de Praxitèle excitaient l'admiration. Il en donna le choix pour le même prix aux habitants de Cos, qui préférèrent la moins belle, parce qu'elle était voilée, et l'autre nue. Cet exemple aurait été digne des Spartiates.

282. Les prodiges que l'on raconte de la peinture grecque paraissent d'autant moins croyables, que les Grecs employaient seulement quatre couleurs. Les peintres célèbres, Polignote, Apollodore, Zeuxis Parrhasius, Timante, Appelle, Protogène, etc., furent en général très-considérés, et quelques-uns ridiculement orgueilleux. Les Athéniens auraient été plus louables d'exciter et de récompenser les talents, si les talents agréables n'avaient pas eu la préférence sur ceux qui la méritaient par l'utilité et par les services.

283. La corruption des mœurs, l'oubli des principes et des devoirs, venaient en partie de cet abus. Dans le

——*Questions.*——

280. A quel degré de perfectoin Phidias porta-t-il la sculpture ?
281. Quels autres statuaires fameux vinrent après lui ?
282. Quelle était leur peinture?
283. Les talents agréables ne furent-ils pas trop favorisés ?

temps qu'on ne s'occupait que de tableaux, de statues et de spectacles, la courtisane Phryné, maîtresse de Praxitèle, eut l'effronterie de s'engager à rebâtir Thèbes, pourvu qu'une inscription portât : *Alexandre a détruit Thèbes, et Phryné l'a rétablie.* Zeuxis, couvert de pourpre et d'or, éblouissait les yeux par son faste : aux jeux olympiques, Parrhasius se montrait avec insolence, une couronne d'or sur la tête, vers le même temps où Socrate et Phocion burent la ciguë.

284. Une chose bien remarquable dans les coutumes des Grecs, c'est l'importance qu'ils attachaient à la musique. L'harmonie faisait la plus vive impression sur leurs organes : elle avait adouci leurs mœurs ; elle excitait leur courage dans les combats ; elle élevait leur âme par les louanges des grands hommes ; car le chant, les instruments et la poésie, tendaient à ce but. Tout cela était compris dans le mot *Musique* On en faisait une partie essentielle de l'éducation. Les lois de Sparte défendaient toute innovation en musique, de peur qu'il n'en résultât d'autres changements pernicieux. Cet art semble avoir été considérablement perfectionné par les modernes, quoiqu'il ne produise plus les mêmes effets.

285. Du temps d'Homère, les Grecs ignoraient encore l'art militaire, car on n'en voit presqu'aucune trace dans ses descriptions de siéges et de combats. Ils devinrent très-habiles par l'expérience et la réflexion. Les campements avantageux, les savantes dispositions de bataille, les belles manœuvres, tous les moyens d'attaque et de défense furent connus et pratiqués. Il ne faut que lire les siéges de Syracuse et de Tyr pour juger des ressources que procurait la science, ainsi que le courage. L'infanterie faisait la force des armées. La cavalerie, peu nombreuse, faute de chevaux, combattait en bon ordre, sans que l'on connût l'usage des étriers ni des selles. On avait abandonné les chars, beaucoup plus dangereux qu'utiles.

286. On ne négligeait rien pour former d'excellents soldats. Les Spartiates, quoique accoutumés dès l'en-

——*Questions.*——

284. Quelle importance attachaient-ils à la musique ?
285. Quels furent leurs progrés dans l'art militaire ?
286. Comment formaient-ils leurs guerriers ?

fance à braver la mort, portaient à la guerre des habits rouges, afin que le sang des blessés ne parût point. La discipline, les récompenses et les peines, la passion de la gloire et la crainte de l'infamie, donnèrent surtout aux Grecs un grand avantage sur leurs ennemis. Chaque citoyen était soldat, et devait porter les armes jusqu'à soixante ans. Des hommes qui combattent pour leurs biens, pour leur famille, pour leur liberté, paraissent infiniment supérieurs à des guerriers ordinaires. Cependant que ne peuvent pas faire aujourd'hui la discipline et même l'honneur !

II.

287. Un goût delicat, une imagination vive, une langue riche et harmonieuse, ont rendu les Grecs, en matière de littérature, les maîtres et les modèles de tous les peuples éclairés. Leur langue incomparable embellissait tout. Dans Homère, elle réunissait déjà les grâces, la force et la majesté. C'est une preuve qu'il y avait eu avant lui de bons écrivains, car les langues se forment avec lenteur, et ne peuvent se perfectionner que par les travaux littéraires.

288. La poésie a presque toujours dévancé les autres genres. Une espèce d'instinct porte les hommes sensibles à chanter leurs plaisirs, les dieux qu'ils adorent, les héros qu'ils admirent, les faits qu'ils veulent graver dans la mémoire. Aussi trouve-t-on des vers chez les sauvages. Ce bel art devrait être consacré au bien public. Le but de l'Iliade d'Homère, est d'étouffer la discorde parmi les Grecs, et d'exciter en eux l'héroïsme. Les vertus pacifiques étaient peu connues alors, puisqu'il ne les a point célébrées.

289, Ses poëmes firent naître la tragédie. En représentant sur le théâtre des actions qui plaisaient à la lecture, on augmenta le plaisir et l'utilité. Les pièces d'Eschyle, le contemporain de Xercès, inspiraient la haine de la tyrannie. Sophocles fut témoin de ses succès et les surpassa. Euripide, rival de Sophocle, rendit

——*Questions.*——

287. Que faut-il penser des Grecs en fait de littérature ?
288. Pourquoi la poésie a-t-elle été cultivée la première ?
289. A qui a-t-on dû l'idée de la tragédie ?

la tragédie plus touchante et plus morale. C'est ainsi que l'émulation donnait du ressort aux talents. Dès le temps de Solon, Thepsis avait inventé l'art dramatique ou les représentations théâtrales ; mais ces pièces étaient de mauvaises farces, qui servirent seulement à préparer les voies au génie.

290. On ne conçoit pas comment les Athéniens, après avoir goûté la morale de leurs poètes tragiques, pouvaient applaudir aux bouffonneries indécentes d'Aristophane, ni comment ils lui permettaient de jouer les dieux, le gouvernement, les magistrats, les Socrates. Telle fut la licence de l'*ancienne* comédie ; elle immolait tout à la satyre, et ce peuple n'avait pas honte de l'approuver. La comédie *moyenne*, qui commença sous les trente tyrans, déguisa les noms, mais outragea également les personnes. Alexandre en réprima l'abus. La *nouvelle* comédie peignit les mœurs sans blesser les citoyens. Ménandre y excella, et nous devons d'autant plus regretter la perte de ses ouvrages, qu'ils ont servi de modèles à Térence.

291. Hésiode, Alcée, Sapho, Pindare, Simonide, Anacréon, Théocrite, etc., se sont immortalisés par d'autres genres de poésie. L'ode, l'élégie, l'idylle, la poésie didactique, l'épigramme, nous sont venues de la Grèce. La plupart de ces genres ont été perfectionnés par les Romains. Il est dans l'ordre de la nature, que le génie profite des anciens modèles, en observe les défauts, pour les éviter avec goût, et les beautés, pour en créer lui-même de nouvelles.

292. Hérodote d'Halicarnasse est regardé comme le père de l'histoire. Il naquit peu d'années après l'expédition de Xercès dans la Grèce. On lui reproche, avec raison, d'avoir trop aimé le merveilleux, et d'avoir adopté des fables. Pour plaire aux Grecs, il flatta leur vanité crédule. La lecture qu'il fit de son ouvrage aux jeux olympiques, et ensuite dans une fête d'Athènes, lui attira de grands applaudissements.

——*Questions.*——

290. Quelle était la comédie chez les Athéniens ?
291. Un mot sur les autres genres de poésies ?
292. Donnez une idée d'Hérodote et des principaux historiens ?

293. Thucydide, encore très-jeune, y versa des larmes comme à une tragédie, Hérodote s'en aperçut, augura que ce jeune homme était né avec les plus heureuses dispositions, exhorta son père à les cultiver avec soin. Thucydide se livra donc à l'étude. Pendant la guerre du Péloponnèse, où il fut employé, il examina tout ; il fit des mémoires exacts, dont il composa ensuite son histoire de cette guerre, excellent ouvrage où la vérité se montre sans fard. Xénophon se distingua peu de temps après dans cette carrière. Mais il ne faut pas lire sa *Cyropédie* comme une histoire : c'est plutôt une espèce de roman moral et politique, fondé en partie sur des faits. Polybe, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Plutarque, sont des historiens grecs les plus célèbres qui aient paru ensuite.

294. On attribue à Périclès l'origine de la véritable éloquence, qui joint la force des raisons à celle du sentiment. Il y avait eu auparvant des harangueurs et non des orateurs. Nous avons vu Démosthène régner sur les esprits par ce talent admirable. Eschine, son rival, ne pouvait lui résister. Il triompha même souvent de la sagesse de Phocion. Dans une république où l'homme le plus éloquent devenait aussi le plus puissant, et entraînait les suffrages du peuple, tout excitait à cultiver l'éloquence. Des maîtres l'enseignèrent. Isocrate fut un habile rhéteur; Démosthène prit des leçons d'un autre, parce qu'il n'était pas assez riche, dit-on, pour payer celles d'Isocrate. La plupart des rhéteurs furent des sophistes qui apprenaient à soutenir le pour et le contre, à donner au faux les couleurs du vrai, et dont les préceptes ne valaient pas la lecture d'une philippique de Démosthène. Le talent, l'exercice, l'étude des grands modèles : c'est ce qui fait les orateurs.

III.

295. Dès que la curiosité, l'émulation et d'autres motifs, portèrent les Grecs à la méditation ou à l'étude, la philosophie s'introduisit parmi eux. Les premiers

——*Questions.*——

293. Que rapporte-t-on de Thucydide ?
294. Que direz-vous des orateurs Grecs ?
295. Quels furent les premiers philosophes chez les Grecs ?

philosophes furent des sages, principalement occupés des principes de la politique et des devoirs de la société. Ils ne connurent ni les subtilités ni les disputes de mots : ils ne formèrent point de sectes ennemies les unes des autres; ils ne s'égarèrent pas dans de chimériques opinions. On voulut ensuite raisonner sur l'origine du monde, sur la cause première, sur les choses que l'esprit humain peut le moins connaître. Thalès de Milet, contemporain de Solon, fut le chef d'une secte de philosophes nommée l'*Ionique*. Un jour qu'il se laissa tomber en considérant les astres, une bonne femme lui dit : *Comment connaîtriez-vous le ciel, puisque vous ne voyez pas à vos pieds?* Quoique le cours des astres puisse être connu, le mot de cette femme est très-sensé, en l'entendant de ce qui passe notre intelligence.

296. Pythagore, chef de la secte *Italique*, travailla du moins utilement sur les mœurs. Il s'était instruit en Egypte, en Phénicie, en Chaldée, peut-être même dans l'Inde. Il était astronome et géomètre, mais il regarda la sagesse comme la première des sciences, et se crut né pour lui faire des prosélytes. Il passa dans cette partie de l'Italie qu'on appelait la *grande Grèce*, à cause des colonies grecques dont elle était peuplée. Il y réforma les mœurs publiques par ses exhortations, surtout à Crotone, ville très-corrompue.

297. Il vivait en communauté avec ses disciples, et leur faisait subir une espèce de noviciat de deux ans, quelquefois de cinq, pendant lequel ils devaient s'instruire en silence, sans pouvoir demander raison des enseignements. Sa doctrine sur la divinité était admirable. Il voulait que toutes les actions, toutes les études, tendissent à nous rendre semblables à Dieu par l'acquisition de la vérité ; il ajoutait que pour acquérir la vérité, il faut la chercher avec une âme pure, maîtresse des passions.

298. Il enseignait la métempsycose, et il tirait de cette erreur des conséquences utiles, puisqu'il annonçait des récompenses de la vertu et des peines du vice après

——*Questions.*——

296. Quelle était la philosophie de Pythagore?
297. Quelle était sa vie ?
298. Quel était son principal dogme?

la mort. Zaleucus et Charondas, deux de ses disciples, furent deux législateurs, l'un des Sybarites, célèbres auparavant par leur mollesse ; l'autre, des Locriens d'Italie. Pythagore florissait vers l'an 540 avant J.-C.

299. Nous avons déjà parlé d'Anaxagore, le maître de Périclès. Il enseigna que l'arrangement du monde est l'ouvrage d'un esprit infini. Il ne parut qu'un impie aux yeux des Athéniens, parce qu'il définissait le soleil, *une matière enflammée*. Tels sont les jugements de l'ignorance superstitieuse. Socrate, son disciple, consacra la philosophie aux mœurs et au bien public : la ciguë fut sa récompense.

300. Platon et Aristote brillèrent après Socrate. Leurs opinions ont eu des sectateurs innombrables. On appelait *accadémie* la secte de Platon, et *péripatétitiens* celle d'Aristote. Les péripatéticiens modernes qui ont dominé dans les écoles à la faveur de l'ignorance, n'entendaient pas même la doctrine de ce philosophe grec dont ils faisaient un oracle. Dans le même temps, Anthisthènes fonda la secte des cyniques. Un manteau, une besace, un bâton, c'est tout ce qu'ils voulaient posséder. Ils s'imaginaient, dans leur pauvreté orgueilleuse, avoir droit d'insulter le genre humain. Le fameux Diogène, banni pour crime de fausse monnaie, devint le disciple d'Anthisthènes. En déclamant contre les vices, il n'épargnait pas les personnes. On lui jetait des os comme à un chien, et il n'en était que plus hardi. Cratès, autre cynique, vendit un riche patrimoine, en jeta l'argent à la mer, et s'écria : *Je suis libre.* De tels excès ne sont point de la vertu.

301. Zénon, chef des stoïciens, enseigna que la vertu rend heureux dans tous les maux, et même que les souffrances ne sont point un mal. Il faisait du sage un homme sans passions, insensible même à la pitié, quoique fidèle à tous les devoirs de l'humanité. Sa doctrine était sans doute exagérée ; mais elle fit de grands hommes par les sentiments sublimes qu'elle inspirait.

302. Épicure, au contraire, plaçait le bonheur dans

Questions

299. Quelle était la philosophie d'Anaxagore ?
300. Quelle était celle de Platon et d'Aristote ?
301. Quelle était celle de Zénon ?
302. Quelle était celle d'Epicure ?

la volupté. On a lieu de croire qu'il l'entendait des plaisirs qu'accompagne la vertu, et qui supposent la tempérance. Mais il était aisé d'abuser de cette doctrine : aussi la secte dégénéra-t-elle bientôt. Les épicuriens préférèrent les plaisirs des sens à tout le reste ; ils se livrèrent aux excès du libertinage.

303. Pyrrhon et les pyrrhoniens poussèrent l'extravagance jusqu'à ne reconnaître aucune espèce de vérité. D'autres philosophes nièrent l'existence de Dieu : leur impiété n'inspira que de l'horreur. La philosophie devint une source intarissable de faux systèmes, de disputes dangereuses, dès qu'elle négligea l'observation de la nature et des principes de la morale.

304. Les Grecs cultivèrent avec succès la géométrie, l'astronomie, la géographie. Hippocrate, né vers l'an 460 avant J.-C., doit être regardé comme le père de la vraie médecine, fondée sur l'observation et l'expérience. C'est un grand malheur que les médecins, comme les philosophes, se soient divisés en plusieurs sectes rivales. La différence de principes les couduisait à des pratiques contraires ; et la vie des hommes était souvent sacrifiée à l'esprit de système.

305. Les modernes doivent beaucoup aux Grecs dans tous les genres, mais ils les ont surpassés dans presque tous, par de meilleures méthodes et par de grandes découvertes.

—— *Questions.* ——

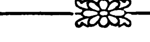
303. Quelle était la philosophie de Pyrrhon ?
304. Un mot sur les sciences des Grecs ?
305. Les modernes ont-ils surpassé les Grecs ?

FIN DE L'HISTOIRE GRECQUE.

INSTRUCTION

SUR

L'HISTOIRE ROMAINE.



1. NULLE histoire ne présente un spectacle aussi grand et aussi extraordinaire que celle des Romains. Rome, fondée par une troupe d'aventuriers et de brigands, n'en produisit pas moins, par la suite, les hommes les plus vertueux, et quoiqu'elle ne fût, dans l'origine, qu'un misérable bourg, elle devint insensiblement la reine et la maîtresse du monde alors connu ; et quand la puissance que son courage lui avait acquise lui eut été enlevée, elle domina encore sur les nations par une autre puissance qui n'avait pas besoin d'armées pour se soutenir. Devenue le séjour des papes, elle fut alors la capitale du monde chrétien.

2. Rome fut fondée par Romulus, l'an 752 avant l'ère chrétienne, ou l'an du monde 3252 ;—environ 30 ans avant la prise de Samarie, et la captivité des dix tribus d'Israël par les Assyriens ;—vers le temps où le gouvernement d'Athènes fut changé, après la mort de Codrus, de monarchie en république ;—et vers l'époque de la guerre entre les Spartiates et les Messéniens.

3. Les descendants d'Œnée Sylvius régnaient dans la ville d'Albe, depuis près de 400 ans. Un d'eux, nommé Procas, eut deux fils, Numitor et Amulius ; et le premier lui succéda par droit de naissance. Cependant Amulius entreprit de détrôner son frère, et y réussit. Mais Rhéa Sylvia, fille de Numitor, pouvait donner le jour à des enfants qui, dans la suite, vengeraient leur aïeul. Pour prévenir ce revers de fortune, l'usur-

—*Questions.*—

1. Qu'est-ce que l'histoire romaine offre de remarquable ?
2. Par qui et quand Rome fut-elle fondée ?
3. Racontez l'histoire de Romulus,

pateur força Rhéa Sylvia à se faire vestale, c'est-à-dire, à se consacrer au culte de la déesse Vesta, dont les prêtresses renonçaient pour toujours au mariage. La précaution d'Amulius fut inutile ; Sylvia devint mère de deux jumeaux, dans la prison où on l'avait enfermée, et les deux enfants furent nommés Romulus et Rémus. Pour couvrir le déshonneur de la vestale, on fit courir le bruit que c'était le dieu Mars qui l'avait rendue mère ; cependant elle fut condamnée à être enterrée vive.

4. Les deux enfants ne furent pas plus tôt nés qu'Amulius ordonna à un de ses officiers d'aller les jeter dans le Tibre ; mais cet officier, touché d'un sentiment de compassion, se contenta de les exposer sur le bord du fleuve. Un certain Faustulus, intendant des bergers du roi, les trouva et les emporta chez lui, où ils furent nourris par sa femme. Comme les mœurs de cette femme étaient très dissolues, on l'appelait *la louve*, nom injurieux qui servit sans doute de fondement à la fable que Romulus et Rémus avaient eu une louve pour nourrice.

5. Lorsqu'ils furent devenus grands, étant robustes et hardis, ils réunirent une troupe de gens sans aveu, et se firent bientôt remarquer par leurs excès. Rémus fut pris et conduit devant Amulius qui le renvoya à Numitor, dont il dépendait, comme étant un de ses bergers. Faustulus alors révéla au prince détrôné que celui qu'il allait condamner était un de ses petits-fils. Dans le même temps, Romulus, pour sauver ou venger son frère, entrait dans Albe avec ses compagnons de brigandage ; dès qu'il connaît le secret de sa naissance, il attaque Amulius, le tue, et replace Numitor sur le trône. Ensuite il sort avec son frère, et tous deux vont s'établir à quelque distance d'Albe, sur le mont Palatin. Quelques cabanes entourées d'un fossé s'élevèrent dans ce lieu alors désert, et ce fut là l'humble commencement de cette ROME, depuis si superbe.

6. Bientôt le fatal désir de régner s'empara des deux frères ; Romulus, sans doute le plus ambitieux, donna

Questions.

4. Que devinrent les deux enfants de Rhéa ?
5. Que firent-ils lorsqu'ils furent grands ?
6. Les deux frères vécurent-ils en bonne intelligence ?

la mort à Rémus au premier prétexte qui s'en présenta, et fut proclamé roi par ses compagnons.

7. Afin d'augmenter le nombre de ses sujets, il ouvrit un asile en faveur des esclaves fugitifs et de tous les gens qui, dans leur pays, avaient à craindre la vengeance des lois.

8. Pour réprimer les inclinations malfaisantes de ces hommes méprisables, il établit des lois, et régla la forme du gouvernement. Il divisa les terres en trois parties ; il consacra la première au culte des dieux, la seconde aux dépenses publiques, et partagea le reste entre ses sujets. Il divisa aussi le peuple en trois ordres : les patriciens, les chevaliers, et les plébéïens. Il établit ensuite un sénat pour lui servir de conseil.

9. Voyant que sa nouvelle cité était encore sans femmes, Romulus pria plusieurs peuples voisins de permettre à ses sujets de se choisir des épouses chez eux ; mais cette demande fut rejetée avec mépris. Romulus eut alors recours à la ruse et à la violence : il fit proclamer chez tous ses voisins que des jeux seraient célébrés dans sa nouvelle ville. On accourut de toutes parts ; et, pendant le spectacle, les Romains, avertis par un signe de leur chef, se saisirent des filles des Sabins et des autres peuples qui étaient venus à Rome. La guerre devait naturellement suivre une violation si manifeste des droits de l'hospitalité ; mais dès-lors commencèrent les heureux destins de Rome. Romulus vainquit les Céniniens, les Crustumniens et les Antemnates, qu'il força de devenir citoyens de sa ville. Restaient les Sabins, qui, quoique armés les derniers, furent les ennemis les plus dangereux ; ils s'introduisirent par trahison dans Rome, et ils allaient peut-être la détruire, lorsque leurs filles, devenues Romaines, vinrent se jeter au milieu des deux armées, suppliant leurs parents et leurs époux de devenir amis. La paix fut rétablie, à condition que les Sabins et les Romains ne feraient plus qu'un même peuple, et que Tatius, roi des Sabins, règnerait conjointement avec Romulus.

——*Questions.*——

7. Que fit Romulus pour augmenter le nombre de ses sujets ?
8. Quelle forme de gouvernement établit-il?
9. Quel soin prit-il ensuite ?

10. Environ cinq ans après, Tatius fut assassiné, et Romulus, que l'on soupçonna d'avoir fait commettre ce crime, resta seul souverain. Lui-même, après un règne de trente-sept ans, éprouva un pareil sort. Les sénateurs, remarquant qu'il tendait à faire du gouvernement une monarchie absolue, lui donnèrent la mort, au milieu même de leur assemblée, et firent croire au peuple qu'il était monté au ciel et qu'il avait pris son rang parmi les dieux. On lui éleva un temple sur le mont Quirinal.

11. Après la mort de Romulus le sénat garda l'autorité souveraine pendant un an; mais le peuple demanda un roi; et, pour prévenir toute contestation entre les Romains et les Sabins réunis, il fut convenu que les premiers éliraient le roi, mais qu'ils le prendraient parmi les Sabins.

12. Les suffrages tombèrent sur Numa Pompilius, homme sage, modéré, religieux, et qui passait sa vie à la campagne.

13. Ce qui distingue ce règne, c'est la longue paix dont jouirent les Romains. Romulus n'avait rassemblé que des hommes farouches, injustes, et toujours prêts à courir aux armes; Numa en fit des citoyens, en adoucissant leurs mœurs par les exercices de la religion et par les occupations de l'agriculture. Il établit les cérémonies du culte, fit des lois pour assurer les propriétés et encourager l'industrie, et rendit son peuple heureux pendant quarante-trois ans qu'il régna.

14. Le troisième roi de Rome fut Tullus-Hostilius, qui se montra d'un caractère tout différent de celui de Numa: il ranima l'ancien esprit militaire des Romains, et fit des lois pour la guerre. Albe disputait la prééminence à Rome: Tullus prit les armes; les Albains en firent autant, et les deux armées se trouvèrent bientôt en présence. Mais, pour prévenir l'effusion du sang, les deux villes convinrent de choisir chacune trois guerriers qui videraient cette querelle, et que le parti

——*Questions.*——

10. L'accord de Romulus et de Tatius dura-t-il long temps?
11. Qu'arriva-t-il après la mort de Romulus?
12. Sur qui tombèrent les suffrages?
13. Qu'est-ce que le règne de Numa eut de remarquable?
14. Qui fut le troisième roi de Rome?

qui l'emporterait ferait reconnaître sa ville pour maîtresse de l'autre. Les trois frères *Horaces* furent choisis par les Romains ; Albe envoya contre eux trois autres frères appelés *Curiaces.* Deux des Horaces succombèrent; Rome allait passer sous la domination de ses ennemis, si le dernier de ses trois guerriers n'eût appelé la ruse à son secours : il fuit, et tua successivement ses trois adversaires, qui le poursuivaient à des distances inégales. Rome fut déclarée victorieuse, et les habitants d'Albe passèrent dans son sein. Tullus-Hostilius fut tué par la foudre, l'an 113 de la fondation de Rome, après un règne de trente ans.

15. Ce fameux combat des Horaces et des Curiaces a fourni au Grand Corneille, le sujet d'une de ses meilleures tragédies : dans la belle scène que nous allons rapporter le vieil Horace attend avec impatience le succès du combat, et console sa fille Camille, qui devait épouser un des Curiaces, et Sabine, sœur des Curiaces, épouse du jeune Horace vainqueur. Julie, dame romaine, arrive ; le vieil Horace s'empresse de lui demander des nouvelles du combat.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets :
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits !
Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE.

Oh ! d'un triste combat effet vraiment funeste !
Rome est sujette d'Albe ! Et, pour l'en garantir,
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
Non, non, cela n'est point ! On vous trompe, Julie ;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moi, l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères ;
Mais, comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

——*Questions.*——

15. Quel sujet le combat des Horace a-t-il fourni au Grand Corneille?

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères !

LE VIEIL HORACE.

Tout beau ! Ne les pleurez pas tous :
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte,
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,
Ni d'un état voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse impose à notre front ;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à la patrie ;
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie ;
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours ; et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir, dans sa punition,
L'éclatant désaveu d'une telle action...

. . . .

J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances
Qu'avant ce jour fini ces mains, ces propres mains,
Laveront dans son sang la honte des Romains.

16. Suivant les lois romaines, un père avait droit de vie et de mort sur ses enfants.

17. Tous les connaisseurs se sont accordés à regarder cette scène comme un chef-d'œuvre. Elle respire tout entière cette austère vertu des anciens Romains, qui préféraient la patrie à tout, même à leur famille, même à leur propre vie. Mais le trait de cette scène que l'on admire le plus, c'est la réponse du vieil Horace, le fameux *qu'il mourût;* trait sublime, dit Voltaire, mot auquel il n'en est aucun de comparable dans toute l'antiquité. Malheureusement le vers qui suit est faible, et ne présente qu'une idée qui n'ajoute rien à la première; mais ce vers est presque toujours couvert par les applaudissements qu'excite le *qu'il mourût,* et la beauté du reste de la tirade le fait facilement oublier. Dans la scène suivante, un jeune Romain détrompe le vieil Horace, en venant lui apprendre la victoire de ce fils qu'il avait déjà voué à la mort.

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père,
Et pour lui témoigner....

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez aucun soin;
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin;
Et jaime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur;
Il me suffit.

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace!

VALÈRE.

Seul vous le maltraitez, après ce qu'il a fait!

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

——*Questions.*——

16. Le vieil Horace avait-il le droit de donner la mort à son fils?
17. Que remarque-t-on au sujet de cette scène?

VALERE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?

VALERE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes, l'exemple est rare, et digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALERE.

Quelle confusion et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire!
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lorsque Albe sous ses lois range notre destin?

VALERE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'état.

VALERE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savait ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoi! Rome donc triomphe!

VALERE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez:
Resté seul contre trois, mais, en cette aventure,
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux;
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé:

Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite ;
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés :
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain, en l'attaquant, fait paraître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe, à son tour, commence à craindre un sort contraire ;
Elle crie au second qu'il secoure son frère.
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus ;
Il trouve, en les joignant, que son frère n'est plus.
... Tout hors d'haleine, il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace :
Son courage sans force est un débile appui ;
Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie ;
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver :
" J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères ;
Rome aura le dernier de mes trois adversaires :
C'est à ses intérêts que je vais l'immoler,"
Dit-il ; et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'était pas incertaine ;
L'Albain, percé de coups, ne se traînait qu'à peine,
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel :
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense ;
Et son trépas de Rome établit la puissance.

18. Après sa victoire, le jeune Horace revenait triomphant, et portait devant lui les dépouilles des trois Curiaces. Sa sœur, qui avait été promise à l'un d'eux, ayant vu sur les épaules de son frère la cotte d'armes de son amant, ouvrage de ses mains, se mit à pleurer, et à s'arracher les cheveux. Horace lui reprocha ses pleurs, et lui représenta qu'ils déshonoraient

——*Questions.*——

18. Qu'arriva-t-il au jeune Horace, après sa victoire ?

le triomphe de Rome. A ce nom de Rome, Camille furieuse s'écrie :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés !
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie !
Que cent peuples unis, des bouts de l'univers,
Passent pour la détruire et les monts et les mers !
Qu'elle même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

(CORNEILLE, *tragédie d'Horace.)*

Ces horribles imprécations enflammèrent le courroux d'Horace. Il tira son épée, et la plongea dans le sein de sa sœur. Cette action parut atroce au sénat et au peuple. Horace fut condamné à mort. Mais le roi lui conseilla d'en appeler au peuple, qui lui accorda sa grâce.

19. Ancus-Martius, petit-fils de Numa, succéda à Tullus. Les Latins ayant commis quelques hostilités sur son territoire, il leur fit la guerre, les vainquit, et ajouta leurs terres à celles des Romains. Il bâtit la ville d'Ostie, à l'embouchure du Tibre, fit entourer Rome de murailles, et mourut après avoir régné vingt-quatre ans, laissant deux fils en bas âge.

20. Ces deux enfants ne régnèrent point après leur père : le tuteur qu'Ancus leur avait donné, et que l'on nomme Tarquin-l'Ancien, gagna le sénat et le peuple, et se fit déclarer roi. Il subjugua une partie de la Tos-

—— *Questions.* ——

19. Qui succéda à Tullus Hostilius ?
20. Les fils d'Ancus régnèrent-ils après leur père ?

cane, fit construire un cirque pour représenter des jeux publics, et augmenta le nombre des chevaliers romains. Il est le premier qui ait porté une couronne d'or et un sceptre. Les fils d'Ancus, dans l'espoir de régner après lui, le firent assassiner, dans la quatre-vingtième année de son âge, et la trente-huitième de son règne.

21. Cependant les fils d'Ancus n'obtinrent point leur objet : le sénat les condamna à un exil perpétuel, et reconnut pour roi Servius Tullius, gendre de Tarquin. Cet excellent prince ajouta aux conquêtes des Romains, augmenta le nombre des citoyens, et agrandit la ville qu'il entoura de remparts de pierre. Il proportionna les contributions aux fortunes, et ordonna que le dénombrement du peuple se fît tous les cinq ans.

22. Son règne dura quarante-quatre ans. Tarquin-le-Superbe, son gendre, impatient de porter la couronne, le fit assassiner ; et Tullie, fille de ce malheureux prince, porta le crime jusqu'à passer avec son char sur le corps de son père.

23. Parvenu au trône par le parricide, Tarquin-le-Superbe eut besoin d'agir en tyran ; il fit périr ceux qui lui furent opposés, et méprisa les droits du peuple et l'autorité du sénat : mais en même temps il sut, par ses largesses, mettre l'armée dans son parti, et s'en faire un appui redoutable ; il ne parut faire la guerre que pour l'enrichir et lui abandonner le pillage des villes. Il embellit Rome de nouveaux édifices, et fit construire, sur le mont Tarpéïen, un temple ou plutôt une forteresse, qui reçut le nom de Capitole, parce que l'on trouva une tête d'homme en creusant les fondements.

24. Ce mauvais prince, s'étant rendu également terrible et odieux à toutes les classes de ses sujets, fut enfin chassé du trône, et banni de Rome.

25. Son fils Sextus avait outragé Lucrèce, dame du premier rang, qui se tua de désespoir. Cet évènement servit de prétexte à la haine que l'on portait à Tarquin.

——*Questions.*——

21. Régnèrent-ils après Tarquin l'Ancien ?
22. Les règne de Servius Tullius fut-il de longue durée ?
23. Comment se conduisit Tarquin-le-Superbe ?
24. Comment finit le règne de Tarquin-le-Superbe ?
25. A quelle occasion, eut lieu son bannissement ?

Junius Brutus, qui jusqu'alors avait feint d'être hébêté, lève le masque, harangue le peuple, l'anime et le soulève contre le tyran: bientôt les cris de liberté retentissent de toutes parts, et Tarquin est exilé à perpétuité avec sa famille, après avoir régné vingt-cinq ans.

26. Les Romains passèrent bientôt de la haine du roi à celle de la royauté; et la république fut proclamée.

27. La monarchie à Rome avait déjà duré deux cent quarante-quatre ans, et à l'époque de la chute du trône, l'état romain était un des plus puissants de l'Italie; son territoire avait treize lieues de longueur, sur dix de largeur.

28. Les premières fonctions de la république furent remplies par deux magistrats annuels auxquels on donna le titre modeste de *consuls*. Les deux premiers choisis, furent Junius Brutus, et Collatin, mari de Lucrèce, l'an 508 avant J.-C.

29. Rome était alors dans un état dangereux, plusieurs de ses alliés l'abandonnèrent, et il se forma dans son sein un parti en faveur de Tarquin. Quelques jeunes gens élevés à la cour, et effrayés de l'austérité républicaine, entreprirent de rétablir ce prince. Mais cette conjuration fut découverte; et l'on apprit, avec surprise, que les deux fils de Brutus y fussent entrés. Le consul ne relâcha rien de la sévérité de la loi dans cette circonstance. S'il eût molli, la liberté romaine était perdue; il condamna donc ses propres enfants, et leur fit trancher la tête en sa présence.

30. Après avoir vu échouer cette tentative en sa faveur, Tarquin parvint à mettre dans ses intérêts Porsenna, roi d'Etrurie, et ce dernier vint avec une armée puissante assiéger Rome. Dans le premier combat, Brutus et Aruns, fils de Tarquin, s'entre-tuèrent à coups de lance. La guerre n'en continua pas avec moins d'activité. Rome, resserrée de près, voyait déjà la famine la menacer, lorsque Mutius Scévola, par une

—*Questions.*—

26. Les Romains élurent-ils un autre roi?
27. Quel temps avait duré la monarchie à Rome?
28. Par qui la république fut-elle gouvernée?
29. Rome jouit-elle alors de la tranquillité?
30. Tarquin poursuivit-il ses projets?

résolution que son âge seul peut excuser, conçut le projet d'aller assassiner Porsenna. Il se rend droit au camp de ce monarque; il croit le frapper, et donne la mort à son secrétaire. On le saisit, on l'interroge: *Sachez*, dit-il à Porsenna, *que nous sommes trois cents jeunes gens qui ont juré votre mort.* En disant ces mots, il étend la main sur un brasier, et la laisse consumer sans témoigner la moindre douleur. Effrayé de ce qu'il entend et de ce qu'il voit, Porsenna abandonne le parti de Tarquin, se hâte de faire la paix avec les Romains, et retourne dans ses états.

31. Etant ainsi délivrés de leurs ennemis, les Romains se tourmentèrent eux-mêmes par des séditions. Les plébéïens, qui étaient accablés de dettes et de misère, se plaignaient de la hauteur des patriciens, et surtout de ce que les terres conquises, au lieu d'être réparties entre tous les citoyens, étaient devenues la proie des plus riches et des plus puissants. Des murmures on passa à la révolte, et le peuple en vint même jusqu'à refuser, si l'on n'abolissait pas les dettes, de s'enrôler pour la guerre que Rome se voyait encore dans la nécessité de soutenir.

32. De nouveaux ennemis s'élevaient contre Rome; c'étaient les Latins, les Eques, les Volsques, les Herniques, et les Véïens, petits peuples qui voyaient avec jalousie l'agrandissement des Romains. Tarquin, qui conservait toujours l'espoir de rentrer dans Rome, était parvenu à les liguer contre la nouvelle république.

33. Le sénat, voyant le peuple refuser obstinément de prendre les armes, et même menacer de quitter la ville, eut recours à un moyen que l'on employa depuis avec succès dans les dangers imminents ; ce fut de nommer un dictateur.

34. Le dictateur était un magistrat suprême, entre les mains duquel on remettait tous les pouvoirs: il avaït l'autorité d'un monarque absolu; mais cette autorité ne lui était confiée que pour six mois, dans la

——*Questions.*——

31. Quelle fut la conduite des Romains, lorsqu'ils furent délivrés de leurs ennemis?
32. Quels nouveaux ennemis s'élevaient contre Rome?
33. Quelle résolution prit-on dans ces circonstances?
34. Qu'était-ce qu'un dictateur?

crainte qu'il n'en abusât. Le dictateur que l'on choisit se nommait Titus Lartius, et était à cette époque l'un des deux consuls.

35. Ce dictateur déploya une grande fermeté, et les enrôlements se firent sans la moindre résistance. Les ennemis, effrayés du nouvel état de Rome, se hâtèrent de demander la paix; et Lartius, après avoir traité avec eux, quitta la puissance dont on l'avait revêtu. Cette paix cependant ne fut pas de longue durée; il fallut faire encore la guerre. Posthumius, nouveau dictateur, battit les ennemis à Régille, et par sa victoire laissa Tarquin sans ressources et sans espérance. Ce tyran se retira à Cannes, où il mourut, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge.

36. Cette victoire de Posthumius ne mit point fin aux troubles de Rome: les patriciens n'avaient ménagé le peuple que parce qu'ils avaient besoin de ses services dans la guerre. Quand les dangers furent passés, ils recommencèrent leurs vexations, et le peuple murmura de nouveau. La sévérité que le sénat voulut employer ne fit qu'empirer le mal. Le peuple se révolta ouvertement, et se retira sur le mont Sacré, à trois milles de Rome, où il établit un camp. Une désertion si générale, et qui paraissait être le commencement d'une guerre civile, inquiéta vivement les patriciens. Le sénat envoya des députés aux plébéïens, et promit l'abolition des dettes, cause première de tous ces troubles. Mais cette condescendance de sa part ne fit qu'accroître les prétentions du peuple: les chefs de la révolte demandèrent quelle serait la garantie des promesses du sénat, et qui pouvait assurer le peuple que de pareilles vexations ne se renouvelleraient pas; ils finirent par dire que les plébéïens avaient besoin de magistrats tirés de leur ordre pour veiller à leurs intérêts.

37. Les circonstances ne permirent pas au sénat de rejeter cette nouvelle demande: il accorda au peuple

——*Questions.*——

35. Que fit le dictateur T. Lartius?
36. La victoire du second dictateur mit-elle fin aux troubles de Rome?
37. Que fit le sénat, à la nouvelle demande du peuple?

des magistrats de son ordre ; et ces magistrats portèrent le nom de *tribuns*. Leur autorité était peu de chose dans le commencement ; mais elle s'accrut avec rapidité ; et les tribuns, en fomentant la mésintelligence entre les patriciens et les plébéïens, furent bientôt en état de résister au sénat et aux consuls. Le peuple, qui avait seul le droit de les élire, déclara leur personne inviolable et sacrée. Cette magistrature était renouvelée tous les ans. Il y eut d'abord cinq tribuns, et ensuite dix.

38. Après ces évènements les Volsques déclarèrent la guerre aux Romains, et furent vaincus. Ce fut dans cette guerre que Caïus Marcius commença à s'illustrer. Ce jeune Romain, de race patricienne, fit des prodiges de valeur à la prise de Corioles, et reçut du consul, pour témoignage glorieux de son courage, le surnom de *Coriolan*.

39. Bientôt après ce même Coriolan prit les armes contre sa patrie : ce fut par suite de la discorde continuelle qui existait entre les patriciens et les plébéïens. Une disette affligeait Rome ; le peuple, qui souffrait le plus, se plaignait aussi plus hautement. Des vaisseaux chargés de blé arrivèrent de la Sicile. Le sénat, sensible aux maux du peuple, avait intention de faire distribuer ces blés à très-bas prix. Coriolan, qui haïssait le peuple et ses tribuns, s'opposa à cette mesure d'humanité. C'en fut assez pour irriter tous le plébéïens contre lui. Coriolan, fier et injuste, sembla prendre plaisir à les aigrir encore davantage. Il demanda l'abolition du tribunat et des priviléges accordés aux plébéïens. Le peuple, réuni en assemblée, le condamna à un exil perpétuel. Ce fut alors qu'il se déclara contre Rome. Il se retira chez les Volsques, se mit à la tête de leurs troupes, et marcha contre sa patrie.

40. Rome, serrée de près par ses ennemis, se voyait sur le point de tomber en leur pouvoir. Dans cette extrémité, le sénat députe plusieurs de ses membres auprès de Coriolan, mais leurs supplications sont inutiles, et Rome allait être prise, lorsque la mère et

——*Questions.*——

38. **Racontez ce qui se passa après ces évènements ?**
39. **Coriolan ne fit-il pas la guerre à sa patrie ?**
40. **Que résulta-t-il de cette démarche ?**

l'épouse de cet inflexible Romain imaginèrent d'aller se jeter à ses pieds avec toutes les dames romaines. Ce moyen seul réussit, mais il perdit Coriolan ; les Volsques le firent assassiner quelque temps après, pour avoir favorisé les Romains.

41. De nouveaux troubles naquirent à Rome au sujet de la *loi agraire ;* c'était le partage des terres conquises entre tous les Romains. Cette loi, qui ne fut jamais exécutée, fut la cause d'une longue division entre les plébéïens et les patriciens, et sembla n'avoir été promulguée que pour le malheur de Rome.

42. Cependant ces contestations firent sentir aux Romains qu'ils n'avaient point de corps de lois pour régler la conduite des magistrats et celle des citoyens ; et ils prirent la sage résolution d'envoyer des députés à Athènes pour obtenir la communication des lois que Solon avait données à cette ville.

43. De nouvelles lois furent rédigées par dix magistrats que l'on nomma *décemvirs.* Ils n'étaient créés que pour un an. L'autorité et les fonctions de toute autre magistrature étaient suspendues pendant leur administration.

44. Ces décemvirs, acquérant bientôt un pouvoir absolu, prolongèrent la durée de leur magistrature, et l'exercèrent avec une tyrannie qui révolta également et le sénat et le peuple. Ils s'occupèrent cependant de la rédaction des lois ; ils les firent graver sur douze tables de chêne, et les exposèrent en public, afin que les Romains pussent en prendre connaissance, et les adopter ou les rejeter. C'est de là qu'on appela ce corps de lois, *la loi des douze tables.* Le sénat les accepta, et le peuple confirma le décret du sénat.

45. L'autorité des décemvirs cessa enfin par l'abus qu'ils en firent, et le soulèvement de tout le peuple. Appius, un de ces principaux magistrats, ayant voulu s'emparer de la jeune et belle Virginie, en prétendant

——*Questions.*——

41. Indiquez les nouveaux troubles de Rome ?
42. Ces contestations produisirent-elles un bon effet ?
43. Par qui les nouvelles lois furent-elles rédigées ?
44. Les décemvirs répondirent-ils à l'attente des Romains ?
45. Comment cessa l'autorité des décemvirs ?

qu'elle était née d'une esclave et d'un citoyen nommé Claudius, Virginius, le père de cette jeune Romaine, ne trouva d'autre moyen de la soustraire à son infame ravisseur, que de la poignarder devant le tribunal même. Cet évènement tragique souleva Rome entière, et les dècemvirs furent chassés et punis. Ils avaient conservé l'autorité pendant trois années. Les consuls et les tribuns furent rétablis comme auparavant.

46. Comme on avait négligé de faire le cens ou le dénombrement des citoyens, on élut des magistrats sous le nom de *censeurs*, qui furent chargés de faire ce dénombrement. Cette charge, peu importante à son origine, le devint beaucoup par la suite. Les censeurs eurent la surveillance des mœurs, avec le droit de punir ceux qui y portaient atteinte.

47. Les principaux plébéïens, qui, par leur naissance, se voyaient exclus du consulat, tâchèrent d'introduire dans le gouvernement quelque nouveauté qui leur fût favorable. On créa des tribuns militaires qui avaient la puissance des consuls, et tous les Romains eurent droit à cette magistrature : elle dura quatre-vingts ans.

48. L'évènement le plus important, qui eut lieu sous ces magistrats, fut la prise de Véîes. Cette ville était presque aussi forte que Rome, et elle ne céda qu'après un siége de dix ans. Camille, élu dictateur, commandait l'armée. Quelque temps après, il réduisit les Falisques et les Fidénates.

49. Pendant qu'il assiégeait Falérie, capitale des Falisques, un maître d'école, sous le prétexte de mener promener ses écoliers, enfants des meilleures maisons de la ville, les conduisit aux Romains, dans l'espoir d'en recevoir une récompense proportionnée au service qu'il croyait leur rendre. Camille, indigné d'une si odieuse trahison, renvoya ce misérable, les mains liées derrière le dos, tandis que ses écoliers le battaient de

——*Questions.*——

46. Qu'est-ce qui donna lieu à la création des censeurs ?
47. N'y eut-il pas d'autre changement dans l'état ?
48. Quels sont les principaux évènements qui eurent lieu sous les tribuns militaires ?
49. Ne raconte-t-on pas de Camille un trait en même temps généreux et singulier, pendant qu'il assiégeait Falérie ?

verges. Cette générosité de Camille lui gagna le cœur des assiégés, et ils demandèrent la paix.

50. Ce grand homme avait excité l'envie : un tribun l'accusa d'avoir détourné à son profit des portes de bronze. Camille, pour épargner au peuple une injustice éclatante sortit de Rome, et se réfugia à Ardée.

51. Les Romains eurent bientôt raison de se repentir de leur ingratitude, car les Gaulois, qui avaient passé en Italie, sous la conduite de leur chef Brennus, excités par une injustice des Romains à leur égard, marchèrent contre eux, les battirent à la journée d'Allia, s'emparèrent de Rome, et la détruisirent de fond en comble.

52. Quand ces peuples entrèrent dans la ville, ils virent avec surprise que, de tous les habitants, les sénateurs les plus âgés fussent seuls restés, et qu'ils les attendissent devant leurs portes, assis dans leurs chaires curules. Ce spectacle les frappa de respect ; et ils ne firent d'abord aucun mal à ces vénérables vieillards. Malheureusement, un soldat gaulois ayant eu la fantaisie de passer sa main sur la barbe blanche d'un sénateur, reçut de ce vieillard un coup de son bâton d'ivoire. Le Gaulois, furieux, abattit à l'instant le sénateur à ses pieds, et ce fut le signal du massacre de tous les autres.

53. Les Gaulois assiégèrent ensuite le Capitole, où s'étaient réfugiés une grande partie des Romains.

54. Ils forcèrent les Romains à capituler, et exigèrent une grande somme, que l'on allait leur livrer, lorsque Camille, qui s'était mis à la tête de tous les Romains qu'il avait pu rassembler, et que l'on avait nommé dictateur, se présenta et refusa de reconnaître la capitulation. Dans le même temps, il attaqua les Gaulois, les battit, et les força de reprendre la route de leur pays. Délivrés de ces ennemis terribles, les Romains

——*Questions.*——

50. Comment furent récompensés les services de Camille ?
51. Les Romains n'eurent-ils pas sujet de se repentir de leur ingratitude envers lui ?
52. Une particularité remarquable n'accompagna-t-elle pas la prise de Rome par les Gaulois ?
53. Que firent les Gaulois après avoir pris Rome ?
54. Se rendirent-ils maîtres de cette forteresse ?

reconstruisirent leur ville sur ses ruines. Ces évènements se passèrent, l'an 389 avant Jésus-Christ.

55. Quelque temps après les plébéïens obtinrent de pouvoir nommer un consul de leur ordre. Les patriciens s'étaient long-temps opposés à cette demande; mais de longues divisions intestines les forcèrent à y consentir. Sextius fut le premier consul plébéïen.

56. La guerre la plus considérable que les Romains eurent à soutenir, après celle des Gaulois, fut celle des Samnites. Ce peuple avait déjà triomphé des Romains aux Fourches Caudines, défilé près de Caudium; il avait enfermé leur armée comme dans une prison, et l'avait fait passer sous le joug. Les Romains ne pouvaient oublier cette humiliation, et brûlaient de s'en venger. Ils mirent une nouvelle armée sur pied, et marchèrent contre les Samnites.

57. Cette guerre dura soixante dix ans, mais elle fut quelquefois interrompue par des trèves. De part et d'autre, on se battait avec une animosité sans exemple. Les Gaulois cisalpins, les Toscans, les habitants de Tarente, les Latins, et même des Grecs et des Africains, prirent part à cette guerre. Pyrrhus, roi d'Epire, le plus grand capitaine de son temps, passa la mer pour se joindre aux Tarentins; et les Carthaginois, qui commençaient à s'établir dans la Sicile, leur envoyèrent différents secours pour traverser les conquêtes des Romains. Ceux-ci, à force de courage et de constance, triomphèrent de tant d'ennemis. La nation des Samnites fut presque détruite; on chassa Pyrrhus de l'Italie; Tarente fut prise et ses murailles furent rasées; et le consul Furius Camillus, rendant compte au sénat de l'extrémité à laquelle il avait réduit les Latins, dit aux sénateurs, "*Les dieux vous ont rendus si puissants qu'il dépend maintenant de vous que le Latium soit encore quelque chose, ou qu'il ne soit plus rien du tout.*"

58. Jusqu'ici nous n'avons vu les Romains occupés que dans la terre ferme de l'Italie: ils furent près de

—— *Questions.* ——

55. Quel pouvoir obtinrent les plébéïens ?
56. Quelle fut la guerre la plus considérable après celle des Gaulois ?
57. Cette guerre fut-elle longue ?
58. Que firent ensuite les Romains ?

500 ans avant que d'avoir pu soumettre les Latins, les Toscans, les Samnites et leurs alliés. Mais ils n'eurent pas plus tôt établi leur domination dans ces grandes provinces qui s'étendent depuis le Rubicon jusqu'à l'extrémité de l'Italie, qu'ils songèrent à passer la mer. Le secours donné par les Carthaginois aux Tarentins en fut le prétexte, et la conquête de la Sicile le véritable sujet. C'est la première guerre punique. On appelle *guerres puniques* les trois grandes guerres qui eurent lieu entre les Carthaginois et les Romains.

59. Cette première guerre eut lieu l'an 264 avant J.-C. et dura 24 ans. Appius Claudius la commença: il passa le détroit avec une petite flotte, et battit Hiéron, roi de Syracuse, et les Carthaginois.

60. Les Romains à cette époque ignoraient entièrement l'art de construire des vaisseaux: mais une galère carthaginoise, poussée par la tempête sur les côtes d'Italie, servit de modèle aux Romains pour en fabriquer de semblables. On y travailla avec tant d'ardeur qu'en deux mois de temps le consul Duillius mit en mer une flotte qui défit celle des Carthaginois.

61. Les Romains, s'étant emparés d'Agrigente et des principales villes de la Sicile, portèrent la guerre et la terreur en Afrique, jusqu'aux portes de Carthage même. Attilius Régulus, un des deux consuls, réduisit les Carthaginois à demander la paix; mais il leur imposa des conditions si dures qu'ils prirent la résolution de périr plutôt que d'accéder à tant d'humiliation. La fortune changea: dans une bataille générale, les Romains furent complètement défaits; trente mille des leurs restèrent sur la poussière, et Régulus fut fait prisonnier.

62. Après quatre ans de captivité, il fut envoyé à Rome par les Carthaginois, pour y proposer l'échange des prisonniers, et pour ménager la paix. Les magistrats, avant que de le faire embarquer, exigèrent de lui sa parole, que, s'il ne pouvait rien obtenir des Romains, il reviendrait à Carthage reprendre ses fers. Régulus

—*Questions.*—

59. La première guerre punique fut-elle considérable ?
60. Les Romains avaient-ils alors des vaisseaux ?
61. Continuez le récit de cette guerre ?
62. Rapportez la belle action qui a immortalisé Régulus.

avait donc grand intérêt à agir dans le sens des Carthaginois ; mais Rome avait plus d'avantage à poursuivre la guerre, et Régulus conseilla, en plein sénat, de la continuer avec plus d'activité que jamais. Ensuite il remit à la voile, et vint reprendre ses fers à Carthage. Les Carthaginois, sans doute incapables d'admirer une si grande générosité, le firent périr dans des supplices affreux.

63. On se mit de nouveau en campagne : les Carthaginois firent de grandes pertes, et se virent encore une fois contraints de demander la paix. Rome la leur accorda, mais à des conditions très-onéreuses : ils furent obligés d'abandonner entièrement la Sicile, de rendre les prisonniers sans rançon, de compter mille talents pour les frais de la guerre, et d'en payer deux mille deux cents pendant dix ans. Le traité fut conclu l'an 512 de la fondation de Rome, et 240 ans avant J.-C.

64. Les Carthaginois n'avaient cessé la guerre que par impuissance de la continuer. Dès qu'ils se sentirent assez forts, ils reprirent les armes. Ils mirent le siége devant Sagunte, ville d'Espagne, alliée des Romains, et ce fut Annibal qui les poussa à cette entreprise.

65. Annibal, fils d'Amilcar, était carthaginois, et avait appris l'art de la guerre sous son père, un des plus grands capitaines de son temps : c'était aussi à son école qu'il avait appris à haïr Rome. Son père exigea de lui, lorsqu'il n'avait encore que neuf ans, qu'il jurât, sur l'autel des dieux, une haine éternelle aux Romains. Annibal n'oublia jamais ce serment.

66. En apprenant le siége de Sagunte, les Romains envoyèrent des ambassadeurs à Carthage pour faire des réclamations ; mais leurs plaintes ne furent pas écoutées, et le siége de Sagunte fut vivement continué. Cette ville tomba entre les mains des Carthaginois, et les habitants en furent passés au fil de l'épée. Voilà la guerre plus allumée que jamais. Elle commença l'an 535 de la fondation de Rome, 217 ans avant l'ère chrétienne.

—*Questions.*—

63. Qu'est-ce qui arriva après la mort de Régulus ?
64. La paix fut-elle long-temps respectée ?
65. Qui était Annibal ?
66. Que firent les Romains quand ils apprirent le siége de Sagunte ?

67. Du fond de l'Espagne, Annibal résolut alors de porter la guerre en Italie, et d'attaqner les Romains jusque dans le centre de leur domination, sans y avoir ni places, ni magasins, ni secours assurés, ni espérance de retraite. L'évènement pouvait seul justifier une pareille audace. A la tête d'une armée de 60,000 hommes, il traverse l'Espagne, les Gaules, franchit les Alpes qui lui opposent en vain leurs glaces et leurs précipices, bat les habitants qui veulent l'arrêter, se fraie une route inconnue avant lui, et vient camper fièrement sur les bords du Tésin.

68. Scipion, un des deux consuls, qui n'avait pu l'arrêter dans les Gaules, et qui était revenu par mer en Italie, vint lui offrir le combat sur le bord de la rivière du Tésin. Le succès ne répondit pas à son attente: l'armée romaine fut complètement battue, et le consul lui-même dangereusement blessé.

69. Les Gaulois, anciennement établis en Italie, abandonnèrent le parti des Romains, et joignirent leurs troupes à celles des Carthaginois.

70. Tibérius Sempronius, l'autre consul, vint au secours de Scipion; et contre l'avis de son collégue, encore malade de sa blessure, il livra bataille : les deux armées romaines furent mises en pleine déroute sur les bords de la Trébie. Une autre victoire suivit de près cette dernière: le général carthaginois, s'étant avancé dans la Toscane, rencontra Flaminius, qui lui présenta aussi imprudemment le combat,près du lac de Trasimène. Le général romain fut tué, et son armée taillée en pièces; six mille Romains, qui avaient échappé au massacre, tombèrent le lendemain au pouvoir d'Annibal.

71. Alors les Romains nommèrent un dictateur, comme dans tous les grands dangers de la patrie; on choisit Fabius Maximus. Cet illustre Romain avait les talents et la patience nécessaires pour ruiner le parti d'Annibal. Le Carthaginois, placé dans un pays ennemi, entouré de soldats que le succès seul lui attachait,

——*Questions.*——

67. **Quel parti prit Annibal ?**
68. **Où rencontra-t-il les Romains ?**
69. **Quel avantage tira-t-il de sa victoire?**
70. **Quels furent les autres succès d'Annibal ?**
71. **Après tant de défaites, quel parti prirent les Romains ?**

avait besoin de vaincre promptement. C'est sur ce principe que se fonda Fabius ; et loin d'aller, avec une armée découragée, présenter le combat à une armée ivre de ses victoires, il se contenta de l'observer, de la harceler, de la suivre, de l'éviter, enfin de la fatiguer.

72. Cette conduite, cependant, ne plut pas aux Romains; ils reprochèrent à Fabius sa prudente lenteur : on osa même l'accuser de lâcheté : mais, supérieur à ces vains reproches, et plus ami de sa patrie que de sa propre gloire, il continue comme il a commencé, et donne déjà, par cette circonspection, de grandes inquiétudes à son ennemi.

73. Au lieu de rendre justice à ce grand homme, les Romains devinrent encore plus injustes à son égard ; ils partagèrent le pouvoir qu'ils lui avaient d'abord donné tout entier. Les deux consuls, qui étaient Æmilius Paulus et Térentius Varron, reprirent leurs droits, et commandèrent alternativement l'armée. Varron, ambitieux et téméraire en même temps, veut se signaler, et croit mieux faire que tous les grands hommes qui ont déjà échoué. Il profita de son jour pour livrer bataille. L'armée romaine fut encore une fois taillée en pièces ; un petit nombre seulement put se sauver avec Varron. Æmilius s'était fait tuer dans la mêlée, pour ne pas survivre à la honte de sa patrie. Cette journée, une des plus sanglantes qui soient rapportées dans l'histoire, est appelée la bataille de Cannes, parce qu'elle eut lieu près d'un hameau de ce nom : 50,000 Romains y périrent.

74. Cependant au lieu de marcher sur Rome, qu'il eût prise d'emblée dans le premier moment de la consternation, Annibal voulut faire reposer ses troupes, et alla passer l'hiver dans la ville de Capoue, où les plaisirs amollirent ses soldats.

75. Au milieu de si graves circonstances, les Romains se montrèrent avec tout le courage et toute la grandeur qu'on devait attendre d'eux ; ils ne déses-

—*Questions.*—

72. Approuvèrent-ils la conduite de Fabius ?
73. Lui rendirent-ils enfin justice ?
74. Annibal tira-t-il un grand avantage de sa victoire à la bataille de cannes ?
75. Que firent les Romains, après leur défaite ?

pérèrent pas un seul moment du salut de la patrie. Tout le monde s'empressa de porter son or au trésor public ; on enrôla la jeunesse depuis l'âge de dix-sept ans, on arma les esclaves de bonne volonté, et Fabius fut enfin écouté. Aussi, depuis ce moment, Annibal n'eut plus aucun avantage, et perdit plusieurs places. Sempronius, avec une troupe d'esclaves, battit les Carthaginois.

76. Après un siége de trois ans, les Romains prirent Syracuse, qui s'était jetée dans le parti des Carthaginois. Toute la Sicile devint province romaine, et la Sardaigne eut le même sort. Marcellus acquérait ces avantages et cette gloire à sa patrie. Les armées romaines n'étaient pas moins heureuses en Italie ; Capoue, assiégée et pressée vivement, fut obligée de se rendre ; Fabius enleva Tarente. Mais malheureusement l'illustre Marcellus périt dans une embuscade.

77. En Espagne Sagunte fut reprise, les Carthaginois furent repoussés ; mais les deux Scipion, qui s'étaient couverts de gloire, perdirent la vie, accablés par le nombre. Publius Scipion, fils de l'aîné, vengea leur mort. Ce Romain, qui n'avait que vingt-quatre ans, fut nommé pour commander l'armée, avec la qualité de proconsul. Les Carthaginois n'eurent jamais de plus terrible ennemi : en peu de temps, il les chassa de toute l'Espagne. Alors on lui envoya des successeurs, et il quitta sans murmure le théâtre de ses triomphes. On lui décerna le consulat, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis. Ce fut alors qu'il songea à exécuter le grand projet qu'il méditait pour débarrasser l'Italie d'Annibal.

78. Il résolut d'attaquer les Carthaginois devant Carthage même. Le sénat approuva ce dessein hardi, et lui en confia l'exécution. Il s'embarque, aborde en Afrique, et bat les Carthaginois dès la première rencontre. Son arrivée, et ce premier avantage, épouvantèrent Carthage ; elle rappela Annibal, et Rome fut enfin débarrassée du voisinage de cet ennemi dangereux.

——*Questions.*——

76. **Quels avantages les Romains eurent-ils en Sicile ?**
77. **Que se passait-il alors en Espagne ?**
78. **Quel projet forma Publius Scipion ?**

79. Etant arrivé à Carthage, Annnibal proposa au sénat de sa patrie de faire la paix avec les Romains, afin de pouvoir recommencer la guerre dans un moment plus favorable. Il eut en conséquence une entrevue avec Scipion: mais ces deux grands hommes ne purent s'accorder; on en vint encore aux mains, près de Zama. Il était question de l'empire et de la liberté: l'un et l'autre général déployèrent, en cette occasion, tout ce qu'ils avaient de capacité, soit pour profiter de la disposition des lieux, soit pour ranger leurs troupes en bataille. Les soldats, de leur côté, combattirent en hommes qui étaient animés de l'esprit et du courage de ces deux grands capitaines. Le succès fut long-temps douteux; enfin la victoire demeura à Scipion. Les Carthaginois eurent vingt mille hommes de tués, et perdirent presque autant de prisonniers.

80. Alors la paix fut conclue: les Carthaginois, épuisés, la demandèrent, du consentement même d'Annibal. Rome profita de leur malheur pour les humilier; elle leur ôta leurs flottes, leurs éléphants, leur fit rendre les prisonniers de guerre, et donner des sommes immenses: mais, ce qui fut encore plus dur, on leur défendit d'envoyer des ambassadeurs, d'entretenir aucune alliance, et de faire aucun armement, sans l'aveu et la permission expresse du sénat romain. Ainsi finit la seconde guerre punique, qui avait duré seize ans.

81. Les Romains, peu généreux à l'égard d'Annibal, exigèrent qu'il fût destitué du commandement général des troupes; et voulurent, dans la suite, que Carthage le leur remît entre les mains. Il se réfugia alors chez Antiochus, roi de Syrie, qu'il engagea, contre les Romains, dans une guerre dont l'issue ne fut point heureuse, parce que Antiochus, trop plein de ses idées, négligea les conseils du général carthaginois. Craignant encore d'être livré à ses plus cruels ennemis, il passa chez les Gortyniens, dans l'île de Crète; de là il alla chez Prusias, roi de Bythinie. Les Romains ne l'y laissèrent pas en repos; ils députèrent Quintus Flami-

——*Questions.*——

79. Que proposa Annibal, lorsqu'il fut rentré à Carthage?
80. Que produisit la bataille de Zama?
81. Que devint Annibal?

nius vers Prusias, pour se plaindre de la retraite qu'il donnait au Carthaginois fugitif. Annibal, se voyant dans l'impossibilité de fuir encore, prit du poison, qu'il avait soin de porter avec lui, et mourut dans la soixante-dixième année de son âge.

82. Après la seconde guerre punique, eut lieu celle de Macédoine contre Philippe, qui avait favorisé les Carthaginois; elle fut terminée rapidement: puis la guerre contre Persée, fils de Philippe. Ce prince avait à peine succédé à son père, qu'il chercha des ennemis aux Romains. La guerre fut déclarée. D'abord il obtint des succès, qui ne servirent qu'à assurer sa perte. Rome envoya Paul-Emile dans la Macédoine, et la fortune changea aussitôt de face; Persée n'éprouva plus que des revers: il tenta une bataille décisive, et ce fut ce dernier coup qui l'accabla. Il fut réduit à venir se jeter aux pieds du vainqueur. Paul-Emile l'emmena à Rome où il servit à orner son char de triomphe. La Macédoine devint alors une province romaine.

83. La dépendance étroite et humiliante où les Romains tenaient Carthage ne leur suffisait pas encore. Cette ville conservait l'espoir de se venger, et Rome avait déjà couru d'assez grands dangers pour en craindre de plus grands encore, et pour désirer d'anéantir sa rivale, tandis qu'elle le pouvait. Sa destruction fut donc résolue, et l'on ne chercha plus qu'un prétexte pour déclarer la guerre. Les Carthaginois avaient pris les armes contre Massinissa, roi de Numidie, allié des Romains; c'en fut assez pour que ceux-ci se crussent en droit de recommencer la guerre. En vain Carthage essaya par sa soumission d'apaiser ses cruels ennemis; sa perte totale importait à Rome, et la guerre eut lieu. Les deux consuls Manilius et Censorinus attaquent et défont les Carthaginois. Ceux-ci se soumettent et consentent à se reconnaître sujets des Romains. On exige qu'ils rendent leurs armes; ils obéissent. Alors, par une perfidie vraiment atroce, on leur déclare qu'il faut que Carthage soit détruite.

—— *Questions.* ——

82. Quelles guerres considérables suivirent la seconde guerre punique?

83. Quel fut le motif de la troisième guerre punique?

84. Les Carthaginois prirent le parti qui convenait à leur situation ; ils préférèrent tous les maux à la ruine de leur patrie, et se mirent en défense contre leurs tyrans. Le désespoir doubla leurs forces, ils obtinrent quelques succès. Mais le nom de Scipion devait leur être fatal : le fils adoptif du vainqueur d'Annibal vint prendre la conduite de la guerre, et Carthage tomba au pouvoir des Romains. Ces féroces vainqueurs détruisirent cette belle ville, l'ornement de l'Afrique, et Rome n'eut plus de rivale. Scipion, en considérant ses débris, ne put s'empêcher de répandre des larmes. Ce grand évènement eut lieu l'an 609 de la fondation de Rome, et 143 ans avant notre ère.

85. Après la destruction de Carthage, les Romains continuèrent à étendre leurs conquêtes de tous côtés ; ils réduisirent l'Achaïe en province romaine, et livrèrent aux flammes la ville de Corinthe. Au mépris des traités, ils attaquèrent Viriathe, roi de Lusitanie (le Portugal), et le firent assassiner. Numance, ville considérable d'Espagne, se croyait en sûreté, en vertu d'un double traité ; ils l'attaquèrent, la prirent par famine, et la rasèrent. L'Espagne fut réduite en province romaine. La Thessalie, l'Epire, la Macédoine, subirent en peu d'années le même sort.

86. Durant ces conquêtes, Rome était constamment agitée par des dissensions intérieures : l'ancienne querelle des patriciens et des pauvres plébéïens, au sujet de la loi agraire, subsistait toujours, et venait de se ranimer avec plus de fureur que jamais. Deux hommes distingués par de grands talents, Tibérius et Caïus Gracchus, se déclarèrent successivement pour le peuple. Tibérius, l'aîné de ces deux illustres frères, parvenu au tribunat, entreprit de renouveler une vieille loi qui contraignait les plus riches Romains à ne pas acquérir plus de neuf cents arpents de terre. Une pareille loi ne pouvait, à cette époque où les fortunes étaient déjà immenses, qu'éprouver de grands obstacles, et provoquer

—*Questions.*—

84. Quelle résolution prirent les Carthaginois ?
85. La destruction de Carthage n'accrut-elle pas l'ambition des Romains ?
86. Rome, au milieu de ses succès, n'était-elle pas agitée par des troubles intérieurs ?

des troubles dangereux; c'est ce qui arriva : Tibérius fut, au milieu d'un tumulte affreux, assommé à coups de bâton, avec la plus grande partie de ses amis; cet évènement eut lieu l'an 133 avant Jésus-Christ.

87. Les troubles cèssèrent quelque temps; mais Caïus-Gracchus, ayant atteint l'âge de courir la carrière des emplois, et ayant passé plusieurs années à former ses talents, se présenta devant le peuple, et obtint le tribunat. L'esprit qui avait animé son frère, l'animait à son tour; il se dévoua tout entier aux intérêts du peuple, et sembla regarder tous les patriciens et tous les riches comme les ennemis nés des plébéïens. Il essaya son crédit, avant que d'entreprendre l'affaire dans laquelle son frère avait échoué, c'ést-à-dire le partage des terres conquises. Peu à peu il augmenta son autorité au point qu'il disposait de tout dans Rome. Mais, lorsqu'il en voulut venir à son but, il éprouva le même sort que son frère. Une partie du peuple ayant pris sa défense, il se fit dans Rome un horrible massacre, où périrent trois mille personnes, dont les corps furent jetés dans le Tibre. La tête de Caïus fut payée au poids de l'or.

88. L'évènement le plus important fut ensuite la guerre de Jugurtha; fils adoptif de Micipsa, il régnait en Numidie avec les deux fils de ce dernier. Quoiqu'il tînt toute sa fortune de leur père, il ne les dépouilla pas moins de leurs états, et les fit assassiner. Ce crime horrible ne fut pas d'abord puni. Jugurtha acheta à force d'argent l'impunité auprès des principaux Romains; mais ses nouvelles cruautés ne permirent plus de fermer les yeux sur sa conduite: les Romains firent passer des troupes en Numidie pour le combattre. Il n'avait plus d'espoir que dans la résistance. Dans les commencements il eut quelques succès; mais le consul Métellus l'arrêta dans sa marche, et lui fit éprouver des revers. Marius, homme de basse naissance, parvenu au consulat, termina cette guerre. Bocchus, roi de Mauritanie, gendre et allié de Jugurtha, gagné par Marius, fait arrêter son beau-père, et le livre au général

——*Questions.*——

87. La mort du tribun Tibérius fit-elle cesser les troubles ?
88. Quel fut ensuite l'évènement le plus important ?

romain, qui le conduit à Rome, où il périt de faim dans le fond d'un cachot.

89. Rome était alors dans un état déplorable de corruption ; l'ancienne austérité avait entièrement disparu, et les brillants succès des Romains ne semblaient avoir servi qu'à irriter en eux une avarice insatiable. Aussi Jugurtha s'écria-t-il, en voyant cette grande cité : *O ville vénale ! tu serais bientôt vendue, s'il se trouvait quelqu'un assez riche pour t'acheter !*

90. Trois cent mille barbares, connus sous le nom de Cimbres et de Teutons, sortis du Nord, s'étaient jetés dans la Gaule. Rome tenta vainement de les repousser ; cinq consuls furent successivement battus. Marius avait déjà acquis la gloire d'un grand général ; les Romains le chargèrent de réparer la honte de la république. L'espoir qu'il inspirait ne fut point trompé ; il battit les Teutons près d'Aix en Provence, et leur tua, dit-on, plus de cent mille hommes. L'année suivante, étant consul pour la cinquième fois, il défit les Cimbres, et mit le reste des barbares hors d'état de rien entreprendre. Cette guerre dura douze ans.

91. Parmi les autres guerres, on doit remarquer principalement celle des peuples d'Italie, à qui Rome avait bien donné le titre d'alliés, mais à qui elle refusait opiniâtrément le droit de citoyens. Ils avaient pris les armes pour se constituer en république particulière. Marius, Sylla, Pompée, parurent dans cette guerre, sans que leurs grands talents pussent la finir : il fallut avoir recours à la politique. Rome accorda le droit de citoyens aux peuples qui n'avaient pris aucune part à cette insurrection, et le promit à ceux qui mettraient bas les armes. La guerre cessa, et les peuples d'Italie obtinrent ce qu'ils avaient demandé. Alors commencèrent les funestes dissensions de Marius et de Sylla.

92. Marius était né de parents qui gagnaient leur vie du travail de leurs mains. Il avait été élevé dans les

——*Questions.*——

89. Ne rapporte-t-on pas, du fameux roi de Numidie, un mot qui peint bien les mœurs de Rome à cette époque?
90. Quels furent les exploits militaires de Marius?
91. Quelles furent les autres guerres de ce temps ?
92. Qui était Caïus Marius?

travaux, et avait ainsi contracté l'habitude de supporter patiemment les fatigues militaires. C'était un homme d'une grande taille, d'une figure sévère jusqu'à la dureté, d'une force de corps extraordinaire, plein de courage, et excellent soldat. Sa valeur l'éleva de grade en grade jusqu'au commandement des armées. Il n'avait nulle connaissance des lettres, faisait même parade de son ignorance, et n'avait qu'une éloquence brute et d'une véhémence grossière. On remarqua toujours dans sa conduite un extrême éloignement des voluptés ; et, depuis son élévation, il ne parut sensible qu'à l'ambition et à la vengeance, passions qui coûtèrent tant de sang à la république.

93. Lucius Cornélius Sylla paraissait en tout l'opposé de Marius ; l'ambition et la cruauté furent les seuls traits communs à l'un et à l'autre. Sylla était patricien, et d'une des plus illustres familles de Rome ; il était bien fait, de bonne mine, avait les manières aisées, et, en apparence, pleines de franchise ; il était infiniment persuasif, éloquent, et paraissait aimer le plaisir encore plus que la gloire. Il voulait plaire à tout le monde, se montrait familier, et se trouvait aussi à son aise à côté du savant le plus poli que du soldat le plus grossier. Il aimait les lettres, et pouvait les cultiver avec succès. C'était un véritable Protée qui savait prendre toutes les formes ; et peut-être n'eût-il jamais été connu que pour un homme aimable, si l'ambition n'eût dévoilé le fonds de son caractère.

94. Mithridate, roi de Pont, un des plus puissants princes de l'Orient, s'était emparé de plusieurs provinces qui étaient sous la protection de la république. Le sénat lui fit dire de retirer ses troupes de ces provinces ; mais ce prince, pour faire voir qu'il ne redoutait ni la puissance ni le ressentiment de Rome, fit égorger en un jour marqué quatre-vingt mille Romains, la plupart marchands, qui, à la faveur de la paix, négociaient et s'étaient établis dans les principales villes de la Grèce. La guerre fut aussitôt déclarée. Marius espérait d'en avoir la conduite ; mais le peuple

—— *Questions.* ——

93. Faites le portrait de Sylla ?
94. Racontez la guerre de Mithridate ?

ne songeait guère plus à lui : il avait soixante-dix ans, et ne s'était pas montré avec l'éclat de ses premières années dans la guerre de l'Italie. Sylla, au contraire, avait attiré tous les regards ; ce fut lui que l'on élut consul, et à qui l'on donna le gouvernement de l'Asie-Mineure, et l'ordre de faire la guerre à Mithridate.

95. L'ambitieux Marius, qui croyait que tous les emplois de la république lui appartenaient, résolut d'enlever à Sylla celui qu'on venait de lui donner. Il mit dans ses intérêts le tribun Sulpitius, ennemi comme lui du nouveau consul et de tout le corps des patriciens. Pour parvenir à leur but, ils commencèrent par élever des troubles dans Rome. Les deux consuls furent contraints de fuir. Sylla se retira au milieu des troupes qu'il avait commandées pour marcher vers l'Orient. Marius, profitant de son absence, se fit nommer général, et envoya des officiers pour prendre le commandement de l'armée où se trouvait déjà Sylla. Les soldats assommèrent ces officiers.

96. Maître absolu dans Rome, Marius fit égorger les amis de Sylla ; et, pour se venger à son tour, Sylla revint contre Rome avec toute son armée. Marius et Sulpitius furent alors obligés de prendre la fuite. Les lois du tribun furent cassées ; et, par un décret du sénat, Marius, Sulpitius et leurs principaux partisans furent proscrits et poursuivis aux frais du gouvernement. Sulpitius tomba entre les mains de ses ennemis, et sa tête, apportée à Rome, fut attachée à la tribune. Marius, plus heureux, alla chercher un asile en Afrique.

97. Dès que Sylla eut quitté Rome pour se rendre dans l'Orient, Cinna, que l'on venait d'élever au consulat, rappela Marius, et voulut rétablir ce que Sylla avait détruit. Octavius, l'autre consul, s'opposa à ses desseins. Les Romains, devenus les misérables jouets de tous ces ambitieux, se partagèrent encore, et la guerre civile déchira la république. Cinna fut chassé de Rome ; mais Marius étant venu le joindre, et les partisans de cet ancien général s'étant réunis autour de lui, Octavius sentit qu'il ne pouvait résister, et se vit

——*Questions.*——

95. Quelle fut la conduite de Marius ?
96. Comment se vengea Marius à l'égard de Sylla ?
97. Le parti de Sylla triompha-t-il longtemps ?

contraint de reconnaître comme consul Cinna, qui avait été déclaré déchu de cette dignité.

98. Marius, qui brûlait d'immoler à sa fureur ses nombreux ennemis, n'eut pas plus tôt mis le pied dans Rome, que le sang ruissela de tous côtés. Les plus illustres citoyens furent égorgés partout où on les rencontra; le consul Octavius lui-même fut du nombre de ces malheureuses victimes. La maison de Sylla fut entièrement rasée, et tout ce qu'il avait fait pendant son consulat fut détruit. Marius et Cinna usurpèrent le consulat, sans daigner se faire élire, même pour la forme. Mais, quelque temps après, Marius, accablé sous le poids des années, rongé d'une inquiétude continuelle, mourut, laissant de lui un souvenir exécrable.

99. Tandis que Marius gouvernait à Rome, Sylla remportait de grands avantages sur Mithridate, ce mortel ennemi des Romains; il avait repris presque toutes les provinces dont celui-ci s'était emparé. Il le força, par de nouvelles victoires, à recevoir les conditions qu'on voulut lui imposer.

100. Dès que Sylla fut libre de revenir en Italie, il entreprit de s'y rendre avec une partie de ses troupes. Cinna, le jeune Marius, qui avait succédé à son père dans ses desseins et ses cruautés, et les deux consuls Scipion et Norbanus, se disposèrent à lui résister: ils avaient deux cent mille hommes à leurs ordres; Sylla n'en avait que quarante mille : mais il lui restait la ruse et l'artifice; il les employa et réussit. Il parvint à débaucher en entier le corps d'armée que commandait le consul Scipion, battit Norbanus, l'autre consul, défit l'armée du jeune Marius, l'enferma dans Préneste, et le força de se tuer. Enfin, il fit son entrée dans Rome, à la tête de son armée.

101. Maître absolu de son pays il se laissa aller au sentiment de la vengeance, et ses cruautés firent bientôt oublier celles de Marius. La naissance et la fortune attiraient principalement ses coups : il n'avait pas

Questions.

98. Qu'arriva-t-il ensuite ?
99. Marius étant à Rome, à quoi s'occupait Sylla ?
100. Montra-t-il de la modération au milieu de ses succès ?
101. Comment gouverna-t-il, lorsqu'il fut le maître ?

seulement des injures à venger, des ressentiments à assouvir; il fallait aussi récompenser ses nombreux partisans, et les proscriptions seules pouvaient lui en procurer les moyens. Pour colorer sa domination d'un nom respecté, il se fit nommer dictateur perpétuel.

102. Il entretint la terreur qu'il avait inspirée; mais il réprima le meurtre et les violences, établit des lois, les fit recevoir par le peuple; et, à la grande surprise de tout le monde, il se démit hardiment de son autorité, renvoya ses gardes, ses licteurs, et rentra seul dans sa maison comme un simple particulier. Cent mille citoyens avaient péri dans les divisions élevées à son sujet; quatre-vingt-dix sénateurs, plus de deux mille six cents chevaliers avaient été assassinés par ses ordres; et cependant il acheva tranquillement sa vie au milieu de Rome. La mort l'enleva à l'âge de soixante ans.

103. Deux évènements importants dans l'histoire de Rome, eurent lieu vers cette même époque, la rébellion du général romain Sertorius, et une insurrection d'esclaves sous Spartacus. Sertorius, anciennement attaché à la cause de Marius, faisait revivre ce parti dans l'Espagne. Ce général, doué des plus grands talents militaires, rendit long-temps inutiles les efforts de Métellus et de Pompée, que l'on avait envoyés contre lui; et il n'eût peut-être pas été facile de le réduire, si le crime n'en eût débarrassé les Romains. Perpenna, son lieutenant, le fit assassiner, dans l'espoir de commander en chef après sa mort. Mais, comme il n'avait ni les grandes qualités de Sertorius, ni la confiance des soldats, à la première rencontre il fut vaincu, et tomba vivant au pouvoir des Romains, qui lui coupèrent la tête. Sa mort termina la guerre d'Espagne, l'an 580 de la fondation de Rome, et 71 ans avant Jésus-Christ.

104. Rome, parmi ses spectacles, comptait celui des gladiateurs, spectacle horrible où l'on voyait de malheureux esclaves se battre entre eux, et se donner mutuellement la mort, sous les yeux d'une multitude

—*Questions.*—

102. Continua-t-il de se montrer comme il avait commencé?
103. Ne fut-ce pas quelque temps après la mort de Sylla qu'on termina la guerre de Sertorius?
104. Racontez la guerre des gladiateurs?

qui applaudissait. Il y avait à Capoue une école où l'on instruisait ces tristes victimes de la barbarie romaine. Ces infortunés au nombre de soixante-dix-huit, parvinrent à rompre leurs fers. Spartacus, dont les grands talents méritaient une meilleure fortune, se mit à leur tête, et les exhorta à sacrifier leur vie, plutôt pour la défense de leur liberté que pour servir de spectacle à l'inhumanité des Romains. Un grand nombre d'esclaves fugitifs, de gens sans aveu, et une foule de petit peuple de la campagne, dans l'espoir du butin, vinrent se ranger autour de lui, en sorte qu'il se vit bientôt à la tête d'une armée considérable.

105. Le sénat, qui méprisait Spartacus, se contenta d'envoyer quelques troupes contre lui : elles furent vaincues ; et ce revers ne fit qu'accroître l'audace et les forces des révoltés. Les consuls marchèrent alors contre eux, et furent aussi battus. Spartacus se montra grand général, et sut profiter des défaites des Romains. Il fit pendant trois ans la guerre avec avantage, et vit sous ses ordres jusqu'à cent vingt mille hommes. Il fallut lui opposer Licinius Crassus, un des premiers capitaines de Sylla. Deux battailles eurent lieu successivement ; ce fut dans la seconde que le parti des esclaves fut complètement ruiné. Spartacus se battit en héros, et ne mourut que sur des monceaux de Romains.

106. Mithridate, toujours l'ennemi de Rome, n'avait fait la paix que pour attendre une occasion plus favorable de recommencer la guerre. Quand il se crut assez puissant, il chercha un prétexte pour rompre avec les Romains. Il rentra, à la tête d'une armée, dans la Bithynie, que Nicomède, qui ne se sentait pas assez fort pour la défendre, avait léguée à la république romaine. Les deux consuls Lucullus et Cotta se rendirent en Asie. Lucullus eut la gloire de cette guerre ; il dégagea son collègue, qui s'était laissé enfermer dans la Chalcédoine, remporta une victoire signalée sur les bords du Granique, et commença à inspirer de grandes craintes à Mithridate.

——*Questions.*——

105. Comment le sénat défit-il l'insurrection des esclaves ?
106. La guerre contre Mithridate ne se ralluma-t-elle pas

107. L'année suivante, le général romain reprit toute la Bithynie, détruisit la flotte que Mithridate envoyait en Italie, et força ce prince à se réfugier chez Tigrane, son beau-père, roi d'Arménie.

108. Lucullus passa l'Euphrate ; et, sans être effrayé de la vaste puissance de Tigrane, il entra dans ses états, lui fit quitter Tigranocerte sa capitale, et le vainquit complètement quelque temps après, quoique ce prince fût à la tête d'une armée innombrable. Tigrane fut obligé de fuir honteusement, arrachant le diadème de sa tête, dans la crainte d'être reconnu. Lucullus eût sans doute poussé plus loin ses avantages, si son armée, aigrie par une sévérité déplacée, ne se fût pas mutinée plusieurs fois, et si Pompée, nommé à sa place, ne fût pas venu lui enlever une partie de la gloire qu'il s'était acquise.

109. Il était très facile à Pompée de réduire un ennemi affaibli par tant de pertes. Mithridate s'enfuit vers le Bosphore ; et, sans être abattu par les revers, formait encore le projet hardi de porter la guerre dans l'Italie même ; lorsque Pharnace, son fils, se révolta et le tint enfermé dans un château. Alors le désespoir accabla ce grand homme, il ne vit plus que la mort pour dernière ressource, et il se la donna. Les Romains récompensèrent le parricide en lui laissant le Bosphore. C'est une tache qui souille une partie de la gloire qu'ils avaient acquise dans cette guerre.

110. Les discordes civiles avaient excité l'ambition et la cupidité d'une multitude de gens ; et Marius et Sylla avaient montré que Rome pouvait avoir un maître : cette connaissance perdit la république. Parmi ceux à qui les troubles étaient nécessaires, Lucius Sergius Catilina fut un des plus audacieux. Cet homme, d'une des anciennes familles de Rome, avait fait, sous Sylla, l'apprentissage de tous les crimes : en servant les cruautés du tyran, il était parvenu aux principales dignités ; mais il s'y était déshonoré par ses excès, et ses débauches avaient englouti tout le fruit de ses rapines ;

——*Questions.*——

107. Poursuivez le récit de cette guerre ?
108. Quelles furent les conquêtes de Lucullus ?
109. Pompée termina-t-il la guerre contre Mithridate ?
110. Faites le récit de la conjuration de Catilina ?

de manière que, accablé de dettes, perdu de mœurs, et n'ayant plus rien à respecter ni à craindre, il s'associa les jeunes gens ruinés par leurs dérèglements, les mécontents, les ambitieux, enfin tous ceux à qui leur mauvaise fortune faisait désirer de nouveaux désordres.

111. Le dessein de ces hommes pervers était de tuer les consuls, de faire périr la plus grande partie des sénateurs, et de s'emparer ensuite de l'autorité et des emplois. Jamais Rome n'avait été menacée d'un danger aussi grand. Heureusement la précipitation de Catilina fit avorter la première entreprise ; il fallut attendre une occasion plus favorable. Cicéron, parvenu au consulat, sut, par sa prudence, découvrir les fils de cette terrible intrigue, et, par sa fermeté, épouvanter les conjurés, qui se croyaient encore sûrs du secret. Ce fut en plein sénat, où Catilina lui-même s'était rendu, ce fut en présence de ce féroce conspirateur, qu'il apprit aux Romains qu'on méditait la ruine prochaine de la ville, et qu'il prononça le plus éloquent et le plus énergique de ses discours. Catilina, confondu, leva alors le masque, laissa à ses principaux complices le soin d'assassiner le consul et une partie des sénateurs, et il courut se mettre à la tête d'une armée de séditieux, formée par ses soins. Antoine, l'autre consul, marcha contre lui, l'attaqua et tailla son armée en pièces. Catilina, ayant perdu tout espoir, se fit tuer au milieu de la mêlée. La plupart de ses complices eurent la tête tranchée. Rome entière donna par reconnaissance à Cicéron le titre de *père de la patrie.*

112. La conjuration de Catilina, quoiqu' éteinte, ne sembla que laisser un champ ouvert à l'ambition : trois hommes, considérables par leur réputation et par leurs richesses, se réunirent pour partager entr'eux le pouvoir souverain. Ces trois hommes étaient Pompée, Crassus, et César. On appelle cette association le *premier triumvirat.*

113. Pompée, à cette époque, attirait, pour ainsi dire, les yeux de toute la terre : sa vie n'avait été

——*Questions.*——

111. Quel était le dessein des conjurés ?
112. La mort de Catilina épouvanta-t-elle les ambitieux ?
113. Faites le portrait de Pompée ?

qu'une suite de victoires ; il avait fait la guerre dans les trois parties du monde, et il en était toujours revenu victorieux. Tant de victoires et de conquêtes l'avaient rendu plus grand que les Romains ne le souhaitaient, et qu'il n'avait osé lui-même l'espérer. Aussi, accoutumé dès sa jeunesse au commandement des armées, il ne pouvait se réduire à la simplicité d'une vie privée. Mais, plus sensible à la vanité qu'à l'ambition, il n'aspirait aux honneurs que pour être distingué des autres capitaines de son temps : l'égalité le blessait ; et, sans vouloir renverser la république, il désirait seulement d'en être le premier citoyen.

114. Crassus ne peut pas être comparé pour les talents à ses deux rivaux ; mais il était le plus riche des Romains, et son ambition était plutôt celle d'un homme qui veut encore augmenter ses richesses, que celle d'un homme qui veut commander à sa patrie.

115. De ces trois ambitieux, César était le plus habile et le plus dangereux. Du moment qu'il entra dans les affaires, il marcha directement à son but, à travers tous les obstacles : il voulait être le souverain de Rome. Neveu de Marius et gendre de Cinna, il se déclara pour leur faction, quoiqu'elle eût été comme dissipée depuis la dictature de Sylla. Il entreprit de plaire au peuple, et répandit l'argent avec profusion, bien décidé à en reprendre partout où il pourrait en trouver. Il devint un des plus grands orateurs de son temps, et un des plus habiles capitaines de tous les siècles. Ses mœurs ne répondaient point à ses grands talents ; et cependant, malgré ses débauches, il savait se montrer sobre et dur à lui-même quand il le fallait ; il se contentait de toutes les nourritures, buvait très peu de vin, et passait souvent les nuits, exposé aux injures de l'air.

116. Son but était d'abord de se rendre l'égal de Pompée et de Crassus qu'il ne pouvait surpasser, de s'approprier insensiblement leurs moyens, leurs créatures, de s'élever en s'appuyant sur eux, et ensuite de les supplanter. Il se fit donner le consulat et le gou-

——*Questions.*——

114. Dites un mot de Crassus.

115. Qui était César, et comment devint-il populaire ?

116. Quel était le but secret de César, en s'unissant à Pompée et à Crassus ?

vernement des Gaules pour cinq ans. Pompée et Crassus restèrent dans Rome pour la maîtriser, et obtinrent le consulat à leur tour, mais aux conditions que César serait continué cinq autres années dans son gouvernement des Gaules.

117. Il serait impossible d'énumérer ici toutes les batailles de César, et les états qu'il soumit dans les Gaules : il battit les Suisses, qui voulaient s'établir dans la Franche-Comté ; vainquit Arioviste, roi des Germains, qui s'était emparé d'une partie de cette province ; défit les Belges, et soumit avec une rapidité étonnante toute la Gaule ; il passa même en Angleterre, et imposa un tribut aux habitants de cette île. Toutes ces conquêtes ne demandèrent que huit années.

118. Crassus venait d'être tué en combattant les Parthes. César était couvert de gloire : Pompée vit avec jalousie ses succès et l'amour que lui portait le peuple ; il lui opposa le sénat, et tâcha de lui faire ôter son gouvernement.

119. César saisit avec joie l'occasion de se rendre maître de Rome ; c'était là l'objet de tous ses vœux. Il quitta la Gaule, et passa en Italie avec les troupes qu'il avait fait triompher tant de fois. A la nouvelle de sa révolte, le sénat s'empresse de lui opposer Pompée, quoique celui-ci ne fût pas consul, et le charge de sauver la république. Les Romains se divisent en deux grands partis ; chacun, de son côté, prétend défendre les lois et la liberté, quoique chacun travaille à renverser la liberté et les lois. Le parti de Pompée paraissait cependant le plus juste : les consuls et le sénat entier suivaient ses enseignes. Celui de César avait les signes de la révolte ; mais il était le plus puissant, et le peuple y applaudissait.

120. Enfin César entre dans Rome, d'où Pompée et ses partisans avaient été obligés de fuir ; il s'empare du

——*Questions.*——

117. Quels furent les exploits de César dans les Gaules ?
118. L'union subsista-t-elle long-temps entre les triumvirs ?
119. Quel parti prit César ?
120. Comment se termina la grande querelle entre César et Pompée ?

trésor public, réduit l'Italie sous sa puissance, passe en Espagne pour attaquer un des lieutenants de Pompée, soumet cette province, et se met à la poursuite de Pompée lui-même, qui avait passé dans la Macédoine. Plusieurs combats se donnèrent ; mais celui qui se livra près de Pharsale, l'an 48 avant J. C. décida du sort de la république. César triompha, et l'empire romain eut un maître.

121. Après la journée décisive de Pharsale, Pompée, illustre par tant de grandes actions, se vit presque entièrement abandonné, et se retira en Egypte, où Ptolémée, roi de ce pays, croyant faire une chose agréable au vainqueur, le fit assassiner. On porta sa tête à César, qui ne put s'empêcher de donner des larmes à la mémoire d'un si grand homme. Bientôt après il lui fit élever un tombeau magnifique, à l'endroit même où il avait été tué.

122. Ce fut pendant son séjour en Egypte, que César eut une entrevue avec Cléopatre ; cette princesse disputait le trône à Ptolémée, son frère ; César, étant devenu amoureux d'elle, combattit en sa faveur, et lui mit la couronne sur la tête.

123. Pharnace, roi de Pont, ne tarda pas à tomber sous ses coups. Cette victoire lui coûta peu : la guerre fut commencée et finie en un jour. C'est ce qu'il exprima par ces trois mots, *veni, vidi, vici*, (je vins, je vis, je vainquis.) Il repassa ensuite en Italie avec tant de rapidité que l'on y fut aussi surpris de son retour que de sa prompte victoire. Son séjour à Rome ne fut pas long : il alla vaincre Juba et Scipion en Afrique, et les fils de Pompée en Espagne.

124. Cet heureux usurpateur revint à Rome, triompha cinq jours de suite, se fit nommer consul pour dix ans, et déclarer dictateur perpétuel. Comme il avait de grandes idées, il ne s'occupa plus que de former des établissements utiles, ou qui devaient laisser une haute opinion de lui. Sa modération et sa clémence achevèrent de désarmer ses ennemis, et quoiqu'il eût été élevé par

——*Questions.*——

121. Que devint Pompée, après la journée de Pharsale?
122. A quelle occasion César vit-il Cléopâtre ?
123. Quels furent les autres exploits de César ?
124. Continuez l'histoire de César ?

Marius, son oncle, il n'en eut ni la haine opiniâtre ni la vengeance cruelle. Il sacrifia ses ressentiments pour mieux établir sa domination; il pardonna à tous les partisans de Pompée, et ne parut distinguer ni ses amis ni ses ennemis dans la distribution des emplois.

125. Une telle modération le fit généralement aimer du peuple. Cependant les vrais républicains, encore imbus des anciennes maximes, ne supportaient qu'impatiemment sa puissance, et la subversion de toutes les anciennes lois : ils convinrent, dans des assemblées secrètes, qu'on ne pouvait plus maintenir la république que par la mort du Dictateur; et plus de soixante sénateurs conspirèrent contre sa vie. On distinguait parmi eux, Brutus, Cassius, Cimber, Casca, Trébonius, et plusieurs autres personnages illustres. Ce fut au milieu du sénat même qu'ils lui donnèrent la mort; il tomba, percé de vingt-trois coups de poignard, au pied d'une statue de Pompée. Ainsi périt le premier empereur des Romains, dans sa cinquante sixième année, l'an 708 de la fondation de Rome, et quarante quatre ans avant notre ère.

126. Les conjurés, espérant de ranimer l'amour de la liberté dans le cœur des Romains, sortirent dans les rues, les mains encore armées de leurs poignards sanglants; mais leurs cris généreux ne produisirent aucun effet. Les Romains n'étaient plus qu'un peuple avili, habitué à vivre des libéralités de ceux qui achetaient ses suffrages, et de celles du Dictateur: tout le monde se tut. Alors le consul Marc-Antoine, confident de César, et qui espérait lui succéder, harangue le peuple, tâche de l'attendrir sur le sort du Dictateur, et expose à ses regards le cadavre du héros, couvert de blessures.

127. Les paroles de Marc-Antoine échauffèrent tellement les têtes, que la populace voulait aller mettre le feu au maisons des conjurés. Ceux-ci furent obligés de fuir, et se retirèrent chacun dans leur gouvernement. Antoine marchait ouvertement à la souveraine puissance, lorsque Octave vint traverser ses desseins.

——*Questions.*——

125. Sa modération lui gagna-t-elle tous les cœurs?
126. Qu'arriva-t-il après la mort de César?
127. Que produisirent les paroles de Marc-Antoine?

128. Octave était petit-neveu de César, par Accie sa mère, fille de Julie, sœur du Dictateur. César l'avait adopté pour son fils, et l'avait fait héritier de ses biens, lui permettant de prendre le nom de César. A la mort de son grand-oncle, Octave n'avait que dix-sept ans et demi, et étudiait l'éloquence à Apollonie, ville d'Epire. Il vint à Rome réclamer l'héritage de César, et vendit une partie de ses biens pour acquitter le legs du Dictateur en faveur du peuple. Ce sacrifice généreux lui mérita la faveur populaire, et la plus grande partie du sénat prit plaisir à élever ce jeune homme pour l'opposer à Antoine, dont l'ambition commençait à inspirer de grandes craintes. Cicéron, qui fut si cruellement payé de ses soins, se montra le plus ardent à le recommander au sénat et au peuple.

129. Afin de diminuer le pouvoir d'Antoine, qui était allé à la poursuite de Brutus, Octave persuada au sénat d'envoyer une armée contre lui, et il accompagna l'expédition. Après plusieurs engagements, une bataille générale se donna devant Modène, dans laquelle Antoine fut défait. Le vaincu prit alors le chemin de la Gaule transalpine, dans l'espérance de faire déclarer en sa faveur Lépide, Plancus, et Asinius Pollio, qui étaient dans ces grandes provinces, à la tête de différents corps de troupes.

130. Toutes les circonstances furent favorables à Antoine : Lépide se vit contraint de lui donner son appui, et de joindre ses forces aux siennes.

131. Octave, s'étant aperçu que le sénat, qui croyait n'avoir plus besoin de lui, cherchait à le réduire à la condition de simple particulier, se servit des troupes, qu'il commandait encore, pour intimider ses ennemis et se faire nommer consul ; ensuite, il se réunit avec Antoine et Lépide, dont les forces lui donnaient de l'inquiétude. Cette association s'appelle le *second triumvirat.*

132. Le premier soin de ces trois ambitieux fut de

——*Questions.*——

128. Faites-nous connaître Octave ?
129. Le sénat ne le chargea-t-il pas de faire la guerre à Marc-Antoine ?
130. Antoine obtint-il l'appui de Lépide ?
131. Que devint Octave-César?
132. Que firent ces trois ambitieux ?

partager entre eux les provinces, les légions et l'argent même de la république, comme si c'eût été une succession de leur patrimoine. Ils prirent le titre de *triumvirs*, et s'emparèrent de l'autorité souveraine pour cinq ans. Ils bornèrent leur usurpation à ce peu d'années, pour ne pas se déclarer d'abord trop ouvertement les tyrans de leur patrie. Lépide n'entra dans ce partage que parce que Antoine et Octave se méfiaient l'un de l'autre, et qu'ils avaient besoin, en leur absence, que l'autorité fût remise en dépôt, entre des mains sûres; car, du reste, Lépide était un homme qui n'avait que de l'ambition, sans talents et sans courage.

133. Ayant conclu entr'eux un traité, les Triumvirs renouvelèrent aussitôt toutes les horribles cruautés de Marius et de Sylla. L'argent leur était nécessaire pour soutenir la guerre; le sénat et Rome contenaient des ennemis cachés et dangereux; ils résolurent donc d'immoler ces ennemis, et de proscrire les plus riches citoyens. Ils formèrent ensemble une liste de ces victimes; ils poussèrent l'inhumanité jusqu'à s'abandonner l'un à l'autre leurs amis et leurs parents. Lépide sacrifia son frère à ses deux collègues; Antoine abandonna à octave le propre frère de sa mère; et Octave consentit qu'Antoine fît mourir Cicéron, quoique ce grand homme l'eût soutenu de son crédit contre Antoine même, quoique le jeune César lui eût cent fois donné le nom de père. Les droits les plus sacrés de la nature furent violés. Trois cents sénateurs et plus de deux mille chevaliers furent enveloppés dans cette horrible proscription.

134. Brutus et Cassius, réunis dans la Macédoine, se voyaient encore à la tête de vingt légions. Octave et Antoine marchèrent contre eux. Un combat eut lieu près de la ville de Philippe. Brutus enfonça les légions d'Octave; mais Antoine culbuta celles de Cassius. Celui-ci, ignorant la victoire de son collègue, crut tout perdu, et, par une précipitation funeste à son parti, se donna la mort. Le lendemain, Brutus livra une nouvelle bataille, et fut vaincu : ce violent republicain, re-

——*Questions.*——

133. Comment les triumvirs firent-ils connaître leur puissance ?

134. Les conjurés n'avaient-ils pas encore en leur pouvoir des forces considérables ?

gardant la liberté comme anéantie sans retour, se perça de son épée. La destruction de Brutus et de son parti eut lieu en l'an 42 avant J.-C.

135. L'ambitieux Octave, si hardi dans ses projets, si fécond en ressources, n'était qu'un lâche soldat. Au moment du combat, il prétexta une infirmité, et alla se cacher honteusement parmi le bagage.

136. Octave, ne voyant plus d'ennemis à redouter, songea à se rendre seul maître de l'empire. Il commença par renverser Lépide, et cette entreprise ne lui demanda que quelques intrigues. Ce triumvir, peu estimé de ses soldats, se vit abandonné d'eux au milieu de son camp. Antoine lui coûta beaucoup plus de peine ; et, si une passion violente pour cette même Cléopâtre, qui avait déjà subjugué César, ne lui eût fait commettre les plus grandes fautes, il n'est pas sûr qu'Octave fût jamais parvenu à la souveraine puissance.

137. La première faute d'Antoine fut de laisser Octave seul maître dans Rome, pour se rendre en Asie ; et la seconde fut de se de livrer tout entier à son amour pour la reine Cléopâtre : cette passion et son long séjour en Egypte lui aliénèrent une partie des Romains. Octave ne négligea pas de profiter du désavantage de son rival ; il l'accusa devant le sénat, et lui fit déclarer la guerre.

138. Octave prit le commandement de l'armée. Antoine, dont les forces étaient beaucoup plus considérables, obtint d'abord quelque avantage sur terre ; mais, ayant suivi le conseil de Cléopâtre, qui l'engageait à combattre sur mer, il perdit la fameuse bataille navale qui se donna près d'Actium, et, avec elle, l'autorité dont il avait joui, et l'espoir de l'empire. Quelque temps après, son armée entière passa sous les enseignes d'Octave, et l'Egypte se rendit. Antoine alors se donna la mort, et Cléopâtre, ne voulant pas subir l'humiliation de suivre le char triomphal du vainqueur, se fit piquer par un aspic, et fut placée dans le tombeau où l'on avait déjà mis le corps d'Antoine. Sa mort eut lieu trente ans avant la naissance de Jésus-

—*Questions.*—

135. **Comment se conduisit Octave pendant le combat ?**
136. **Que produisit la défaite du parti républicain ?**
137. **Rapportez les principales fautes d'Antoine ?**
138. **Quelle fut l'issue de la guerre contre Antoine ?**

Christ, et termina la monarchie d'Egypte, qui existait depuis les premiers âges du monde.

139. Octave, devenu le seul maître de la république, exerça son autorité pendant quelques années, sous le titre de consul. Il aurait bien désiré se faire déclarer roi, mais la crainte le retenait ; ce titre, si détesté dans Rome, eût pu éveiller quelque nouveau Brutus : il crut qu'il était plus prudent et plus politique de retenir la puissance souveraine sous un nom déjà connu dans la république. Enfin l'an 27 avant Jésus Christ, il prit les titres d'*Empereur* et d'*Auguste ;* le premier était depuis long-temps celui que les soldats avaient coutume de donner à leurs généraux victorieux. Il conserva en même temps les charges et les dignités de la république: on vit, sous son règne, et sous celui des empereurs qui lui succédèrent, des consuls, des préteurs, des édiles, etc. mais ce ne fut plus qu'une vaine image de l'ancien gouvernement. Pour effrayer encore moins les Romains, il ne se fit donner le pouvoir souverain que pour dix ans, assurant qu'il s'en dépouillerait dès que le calme serait rétabli : mais il se le fit continuer sous différents prétextes ; et Rome n'eut plus que des maîtres.



—— Questions.——

139. Octave se fit-il déclarer roi ?

FIN DE L'HISTOIRE ROMAINE.

ABRÉGÉ

DE MYTHOLOGIE.

INTRODUCTION.

1. La Mythologie est l'explication de la Fable, ainsi que l'apprend son nom, composé de deux mots grecs, *muthos logos*, qui signifient *Discours sur la Fable*.

2. La Fable doit son origine à l'altération de l'histoire sacrée et profane, à l'erreur, à l'ignorance, au penchant pour le merveilleux, et surtout à l'imagination des poëtes.

3. L'étude de la Mythologie est nécessaire pour bien entendre les écrivains de l'antiquité, surtout les poëtes; pour saisir l'intention des peintres et des sculpteurs, dans un grand nombre de leurs ouvrages; et enfin pour avoir connaissance de la religion des Grecs et des Romains.

4. Les Grecs avaient reçu cette religion des Egyptiens et des Phéniciens, et ils la transmirent aux Romains.

5. Elle fut heureusement détruite par l'arrivée de Jésus-Christ, qui, en donnant aux hommes une religion vraiment divine, fit disparaître toutes les erreurs qui avaient jusque-là abusé le genre humain.

6. La Mythologie est devenue l'apanage des beaux arts; la poésie, la peinture et la sculpture s'en sont emparées comme d'un bien qui leur appartenait; elles en ont emprunté leurs plus beaux ornements. Et, en effet, rien ne pouvait mieux convenir à l'imagination.

—*Questions.*—

1. Qu'est-ce que la Mythologie?
2. A quoi la Fable doit-elle son origine?
3. A quoi est utile l'étude de la Mythologie?
4. De qui les Grecs et les Romains avaient-ils reçu cette religion?
5. Par quel évènement fut-elle détruite?
6. Qu'est devenue la Mythologie?

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité ;
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Boileau.

7. Les Anciens reconnaissaient un grand nombre de dieux : Varron en compte jusqu'à trente mille ; et Juvenal nous représente *Atlas* gémissant sous le poids du Ciel à cause du grand nombre de divinités qu'on y avait placées.

8. On classe ces divinités en Dieux du premier ordre, Dieux du second ordre, et en Demi-Dieux.

9. Les divinités du premier ordre sont celles qui tenaient le rang principal dans la hiérarchie des pouvoirs, et dont le culte était le plus généralement répandu.

10. On comptait vingt divinités du premier ordre, dont douze seulement étaient admises au conseil céleste : c'étaient *Jupiter*, *Junon*, *Neptune*, *Cérès Mercure*, *Minerve*, *Vesta*, *Apollon*, *Diane*, *Vénus*, *Mars* et *Vulcain*. Les huit autres étaient : *le Destin*, *Saturne*, *Génius*, *Pluton*, *Bacchus*, *l'Amour*, *Cybèle*, et *Proserpine*.

11. Les divinités du second ordre sont celles dont le culte était plus circonscrit. C'est parmi ces divinités que l'on range Pan, Pomone, Vertumne, et un grand nombre d'autres qu'Ovide appelle la *populace des dieux*.

——*Questions.*——

7. Combien y avait-il de dieux ?
8. Comment classe-t-on ces divinités ?
9. Quelles sont les divinités du premier ordre ?
10. Combien en comptait-on ?
11. Quelles sont les divinités du second ordre ?

Ces derniers, pour la plupart, veillaient aux champs, aux fleuves, aux fontaines, aux arbres, etc.

12. Les demi-dieux étaient des hommes qui, par leurs grandes actions ou par leurs talents supérieurs, avaient mérité d'être admis au nombre des dieux. Ils étaient nés d'un dieu et d'une mortelle, ou d'un homme et d'une déesse. On distingue parmi eux, Hercule, Esculape, Castor et Pollux, etc.

13 Les héros sont des rois ou des guerriers qui se sont illustrés par leurs exploits, et que les poëtes ont pris plaisir à chanter : tels sont Agamemnon, Ulysse, Achille, Philoctète, etc.

14. Le Destin, qui se nommait aussi *Fatum* ou le *Sort*, était fils de la Nuit : on le supposait aveugle, et il gouvernait tout par une nécessité absolue ; les dieux eux-mêmes étaient soumis à ses décrets et ne pouvaient les changer. Il tenait dans ses mains une urne où était renfermé le sort des humains, et un livre où l'avenir était écrit d'une manière immuable.

> Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
> L'abaissement des uns, des autres la puissance,
> Les divers changements attachés à leur sort,
> Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, et leur mort.
>
> *Voltaire.*

> Le Temps, d'une aile prompte et d'un vol insensible,
> Fuit et revient sans cesse à ce palais terrible ;
> Et de là, sur la terre, il verse à pleines mains
> Et les biens et les maux destinés aux humains.
> Sur un autel de fer, un livre inexplicable
> Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
>
> *Voltaire.*

15. Le Chaos était la divinité qui avait présidé au débrouillement des parties dont se forma l'univers : les poëtes disent que c'était une masse informe, dans laquelle le ciel, la terre, la mer, et tous les éléments se trouvaient confondus.

—— *Questions.* ——

12. Qu'entendait-on par les demi-dieux ?
13. Qu'est-ce que l'on entend par les héros ?
14. Qu'est-ce que le Destin ?
15. Qu'est-ce que le Chaos ?

Description du Chaos.

Avant que l'air, les eaux, et la lumière,
Ensevelis dans la masse première,
Fussent éclos, par un ordre immortel,
Des vastes flancs de l'abyme éternel,
Tout n'était rien. La nature enchaînée,
Oisive et morte avant que d'être née,
Sans mouvement, sans forme, sans vigueur,
N'était qu'un corps abattu de langueur,
Un sombre amas de principes stériles,
De l'existence éléments immobiles.
Dans ce chaos (ainsi par nos aïeux
Fut appelé ce désordre odieux),
En pleine paix, sur son trône affermie,
Régna long-temps la discorde ennemie,
Jusques au jour pompeux et florissant
Qui donna l'être à l'univers naissant,
Quand l'Harmonie, architecte du monde,
Développant, dans cette nuit profonde,
Les éléments pêle-mêle diffus,
Vint débrouiller leur mélange confus,
Et, variant leurs formes assorties,
De ce grand tout animer les parties,
Le ciel reçut, en son vaste contour,
Les feux brillants de la nuit et du jour ;
L'air, moins subtil, assembla les nuages,
Poussa les vents, excita les orages ;
L'eau vagabonde, en ses flots inconstants,
Mit à couvert ses muets habitants ;
La terre enfin, cette tendre nourrice,
De tous nos biens sage modératrice,
Inépuisable en principes féconds,
Fut arrondie et tourna sur ses gonds,
Pour recevoir la céleste influence
Des doux présents que son sein nous dispense.

J. B. Rousseau.

PREMIERE PARTIE.

DES DIEUX DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE.

—o—

I. Saturne.

Uranus, ou le Ciel, passait pour le plus ancien des dieux. Deux de ses fils, dont l'un s'appelait le Temps ou Saturne, et l'autre Titan, sont célèbres dans les écrits des poètes. Titan était l'aîné, et par conséquent celui à qui l'empire du monde devait appartenir; mais il céda son droit à Saturne, à la sollicitation de sa mère Vesta: ce ne fut qu'à condition que son frère Saturne n'élèverait aucun enfant mâle. En conséquence de cette convention, Saturne dévorait ses propres fils dès qu'ils étaient venus au monde. Cybèle, sa femme, en était au désespoir. Un jour qu'elle donna naissance à deux enfants, dont l'un était Jupiter et l'autre Junon, elle cacha Jupiter, et ne montra que Junon à Saturne. Titan découvrit cette fourberie: il fit la guerre à Saturne, le défit dans un combat, et le mit aux fers. Saturne en fut délivré dans la suite par son fils Jupiter; car les Titans ayant ronouvelé la guerre pour venger de nouveau leur père, ils furent vaincus par Jupiter.

Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante;
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mourante.
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.—*Quinault.*

——*Questions.*——

Quel est le plus ancien des dieux?
Qui fut le successeur d'Uranus?
Quel autre nom avait Saturne?
Comment s'appelait son frère?
Racontez-nous son histoire?
Quel était le nom de sa mère?
Quels furent ses principaux enfants?

Description du Chaos.

Avant que l'air, les eaux, et la lumière,
Ensevelis dans la masse première,
Fussent éclos, par un ordre immortel,
Des vastes flancs de l'abyme éternel,
Tout n'était rien. La nature enchaînée,
Oisive et morte avant que d'être née,
Sans mouvement, sans forme, sans vigueur,
N'était qu'un corps abattu de langueur,
Un sombre amas de principes stériles,
De l'existence éléments immobiles.
Dans ce chaos (ainsi par nos aïeux
Fut appelé ce désordre odieux),
En pleine paix, sur son trône affermie,
Régna long-temps la discorde ennemie,
Jusques au jour pompeux et florissant
Qui donna l'être à l'univers naissant,
Quand l'Harmonie, architecte du monde,
Développant, dans cette nuit profonde,
Les éléments pêle-mêle diffus,
Vint débrouiller leur mélange confus,
Et, variant leurs formes assorties,
De ce grand tout animer les parties,
Le ciel reçut, en son vaste contour,
Les feux brillants de la nuit et du jour ;
L'air, moins subtil, assembla les nuages,
Poussa les vents, excita les orages ;
L'eau vagabonde, en ses flots inconstants,
Mit à couvert ses muets habitants ;
La terre enfin, cette tendre nourrice,
De tous nos biens sage modératrice,
Inépuisable en principes féconds,
Fut arrondie et tourna sur ses gonds,
Pour recevoir la céleste influence
Des doux présents que son sein nous dispense.

J. B. Rousseau.

PREMIERE PARTIE.

DES DIEUX DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE.

—o—

I. Saturne.

Uranus, ou le Ciel, passait pour le plus ancien des dieux. Deux de ses fils, dont l'un s'appelait le Temps ou Saturne, et l'autre Titan, sont célèbres dans les écrits des poètes. Titan était l'aîné, et par conséquent celui à qui l'empire du monde devait appartenir; mais il céda son droit à Saturne, à la sollicitation de sa mère Vesta: ce ne fut qu'à condition que son frère Saturne n'élèverait aucun enfant mâle. En conséquence de cette convention, Saturne dévorait ses propres fils dès qu'ils étaient venus au monde. Cybèle, sa femme, en était au désespoir. Un jour qu'elle donna naissance à deux enfants, dont l'un était Jupiter et l'autre Junon, elle cacha Jupiter, et ne montra que Junon à Saturne. Titan découvrit cette fourberie: il fit la guerre à Saturne, le défit dans un combat, et le mit aux fers. Saturne en fut délivré dans la suite par son fils Jupiter; car les Titans ayant ronouvelé la guerre pour venger de nouveau leur père, ils furent vaincus par Jupiter.

Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante;
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mourante.
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.—*Quinault.*

——*Questions.*——

Quel est le plus ancien des dieux?
Qui fut le successeur d'Uranus?
Quel autre nom avait Saturne?
Comment s'appelait son frère?
Racontez-nous son histoire?
Quel était le nom de sa mère?
Quels furent ses principaux enfants?

Saturne avait appris du Destin, qu'un jour ce même Jupiter lui ôterait le royaume : ainsi dès qu'il fut en liberté, il dressa des embûches à son fils, et ensuite lui déclara une guerre ouverte. Jupiter fut victorieux ; et non content d'avoir vaincu son père, il le chassa du ciel. Saturne, après avoir perdu le trône, se retira dans cette partie de l'Italie où, dans la suite, Rome fut bâtie. Cette contrée fut appelée *Latium*, du mot *latere*, qui signifie *être caché*, parce qu'en effet Saturne était venu s'y cacher et chercher un asyle. Janus, qui était alors roi du Latium, reçut favorablement ce dieu chassé du ciel, et l'associa même à son règne. Saturne, par reconnaissance, lui donna une intelligence singulière, par le moyen de laquelle il se ressouvenait des choses passées, et prévoyait celles qui devaient arriver ; c'est pourquoi on a dit que Janus avait deux têtes ou deux visages, dont l'un regardait le passé et l'autre l'avenir.

Dans le temps de Saturne, les mœurs étaient pures, et les beaux arts florissaient ; ce qui fit donner à cette époque, où les hommes furent si heureux, le nom d'*Age d'or*.

Tous les plaisirs couraient au-devant de leurs vœux ;
La faim aux animaux ne faisait point la guerre :
Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendait pas qu'un bœuf, pressé par l'aiguillon,
Traçât, à pas tardifs, un pénible sillon ;
La vigne offrait partout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentaient dans les plaines.

Boileau.

La terre, féconde et parée,
Mariait l'automne au printemps ;
L'ardent Phœbus, le froid Borée,
Respectaient l'honneur de ses champs :

——*Questions.*——

Qu'est-ce que le destin lui avait prédit ?
Quelle fut la suite de cette prédiction ?
Chassé du ciel, où se réfugia-t-il ?
D'où vient le nom de *Latium* ?
Qui était le roi de cette contrée ?
Comment fut-il récompensé par Saturne pour l'avoir bien reçu ?
Qu'est-ce que l'âge d'or ?

Partout les dons brillants de Flore
Sous ses pas s'empressaient d'éclore
Au gré du Zéphir amoureux :
Les moissons, inondant les plaines,
N'étaient ni le fruit de nos peines,
Ni le prix tardif de nos vœux.

Mais, pour le bonheur de la vie,
C'était peu que tant de faveurs :
Trésors bien plus dignes d'envie,
Les vertus habitaient les cœurs.
Pères, enfants, époux sensibles,
Nos devoirs, depuis si pénibles,
Faisaient nos plaisirs les plus doux ;
Et l'égalité naturelle,
Mère de l'amitié fidèle,
Sous ses lois nous unissait tous.——*Lamotte.*

A l'âge d'or succéda l'*Age d'argent*, époque où les hommes commencèrent à s'écarter de leur première innocence :

Vainqueur du vieux Saturne, un dieu moins indulgent
Soumit bientôt le monde à son sceptre d'argent.
Jupiter, en saisons partageant les années,
De l'antique printemps abrégea les journées ;
L'été brûla les champs glacés par les hivers,
Et l'automne inégal attrista l'univers.
L'air s'allume, embrasé de chaleurs dévorantes,
Et le froid aiguisa ses flèches pénétrantes.
On chercha des abris : un antre, des buissons,
Furent nos premiers toits, nos premières maisons.
Pour la première fois un long travail commence :
Il fallut enfouir une ingrate semence ;
Et le bœuf, attelé pour la première fois,
Connut du joug gênant la fatigue et le poids.

Ovide, *traduct. de Saintange.*

Après l'âge d'argent vint l'*Age d'airain*. L'espèce humaine se corrompait de plus en plus :

——*Questions.*——

Quel âge succéda à l'âge d'or ?
Quel âge vint après l'âge d'argent ?
Dites un mot de l'âge d'airain ?

Aux cris de l'audace rebelle,
Accourt la guerre au front d'airain :
La rage en ses yeux étincelle,
Et le fer brille dans sa main :
Par le faux honneur qui la guide,
Bientôt de son art parricide
S'instruisent les peuples entiers ;
Dans le sang on cherche la gloire ;
Et, sous le beau nom de victoire,
Le meurtre usurpe les lauriers.——*Lamotte.*

L'*Age de fer* fut le dernier, c'est celui où les hommes se livrèrent à tous les excès :

Ce fut au siècle affreux, nommé siècle de fer,
Que triompha le crime échappé de l'enfer.
La vérité s'enfuit, la pudeur, la justice ;
A leur place ont régné la fraude, l'artifice,
Et l'envie et l'orgueil, la soif de posséder,
Et, plus coupable encor, la soif de commander....
Chacun vit de rapine ; on s'égorge, on se pille.
Plus d'hospitalité, plus de nœuds de famille ;
Du beau-père en secret le gendre est l'ennemi ;
Entre les frères même on ne voit plus d'ami ;
L'époux contre l'épouse arme sa main perfide,
Et l'épouse médite une trame homicide ;
La marâtre, féconde en noires trahisons,
De la froide ciguë exprime les poisons :
Le fils, des jours d'un père accuse la durée.
La nature est sans droit ; et la divine Astrée,
De la terre, où le sang fume au loin sous ses yeux,
La dernière, en pleurant, remonte vers les cieux.

OVIDE, *traduct. de Saintange.*

On représente Saturne sous la figure d'un vieillard, tenant une faux d'une main, et de l'autre un serpent qui se mort la queue. On lui donne des ailes, et l'on place près de lui un sablier. La faux indique que le temps moissonne tout ; le serpent, qui forme un cercle,

——*Questions.*——

Qu'est-ce que l'âge de fer ?
Comment représente-t-on Saturne ?
Donnez l'explication de ses attributs ?

désigne l'éternite, qui n'a ni commencement ni fin ; le sablier indique la mesure du temps, et les ailes montrent sa rapidité :

> Ce vieillard qui, d'un vol agile,
> Fuit, sans jamais être arrêté,
> Le Temps, cette image mobile
> De l'immobile éternité,
> A peine du sein des ténèbres
> Fait éclore les faits célèbres,
> Qu'il les replonge dans la nuit :
> Auteur de tout ce qui doit être,
> Il détruit tout ce qu'il fait naître,
> A mesure qu'il le produit.——*J. B. Rousseau.*

Les fêtes de Saturne étaient appelées *Saturnales*, et tombaient dans le mois de décembre ; elles furent célébrées d'abord pendant trois jours, ensuite pendant quatre, enfin pendant cinq et davantage. Pendant ces jours-là, le sénat ne tenait point ses assemblées, les écoles publiques étaient fermées, et les amis s'envoyaient des présents les uns aux autres : il n'était pas permis d'exécuter aucun jugement contre les criminels, ni de déclarer la guerre. Les maîtres servaient à table leurs esclaves, et en faisaient les fonctions, pour rappeler le souvenir de l'ancienne liberté dont les hommes jouissaient dans le temps de Saturne, où tous étaient égaux. Janus, dont nous avons déjà parlé, est représenté tenant une clef d'une main et de l'autre un bâton. Il portait un bâton parce qu'il présidait aux chemins ; le bâton est le symbole du voyageur : et il avait une clef, parce qu'on le croyait l'inventeur des portes et des serrures. C'est de lui que le mois de janvier a pris son nom. On dressait douze autels en l'honneur de Janus, pour représenter les douze mois de l'année ; et comme il y a quatre saisons dans l'année, on a souvent représenté Janus avec quatre visages. Il était invoqué le premier dans tous les sacrifices, parce que c'était lui qui, le premier, a dressé des autels et établi les cérémonies des sacrifices. A

——*Questions.*——

Comment s'appelaient les fêtes de Saturne ?
Qu'est-ce qui s'y pratiquait ?
Comment Janus est-il représenté ?

Rome, le temple de Janus était fermé en temps de paix, et était ouvert en temps de guerre.

II. Cybèle.

Cybèle, femme de Saturne, a plusieurs noms dans les poètes; elles est appelée Dindymène, Bérécynthie et Idée ; ces noms sont tirés de trois montagnes de Phrygie, Dyndimène, Bérécynthie et Ida, où elle était principalement honorée. Elle était aussi appelée la *Grand' Mère*, parce qu'elle est la mère de la plupart des dieux, et surtout des dieux du premier ordre. On la nommait aussi *Ops* et *Tellus: tellus* veut dire *la terre:* parce que, comme Saturne avait présidé au ciel, elle présidait à la terre, et procurait toutes sortes de secours aux mortels : car *ops* veut dire *secours, richesses.*

Prodigue en ses largesses,
Cybèle à pleines mains nous répand ses largesses ;
De ses bienfaits nouveaux les arbres sont parés,
D'une herbe verdoyante elle couvre nos prés.

J. B. Rousseau.

On lui donnait encore le nom de *Rhéa*, du grec *reô* qui veut dire *je coule*, parce que toutes les choses coulent, pour ainsi dire, de la terre, et en sont produites. On la nommait aussi *Vesta.* Cependant, Vesta est communément le nom de la mère de Saturne, et non pas celui de sa femme; c'est pourquoi quelques savants croient qu'il y a deux Vesta, l'une femme du Ciel et mère de Saturne; et l'autre moins ancienne et fille de Saturne; et ils sont persuadés que l'ancienne Vesta est la même que Cybèle et que la Terre. Celle-ci était représentée assise, parce que la Terre, soutenue par son propre poids, demeure toujours dans une situation uniforme. Elle tenait un tambour à la main, parce que comme le tambour est rempli d'air, de même la terre renferme dans son sein les vents qui en sortent avec bruit. On peignait aussi des bêtes à ses côtés. Elle

——*Questions.*——

Quels sont les différents noms de Cybèle ?
Comment la représente-t-on ?

était portée sur un char traîné par des lions ; elle était quelquefois couronnée de fleurs et de plantes, et plus souvent on lui donnait une couronne de tours et de créneaux de murailles.

L'autre Vesta, moins ancienne, présidait aux feux. Numa Pompilius, roi de Rome, lui consacra un autel sur lequel il ordonna que des vierges, appelées *Vestales*, entretiendraient un feu perpétuel. Si par hasard ce feu venait à s'éteindre, on publiait le *justitium*, c'est-à-dire l'interruption de l'administration de la justice. Ce mot vient de *jus*, le droit, et de *stare*, s'arrêter ; car alors les affaires publiques et particulières étaient interrompues jusqu'à ce que ce prodige funeste eût été expié par des cérémonies particulières. Si ce malheur arrivait par la faute des Vestales, on les punissait sévèrement. On renouvelait ce feu tous les ans aux calendes de mars, c'est-à-dire au premier jour de mars, et on se servait, pour le rallumer, non du feu ordinaire, mais uniquement des rayons du soleil. Les fêtes de Cybèle s'appelaient les fêtes Mégalésiennes, ou les jeux Mégalésiens : ce mot vient de l'adjectif grec *megale*, qui signifie *grande*, parce que c'étaient les fêtes de la grande déesse. Les prètres deVesta étaient nommés en latin *Galli*, de *Gallus* fleuve de Phrygie. Quand ces prêtres avaient bu de l'eau de ce fleuve, ils devenaient furieux, et se déchiraient à coups de couteaux ; ils tournaient la tête en rond, en avançant les uns contre les autres, et se heurtaient comme des béliers, c'est pourquoi ils furent aussi appelés *Corybantes*, du grec *korus*, qui signifie *casque*. Ces prêtres se coupaient les cheveux sur le devant de la tête, ils portaient une longue robe comme les femmes. Ils avaient élevé Jupiter dans l'île de Crète ; ce qui fut cause qu'on les appela *Curètes*, nom des peuples qui vinrent habiter l'île de Crète, aujourd'hui Candie. On appelle aussi ces prêtres Dactyles, Idéens : Dactyles, du mot grec *dactulos* qui signifie un *doigt*, parce qu'ils

——*Questions.*——

Qu'étaient les Vestales ?
D'où vient le mot de *Justice* ?
Quelles étaient les fêtes de Cybèle ?
Comment s'appelaient les prêtres de Vesta ?
D'où viennent les noms de Corybantes, Curètes, et Dactyles ?

étaient au nombre de dix, et par conséquent autant qu'il y a de doigts aux deux mains, ou parce que, comme les doigts se prêtent aux mouvements de la main, ils devaient toujours être prêts pour les fonctions de leur ministère, et pour le culte de la déesse; et ils étaient appelés *Idéens*, parce qu'ils demeuraïent sur le mont Ida, montagne de Phrygie. Il y avait aussi une montagne de ce nom dans l'île de Crète. Ces prêtres célébraient les fêtes de Cybèle, avec des cris confus, au bruit des tambours, des fifres, des flûtes et d'autres pareils instruments. A Rome, les fêtes de Cybèle étaient célébrées par les dames romaines, dans un temple qui était un lieu retiré, qu'on appelait *Opertum*, c'est-à-dire, *lieu caché:* il n'était pas permis aux hommes d'y entrer.

III. Cérès et le dieu Terme.

Cérès fut fille de Saturne et d'Ops, ou Cybèle. Elle était la déesse des productions de la terre, et c'est elle qui a trouvé l'usage du blé; c'est pour cela qu'on la peint avec une couronne d'épis et avec de grosses mamelles, d'où lui est venu le nom de *Mammosa*, et aussi d'*Alma*, c'est-à-dire, *celle qui nourrit*, parce qu'avec le blé elle nourrit tous les hommes.

Elle portait un flambeau à la main, parce qu'elle chercha long-temps sa fille Proserpine, que Pluton avait enlevée. On dit que, comme le chagrin qu'elle conçut de cet enlèvement lui avait fait perdre l'usage du sommeil, Jupiter lui fit manger des pavots. Le pavot est une plante qui a la propriété de faire dormir: c'est pour cela qu'on la peint aussi avec des pavots à la main. Elle se servit de Triptolême pour montrer aux hommes l'art de semer. Ce Triptolême était fils du roi d'Eleusis, chez qui Cérès s'était arrêtée quelque temps lorsqu'elle cherchait sa fille Proserpine. C'est dans

——*Questions.*——

Comment se célébraient les fêtes de Cybèle?
Quelle était la mère de Cérès?
Quels sont ses différents noms?
Comment s'appelait sa fille?
Comment la représente-t-on?
A quoi employa-t-elle Triptolème?

cette ville d'Eleusis qu'on a célébré, pour la première fois, certaines fêtes en l'honneur de Cérès ; elles étaient appelées *Eleusines*. On y gardait un silence incroyable et un grand secret ; et c'eût été un crime des plus grands que de rapporter un mot de ce qui s'y était passé. On trouve dans les anciens auteurs deux autres fêtes en l'honneur de Cérès : premièrement, les *Thesmophores*, ainsi appelées de deux mots grecs *thesmos* loi, et *pherô* je porte ; ces fêtes étaient ainsi nommées, parce que Cérès donna des lois aux Athéniens : secondement, les *Ambarvales*, établies pour obtenir du ciel la fertilité des campagnes et l'abondance des fruits. Ce mot vient de l'ancienne préposition *am*, qui veut dire *autour*, et *arva*, qui signifie *les terres labourées*. En effet, pendant ces fêtes, on faisait des processions autour des champs. Le vin était banni des autels de Cérès. On lui immolait un porc, parce que cet animal déracine les herbes et détruit les semences.

Le dieu Terme présidait aux limites des campagnes. Ses fêtes s'appelaient *Terminales*. S. Augustin dit que Cérès a été une reine de Grèce, et qu'elle a appris à ses sujets l'art de cultiver la terre ; que par ce moyen il est arrivé que les Grecs se sont nourris des grains qui croissaient dans leur propre territoire, au lieu qu'auparavant ils ne vivaient que de ceux qu'on apportait d'ailleurs.

IV. Jupiter.

Jupiter était fils de Saturne et de Cybèle. Après qu'il eut chassé son père du ciel, il partagea l'empire du monde avec ses frères ; il garda le ciel pour lui ; il donna l'empire des eaux à Neptune, et celui des enfers à Pluton. Son règne fut bientôt troublé : car la Terre, femme de Titan, au désespoir de ce que Jupiter avait fait mourir les Titans, ses fils, produisit les Géants : c'étaient des hommes d'une grandeur énorme

—— *Questions.* ——

Comment s'appelaient les fêtes de Cérès ?
A quoi présidait le dieu Terme ?
Quel était le nom de ses fêtes ?
De qui était fils Jupiter ?
Quel fut son empire ?

et d'une force extraordinaire. Ils entassèrent montagnes sur montagnes pour escalader le ciel, et pour en chasser Jupiter, mais ayant été renversés à coups de foudre et écrasés par ces mêmes montagnes, ils furent les victimes de leur présomption. Comme Jupiter ne croyait pas pouvoir résister tout seul à tant d'ennemis, il appela à son secours les autres dieux pour combattre et pour partager le péril avec lui; mais les dieux furent si épouvantés à la vue des Géants,qu'ils s'enfuirent tous en Egypte, où ils se chachèrent sous diverses formes d'animaux : c'est pour cela que dans la suite les Egyptiens rendirent aux bêtes des honneurs divins. Mais Bacchus eut plus de courage que les autres dieux, car ayant pris la figure d'un lion, il combattit avec fermeté pendant quelque temps, animé par Jupiter, qui lui criait sans cesse : *courage, courage, mon fils.*

C'est lui qui, des fils de la Terre
Châtiant la rébellion,
Sous la forme d'un fier lion
Vengea le maître du tonnerre;
Et par lui les os de Rhécus
Furent brisés comme le verre,
Aux yeux de ses frères vaincus.——*J. B. Rousseau.*

Jupiter se trouvant paisible possesseur de l'empire du monde, s'appliqua à former l'homme. Prométhée, petit-fils du Ciel, ayant voulu imiter Jupiter, fit avec de la terre quelques statues d'hommes, et les anima avec un feu qu'il prit du char du Soleil.

Faisons de leur repos rougir les immortels.
Du feu des cieux je me suis rendu maître;
C'est par moi que l'homme va naître,
C'est à moi seul qu'il devra des autels.
Esprit soumis à mon empire,
Que ce peuple impuissant s'anime par vos feux;
Qu'aujourd'hui l'argile respire,
Soyez aussi prompt que mes vœux.——*Lamotte.*

——*Questions.*——

Comment se tira-t-il de la guerre des Géants?
D'où vient qu'en Egypte on adora des bêtes?
Quel service lui rendit Bacchus?
Quel fut le sujet de la colère de Jupiter contre Prométhée?

Jupiter, irrité de cette audace de Prométhée, chargea Vulcain de l'attacher sur le mont Caucase, et mit auprès de lui un vautour pour lui déchirer les entrailles : il s'en formait toujours de nouvelles, qui ne faisaient que servir de matière à de nouveaux tourments pour le malheureux Prométhée ; car à mesure qu'elles revenaient, le vautour ne manquait pas de les déchirer. Les autres dieux furent offensés de cette sévérité de Jupiter, et ils virent avec douleur qu'il voulait s'attribuer à lui seul le droit de former des hommes. C'est pourquoi, de concert entr'eux, ils formèrent une femme, et chacun d'eux contribua de quelque chose à cette formation. Ils l'appelèrent *Pandore*, c'est-à-dire formée des présents de tous. Ce mot *Pandore* vient de deux mots grecs, *pan* qui veut dire *tout*, et *dôron* qui signifie *don*, *présent*. Jupiter, pour punir l'orgueil de ces dieux, donna à cette femme une boîte, présent funeste ; car tous les maux de la nature y étaient renfermés. Pandore porta cette boîte à Epiméthée, frère de Prométhée. Epiméthée, par une fatale curiosité, ou plutôt sa femme, comme d'autres le disent, ouvrit la boîte, et d'abord que cette boîte fut ouverte, les maux de toute espèce qui y étaient renfermés en sotirent, et se répandirent sur toute la surface de la terre.

Ignores-tu donc encore
Que tous les fléaux tirés
De la boîte de Pandore
Se sont du monde emparés ;
Que l'ordre de la nature
Soumet la pourpre et la bure
Aux mêmes sujets de pleurs ;
Et que, tout fiers que nous sommes,
Nous naissons tous faibles hommes,
Tributaires des douleurs ?——*J. B. Rousseau.*

La seule espérance demeura au fond de la boîte : de là vint l'âge de fer, avec tous les crimes et tous les autres maux de la nature.

——*Questions.*——

Comment le punit-il ?
D'où vient la boîte de Pandore ?
Qu'arriva-t-il quand elle fut ouverte ?

D'où peut venir ce mélange adultère
D'adversités, dont l'influence altère
Les plus beaux dons de la terre et des cieux ?
L'antiquité nous mit devant les yeux
De ce torrent la source emblêmatique,
En nous peignant cette femme mystique,
Fille des dieux, chef-d'œuvre de Vulcain,
A qui le ciel prodiguant par leur main
Tous les présents dont l'Olympe s'honore,
Fit mériter le beau nom de Pandore.
L'urne fatale, où les afflictions,
Les durs travaux, les malédictions,
Jusqu'à ce temps des humains ignorées,
Avaient été par les dieux resserrées,
Pour le malheur des mortels douloureux,
Fut confiée à des soins dangereux.
Fatal désir de voir et de connaître :
Elle l'ouvrit, et la terre en vit naître,
Dans un instant, tous les fléaux divers
Qui depuis lors inondent l'univers.
Quelle que soit, ou vraie ou figurée,
De ce revers l'histoire aventurée,
N'en doutons point, la curiosité
Fut le canal de notre adversité.——*J. B. Rousseau.*

Ceux qui disent que ce fut la femme d'Epiméthée qui ouvrit la boîte, prétendent que c'était elle qui s'appelait *Pandore.*

Les savants croient que parmi les rois de Crète, il y en a eu plusieurs qui ont porté le nom de Jupiter. Le plus célèbre de tous, selon Eusèbe, était contemporain d'Abraham. Ce Jupiter, roi de Crète, dépouilla son père du royaume, qu'il partagea ensuite avec ses frères, Neptune et Pluton ; de telle sorte qu'il garda pour lui le côté de l'orient; il donna à Pluton la partie occidentale de l'île, et à Neptune le rivage de la mer et le soin de la marine. De là on a dit que Jupiter était le dieu du ciel, Neptune celui de la mer, et Pluton celui des enfers, car ce mot *enfer* veut dire *lieu inférieur :* la partie occidentale était regardée comme la partie inférieure de l'île. Par le nom de Jupiter, on entend souvent, dans les anciens poètes, l'air ou le ciel ; et par celui de

Junon, femme de Jupiter, on entend aussi quelquefois la terre, parce que c'est du ciel, ou de l'air et de la terre, que toutes choses sont produites.

Le même Jupiter a différents noms dans les auteurs profanes ; voici les plus ordinaires : *Diespiter*, c'est-à-dire *diei pater*, père du jour ; *Feretrius*, du latin *ferire*, frapper, parce qu'il avait aidé les Romains à vaincre leurs ennemis ; ou du latin *ferre*, porter, parce qu'on portait dans son temple les dépouilles opimes. *Opimus* est un mot latin qui veut dire *gras*, *abondant*, *fertile* ; c'est le nom que Romulus donna aux dépouilles qu'un général romain remporterait sur les ennemis, après en avoir tué le général dans un combat, comme il fit en combattant contre les Céniniens : il tua leur roi, et consacra les armes et les dépouilles de ce roi au temple de Jupiter ; ce fut alors qu'il donna à ce dieu le nom de *Feretrius* (Tite-Live, lib. 1. n°. 10).

Jupiter fut encore appelé *Stator* par Romulus : ce mot vient du latin *stare*, ou *sistere*, arrèter. Romulus l'appela ainsi, parce qu'il avait arrêté les Romains, et leur avait fait tenir ferme lorsqu'ils commençaient à prendre la fuite en combattant contre les Sabins.

On appelait aussi Jupiter *Xenius*, c'est-à-dire *hospitalier*, parce qu'il était regardé comme le protecteur des hôtes et le dieu particulier de l'hospitalité. *Xenius*, vient du grec *xenos*, qui veut dire *hospes*, hôte. On lui donnait encore le nom de *Vejovis*, et celui de *Vedius*, lorsqu'on le suppliait de ne point faire de mal, et qu'on le mettait au nombre des dieux funestes et nuisibles. Ces mots sont formés de l'interjection *væ*, qui est un terme d'imprécation, et de deux génitif, un latin, *Jovis*, et l'autre grec, *Dios*, qui répond à *Jovis*.

V. Junon.

Junon, sœur et femme de Jupiter, présidait aux mariages et à la naissance des enfants, et alors elle était appelée *Pronuba*, *Lucina*, *Ilithya*. Sa fille Hébé,

Questions.

Quels étaient les différents noms de Jupiter ?
Comment était appelée Junon ?
Quel emploi avait sa fille Hébé ?

déesse de la jeunesse, fut chargée de verser le nectar à Jupiter, jusqu'à ce que Ganymède fût mis en sa place. Ganymède était fils de Tros, troisième roi de Troye : Jupiter, transformé en aigle, l'avait enlevé. Junon fut aussi la mère de Mars, dieu de la guerre et des armes. Elle eut aussi pour fille Bellone, ou Enyo, sœur de Mars. Enfin elle mit au monde Vulcain, mais mal fait et difforme. Jupiter prit en aversion ce fils, qui ne lui parut pas digne de lui, et d'un coup de pied il le précipita du ciel à la terre. Vulcain se cassa une jambe en tombant, et en demeura toujours boiteux. Jupiter, pour le consoler de ce malheur, le fit chef des forgerons qui travaillaient aux foudres.

Les forges de Vulcain étaient à Lemnos, île de l'Archipel; à Lipare, île auprès de la Sicile; enfin, au mont Etna dans la Sicile. Les compagnons de Vulcain étaient les Cyclopes, ainsi appelés parce qu'ils n'avaient qu'un œil au milieu du front. Ce mot *Cyclopes* vient de deux mots grecs, *kuclos*, cercle, et *ôps*, qui veut dire œil. Au reste Jupiter, aigri de l'humeur hautaine de Junon et de la difformité de son dernier enfant, prit du dégoût pour elle, et s'attacha à d'autres femmes. Bien plus, il mit au monde Pallas, qu'il fit sortir de sa tête féconde, et il voulut qu'elle présidât également à la guerre et aux lettres. Cependant quand on regarde Pallas comme ayant l'intendance sur les sciences, on lui donne ordinairement le nom de *Minerve*.

De la vertu qui nous conserve,
C'est le symbolique tableau ;
Chaque mortel a sa Minerve,
Qui doit lui servir de flambeau.
Mais cette déité propice
Marchait toujours devant Ulysse,
Lui servant de guide ou d'appui,

—— *Questions.* ——

Quelle est l'histoire de Ganimède ?
Quels étaient les différents enfants de Junon ?
Quel était l'emploi de Mars ?
Racontez l'histoire de Vulcain ?
Quels étaient les compagnons de Vulcain ?
Quelle fut la naissance de Pallas ?
Quel est son autre nom ?
Comment la représente-t-on ?

Au lieu que, par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à sa suite,
Et se précipite avec lui.——*J. B. Rousseau.*

L'olivier lui était consacré, c'est le symbole de la paix; car les lettres aiment la paix, et la paix doit être l'objet et le prix de la guerre. Pallas fut principalement honorée par les Athéniens. Mais revenons à Junon. Cette déesse, jalouse des infidélités de son mari, le fit observer par un espion qui avait cent yeux, et qui s'appelait *Argus*. Jupiter par le moyen de Mercure, se défit de cet observateur incommode, qui épiait toutes ses actions. Junon plaça les yeux d'Argus à la queue du paon, ou, comme d'autres le prétendent, elle changea Argus lui même en paon.

L'orgueil de cette déesse impérieuse est bien exprimé dans ces vers:

Moi, l'épouse et la sœur du maître du tonnerre!
Moi, la reine des dieux, du ciel et de la terre!
Ah! périsse ma gloire; et faisons voir à tous
Que ces dieux si puissants ne sont rien près de nous.
Qu'ils viennent à mes dons comparer leurs largesses!
Je veux lui prodiguer mes grandeurs, mes richesses!
Je veux que son pouvoir dans les terrestres lieux
Soit égal au pouvoir de Junon dans les cieux

J. B Rousseau.

Iris était à la suite de Junon; elle en était la messagère, quoiqu'elle rendît quelquefois le même service à Jupiter et aux autres dieux. A l'égard du dieu Mars, on le surnommait quelquefois *Gradivus*, surtout quand il entrait en fureur; car en latin *gradior* se dit proprement des soldats qui marchent en bataille pour combattre. On l'appelait, au contraire, *Quirinus*, lorsqu'il était tranquille et paisible. Ce dernier nom vient du nom sabin, *Curis* ou *Quiris*, qui signifie *une haste*, *un javelot*. On a aussi donné ce nom à Romulus, fils de Mars. Les Saliens, prêtres de Mars, couraient en

——*Questions.*——

Quelle est l'histoire d'Argus?
Quel était l'emploi d'Iris?
Quels étaient les différents noms de Mars?
Comment appelait-on les prêtres de Mars?

certains jours par la ville en sautant, et c'est pour cela qu'ils furent appelés *Saliens*, du mot latin *salire*, sauter ; ils portaient alors de petits boucliers échancrés des deux côtés. On appelait ces boucliers, *ancilia, ab ancisu*, c'est-à-dire, à cause de leur échancrure.

VI. Apollon.

Jupiter, dégoûté de Junon, aima Latone, dont il eut Apollon et Diane. Avant qu'ils fussent venus au monde, Junon, jalouse, pria la Terre de ne donner à Latone aucune retraite où elle pût s'arrêter pour faire ses couches. La Terre lui promit de ne l'admettre dans aucun lieu de sa dépendance ; mais elle ajouta qu'elle n'était pas la maîtresse de l'île de Délos, qui, dans ce temps-là, flottait au milieu de la mer, et était presque toujours couverte de flots : c'était donc le dieu de la mer qui en était le maître.

Neptune, touché de la triste situation de Latone, affermit l'île de Délos, et la fit paraître sur l'eau. Elle servit de retraite à Latone, qui donna naissance à Apollon et à Diane. C'est de là qu'Apollon fut surnommé *Délien*, du nom de l'île où il avait reçu le jour.

Son fils Esculape ayant appris de son père et du centaure Chiron l'art de la médecine, il y fit de si grands progrès, qu'il rendit la vie à Hippolyte fils de Thésée, que des monstres marins avaient mis en pièces. Jupiter regardant cette résurrection comme un attentat à son autorité, frappa Esculape d'un coup de foudre. Apollon ne pouvant se venger contre Jupiter même, tua à son tour les Cyclopes, parce qu'ils avaient forgé la foudre. Jupiter en fut extrêmement irrité ; il chassa Apollon du ciel, et le priva pendant quelque temps de la divinité.

Apollon, en cet état, fut réduit à une extrême mi-

——*Questions.*——

De qui était fils Apollon ?
Quelle est l'histoire de Latone ?
Comment Esculape fut-il puni pour avoir rendu la vie à Hippolyte ?
Sur qui Apollon s'en vengea-t-il ?
Quelle vengeance en tira Jupiter ?

sère, et pour ne point mourir de faim, il se mit au service d'Admète, roi de Thessalie, et il fut chargé de mener paître les troupeaux de ce roi: c'est ce qui l'a fait passer pour le dieu des pasteurs ; en cette qualité, on lui immolait un loup, qui est la terreur des brebis. Un jour qu'il menait paître des troupeaux, Mercure l'aperçut et lui déroba adroitement une vache, ensuite il lui enleva subtilement le carquois de dessus ses épaules.

Apollon changea Daphné en laurier, après l'avoir inutilement poursuivie. Ayant tué par mégarde le jeune Hyacinthe, avec qui il jouait au palet, il le changea en une fleur qui porte aujourd'hui le nom de ce jeune homme. Mais le père et la mère d'Hyacinthe ayant poursuivi Apollon pour venger la mort de leur fils, furent cause qu'il se retira dans la Troade, où il trouva Neptune qui était aussi exilé du ciel, parce qu'il avait conspiré contre Jupiter avec quelques autres dieux. Ils se réfugièrent l'un et l'autre auprès de Laomédon, qui alors faisait bâtir la ville de Troye, et après être convenu avec ce roi d'un certain salaire, ils travaillèrent à construire les murailles de cette ville. Mais parce que Laomédon refusa ensuite de leur payer le salaire convenu, ils conspirèrent contre ce roi parjure. Neptune ayant fait déborder les eaux de la mer, renversa la plus grande partie de la ville, et Apollon de son côté désola toute cette contrée par la peste. Laomédon chercha un remède à tant de maux ; il consulta l'oracle, qui lui répondit qu'il devait appaiser Apollon et Neptune, en exposant toutes les années une fille troyenne à des monstres marins. Le sort tomba sur Hésione, propre fille du roi. Hercule s'engagea à la sauver, à condition que Laomédon lui donnerait certains chevaux singuliers. Le roi les lui promit : mais quand sa fille fut délivrée, et que les monstres marins furent tués ou chassés, il renvoya Hercule sans lui

——*Questions.*——

Que fit Apollon chez Admète ?
Quelle fut la métamorphose de Daphné ?
Quelle fut celle d'Hyacinthe ?
Que fit Apollon avec Neptune chez Laomédon ?
Par qui Hésione fut-elle délivrée, et qu'est-ce qui s'en suivit ?

donner la récompense qu'il lui avait promise, et il ajouta la moquerie à la perfidie. Hercule, outré d'une juste fureur, assiégea la ville, la prit, et fit mourir ce roi perfide. Cependant la colère de Jupiter s'étant appaisée, il rappela Apollon dans le ciel, et lui rendit la divinité. Apollon ne recouvra pas seulement son premier rang, mais il en augmenta de beaucoup la gloire, car il fut chargé dans le ciel de distribuer la lumière à l'univers, ce qu'il faisait aussi auparavant, quoique quelques poètes donnent cet emploi à l'un des Titans, qu'ils ont appelé *Titan* et *Hypérion*. D'autres disent qu'Hypérion est le père du soleil. Les Egyptiens appelaient le soleil *Horus*, et c'est de là que nous vient le mot d'*heures;* les Perses l'appelaient *Mithra*. Tel fut l'emploi d'Apollon dans le ciel; mais sur la terre il commença à rendre des oracles, surtout à Delphes, où une prêtresse rendait ses réponses, assise sur la cortine, ou table à trois pieds, couverte de la peau du serpent Python, qu'Apollon avait tué autrefois.

Chez les filles de Mémoire
Allez apprendre l'histoire
De ce serpent abhorré,
Dont l'haleine détestée,
De sa vapeur empestée
Souilla leur séjour sacré.
Lorsque la terrestre masse
Du déluge eut bu les eaux,
Il effraya le Parnasse
Par des prodiges nouveaux.
Le ciel vit ce monstre impie,
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler son infecte rage
Contre le naissant ouvrage
Des mains de Deucalion.
Mais le bras sûr et terrible
Du dieu qui donne le jour,

——*Questions.*——

Quel fut l'emploi d'Apollon dans le ciel. après avoir été rappelé par Jupiter ?
Comment rendait-il des oracles sur la terre ?
Quel était le serpent Python ?

Lava dans son sang horrible
L'honneur du docte séjour.
Bientôt de la Thessalie,
Par sa dépouille ennoblie
Les champs en furent baignés ;
Et du Céphise rapide,
Son corps affreux et livide
Grossit les flots indignés.——*J. B. Rousseau.*

De plus, il fut l'inventeur de la musiqne, et ayant eu l'avantage dans le chant sur le satyre Marsias, qui avait eu la témérité de lui faire un défi sur ce point, il l'écorcha tout vif; il apprit aux Muses la musique et la poésie. Les Muses étaient filles de Jupiter et de Mnémosine, déesse de la mémoire. *mnemosune*, en grec, signifie *mémoire.*

Dans son rapide essor, Uranie à nos yeux
Dévoile la nature et les secrets des dieux.
Des empires divers Clio chante la gloire ;
Des rois, des conquérants assure la mémoire.
Calliope, accordant la lyre avec la voix,
Eternise en ses vers d'héroïques exploits.
D'un spectacle agréable employant l'artifice,
Thalie, en badinant, sait démasquer le vice.
Melpomène, avec pompe, étalant ses douleurs,
Nous charme en nous forçant de répandre des pleurs.
Erato des amours célèbre les conquêtes,
Se couronne de myrthe, et préside à leurs fêtes.
Euterpe a, de la flûte animant les doux sons,
Aux plaisirs innocents consacré ses chansons.
Polymnie a du geste enseigné le langage,
Et l'art de s'exprimer des yeux et du visage.
Terpsichore, excitée au bruit des instruments,
Joint à des pas légers de justes mouvements.
De l'esprit d'Apollon une vive étincelle
Des filles de Mémoire anime les concerts ;
Et chef de leur troupe immortelle,
Il rassemble en lui seul tous les talents divers.——*Danchet.*

Les Muses étaient au nombre de neuf, savoir : Cal-

——*Questions.*——

Que fit Apollon à Marsias ?
Qu'apprit-il aux Muses ?

liope, Clio, Erato, Thalie, Polymnie, Uranie, Melpomène, Terpsichore, Euterpe : elles habitaient avec Apollon sur le mont Parnasse.

Parmi les enfants d'Apollon, Phaéton est un des plus célèbres. Il eut la témérité de vouloir conduire le char du Soleil, son père ; mais comme il le menait mal, Jupiter le frappa d'un coup de foudre, qui le précipita dans l'Eridan, aujourd'hui le Pô, fleuve d'Italie.

Le sort de Phaéton se découvre à mes yeux.
Dieu ! je frémis ! que vois-je ? ô dieux !
Tremblez pour votre fils, ambitieuse mère !
Où vas-tu, jeune téméraire ?
Tu dois trouver la mort dans la gloire où tu cours.
En vain le dieu qui nous éclaire,
En pâlissant pour toi se déclare ton père !
Il doit servir à terminer tes jours.——*Quinault.*

Ses sœurs, les Héliades, furent changées en peupliers. Elles sont appelées les *Héliades*, parce qu'elles étaient filles du Soleil ; car *hêlios*, en grec, signifie *le Soleil.*

Quelques-uns mettent l'Aurore au nombre des enfants d'Apollon. Celle-ci eut pour mari Titon, fils de Laomédon, roi de Troye. Elle obtint pour lui de Jupiter l'immortalité ; mais elle ne put en obtenir, ou plutôt elle ne songea point à demander qu'il eût le privilége de demeurer toujours jeune. De sorte que se voyant accablé par son grand âge, il souhaita et obtint d'être changé en cigale. L'Aurore fut mère de Memnon, qui dans la guerre de Troye vint au secours de Priam. Il fut tué par Achille ; sa mère le pleura longtemps, et ce sont ces larmes qui ont fait la rosée. Du bûcher de Memnon sortirent les oiseaux Memnonides. Les Egyptiens lui dressèrent une statue fameuse. On dit que lorsqu'elle était frappée des premiers rayons du soleil levant, elle rendait un son semblable à celui d'une voix harmonieuse.

——*Questions.*——

Quelle est l'aventure de Phaéton ?
Quelle fut la métamorphose des Héliades ?
Quelle est l'histoire de Titon et de l'Aurore ?
Comment appelle-t-on le fils de l'Aurore ?

VII. Diane.

Diane était sœur d'Apollon. On la nommait *Lune* dans le ciel, *Diane* sur la terre, *Hécate* dans les enfers ; et sous ces trois différents noms elle n'était qu'une même divinité : c'est pourquoi les poètes l'appellent *Déesse à trois formes* ou *triple Hécate.*

> Brillant astre des nuits, vous réparez l'absence
> Du dieu qui nous donne le jour ;
> Votre char, lorsqu'il fait son tour,
> Impose à l'univers un auguste silence,
> Et tous les feux du ciel composent votre cour.
> En descendant des cieux, vous venez sur la terre
> Régner dans les vastes forêts ;
> Votre noble loisir sait imiter la guerre :
> Les monstres, dans vos jeux, succombent sous vos traits.
> Jusque dans les enfers votre pouvoir éclate,
> Les mânes, en tremblant, écoutent votre voix.
> Au redoutable nom d'Hécate,
> Le sévère Pluton rompt lui-même ses lois.——*Fontenelle.*

Comme elle aimait beaucoup la chasse, elle était la déesse des chasseurs. Elle garda toujours sa virginité, et changea en cerf le chasseur Actéon, pour être venu, quoique sans dessein, dans un endroit où elle se baignait avec ses Nymphes. Elle eut à Ephèse un temple fameux, qui a été mis au nombre des sept merveilles du monde, et qui fut brûlé par Erostrate le même jour qu'Alexandre-le-Grand vint au monde, pendant que Diane était occupée, dit-on, aux couches d'Olympias. Erostrate mit le feu à ce temple dans la seule vue de rendre son nom célèbre. Les Ephésiens défendirent en vain que l'on prononçât son nom.

Diane avait aussi un autel dans la Chersonnèse Taurique, vers le Pont-Euxin. On immolait sur cet autel des victimes humaines, surtout ceux qui avaient le malheur de faire naufrage sur ces côtes.

——*Questions.*——

Quels sont les différents noms de Diane ?
Comment métamorphosa-t-elle Actéon ?
Quel était le plus fameux temple de Diane ?
Par qui fut-il détruit ?

VIII. Bacchus.

Jupiter eut Bacchus de Sémélé, fille de Cadmus, roi de Thébes. On dit que Bacchus, étant venu au monde avant terme, fut enfermé dans la cuisse de Jupiter.

Pour bien entendre cette aventure, il faut savoir que Junon, voulant se venger de sa nouvelle rivale, prit les traits de Béroé, nourrice de Sémélé, et lui persuada de demander à Jupiter de venir la voir avec le même appareil qu'il prenait lorsqu'il allait rendre visite à Junon. Sémélé entra sans peine dans ce sentiment, et fit promettre à Jupiter de lui accorder la grace qu'elle allait lui demander. Jupiter jura par le Styx de ne rien lui refuser. Alors Sémélé s'expliqua, et Jupiter, lié par le plus terrible serment de l'Olympe, fut contraint malgré lui de tenir parole. Sémélé fut brulée par la foudre, mais Jupiter prit l'enfant qu'elle portait, et le mit dans sa cuisse, où il le garda jusqu'au temps où Bacchus devait naturellement paraître au jour. Ovid. *Métam*, lib. 3.

Quand Bacchus eut un certain âge, il parcourut le monde, et se rendit maître de l'Inde.

On dit qu'il a trouvé l'usage du vin. On lui immolait un bouc, parce que cet animal ronge les bourgeons des vignes.

> Prends part à la juste louange
> De ce dieu si cher aux guerriers,
> Qui, couvert de mille lauriers
> Moissonés jusqu'au bord du Gange,
> A trouvé mille fois plus grand
> D'être le dieu de la vendange,
> Que de n'être qu'un conquérant.——*J. B. Rousseau.*

On dit encore que Bacchus est le premier qui ait attelé des bœufs à la charrue, et c'est pour cela qu'on le peint avec des cornes à la tête, qui marquent aussi la force et la hardiesse ordinaire à ceux qui sont ivres. Le lierre lui est consacré, parce qu'on croit que cette

——*Questions.*——

Quelle était la mère de Bacchus ?
Qu'est-ce qui suivit sa naissance ?
Comment le représente-t-on ?

plante, par sa froideur naturelle, dissipe les fumées du vin. Il portait une javeline entourée de lierre et de pampre, et surmontée d'une pomme de pin. Cette javeline s'appelle *thyrse.* Ce mot est grec, *thursos,* et signifie proprement *la tige d'une plante.* Des femmes, appelées *Bacchantes,* portaient aussi un thyrse à la main : lorsqu'elles célébraient les fêtes de Bacchus, elles avaient les cheveux épars, et faisaient des hurlements extraordinaires. Ces fètes s'appelaient *Triétériques,* parce qu'elles étaient célébrées tous les trois ans. *Trietericos,* en Grec, veut dire *triennal.*

Ces fêtes étaient aussi appelées *Orgies,* à cause de la fureur des Bacchantes. Ce mot *Orgies* vient du grec *orgia,* qui signifie *impétuosité, fureur.* On le disait d'abord de toutes sortes de fêtes ; mais on l'a restreint aux fêtes de Bacchus. Les Bacchantes, couvertes de peaux de tigres et de panthères, et quelquefois ayant des flambeaux à la main, erraient par les montagnes ; ce qui se pratiquait surtout dans la Thrace. Elles étaient aussi appelées *Ménades,* du grec *mainados,* qui vient de *mainomai,* je suis en fureur.

Outre les noms que nous venons de donner à Bacchus, on l'appelait encore *Dionysius* ou *Dionius,* mot tiré de *Dios,* nom de Jupiter son père, et de la ville de Nysa où il régna, ou bien des nymphes de la ville de Nysa, par lesquelles il fut élevé. Les Latins l'appelaient ordinairement *Liber,* parce qu'il n'y a rien de plus libre qu'un homme ivre, ni personne plus exempt de souci. Les Grecs le nommaient *Lyœus,* ce qui répond au *Liber* des Latins. *Lyæus,* en grec *luaios,* vient de *luô* qui veut dire *je délie,* parce qu'en effet le vin délie, pour ainsi dire, l'esprit de tout soin et de tout chagrin, et fait énoncer librement tout ce qui vient à la pensée.

Les fêtes de Bacchus s'appelaient aussi *Dionysia* parmi les Grecs ; les Latins les appelaient *Liberalia* ou *Bacchanalia.* On en célébrait de singulières dans les villages de l'Attique ; on les nommait *Ascolies,* du grec *ascos,* qui signifie *outre,* c'est-à-dire *peau de bouc* ou *de*

——*Questions.*——

Quelles étaient ses fêtes, et comment se célébraient-elles ?
Qu'est-ce que c'était que les Orgies et les Ménades ?
Quels sont les différents noms de Bacchus ?
Comment s'appelaient ses fêtes, et comment se célébraient-elles?

chèvre. Après avoir enflé de vent ces peaux de bouc, comme on enfle un ballon ou une vessie, et après les avoir frottées d'huile, on allait dans une prairie, où les habitants du lieu sautaient sur ces peaux d'un seul pied, tenant l'autre plié et suspendu en l'air : ceux qui se laissaient tomber, faisaient rire toute cette assemblée champêtre.

Les Romains célébrèrent dans la suite de pareilles fêtes. VIRG. *Geor.*, lib. 2, v. 84. Ils se servirent du mot *cernuare* pour marquer l'action de ceux qui se laissaient tomber dans ces jeux-là. *Cernuus* veut dire courbé, prosterné.

Il y a des savants qui prétendent que Bacchus est le *Nembrod* de l'Ecriture-Sainte; car en hébreux *Nembrod* est appelé *Bacchus*, c'est-à-dire fils de *Chus.* D'autres disent que c'est Moïse qui a donné lieu aux Païens d'imaginer Bacchus, et trouvent plusieurs rapports entre ce qui est écrit de Moïse et ce que les poètes disent de Bacchus. Presque tous les auteurs croient que Bacchus est une copie de Noé, qui a planté la vigne et qui a montré à faire le vin, ou qui en a rétabli l'usage. C'est dans cet esprit qu'ils expliquent ce que les poètes racontent de Bacchus; mais il n'est pas étonnant que les Païens, qui avaient une divinité pour le blé, une autre pour l'huile, une autre pour les fleurs, etc., aient inventé d'eux-mêmes un dieu pour le vin.

Les poètes disent que Bacchus a été élevé par des Naïades, nymphes qui président aux fontaines. C'est une leçon qui nous apprend à mettre de l'eau dans notre vin.

On peint toujours Bacchus avec un visage d'enfant; en effet, le vin fait tomber dans une espèce d'enfance. On le peint nu, parce qu'un homme ivre découvre aisément sa pensée, et ne saurait garder un secret. On lui donne des furieux pour compagnons, et on attelle des tigres à son char, parce que le vin fait secouer le joug de la raison à ceux qui usent sans modération de cette liqueur, excite en eux la colère et la fureur, et les rend semblables à des bêtes féroces.

—— *Questions.* ——

Quels sont les différents sentiments sur Bacchus?
Comment le représente-t-on?

IX. Mercure.

Mercure, fils de Maïa fille d'Atlas, fut l'interprète et le messager de Jupiter et des autres dieux ; c'est pour cela qu'il avait des ailes à la tête et aux pieds, afin qu'il pût exécuter plus promptement les ordres des dieux. Il tenait un caducée à la main, et voici pourquoi : On dit que Mercure vit un jour deux serpents qui se battaient ; il les sépara en mettant entr'eux le bâton qu'il tenait à la main : de là vient qu'il portait un grand bâton entouré de deux serpents ; c'est ce qu'on appelle son caducée, qui était le symbole de la paix et de l'alliance.

A ses pieds il attache
Ces aîles dont il s'ouvre un chemin dans les airs,
Qui le portent d'un vol de l'Olympe aux enfers ;
Il arme aussi son bras du divin caducée,
Dont la double puissanee à son choix exercée,
Telle qu'un bruit perçant, ou que les froids pavots,
Impose aux yeux mortels, ou ravit le repos.——*Lamotte.*

Comme Mercure était le ministre et le messager des dieux, on lui donne aussi le nom de Camille, nom que les anciens donnaient aux jeunes gens qui les servaient, et surtout aux jeunes ministres des sacrifices.

Le nom de Mercure vient du latin *merx*, marchandise, ou de *mercatura*, négoce, commerce. Mercure présidait au commerce. Un autre emploi de Mercure était de conduire les âmes des morts aux enfers, et de les en faire sortir quand il le fallait. Une troisième fonction de ce dieu était de favoriser les voleurs. Il excellait aussi à la lutte et dans l'éloquence, et souvent on le représentait avec des chaînes d'or qui sortaient de sa bouche, avec lesquelles il attachait ceux qui l'écoutaient. De là vient que les Grecs l'ont appelé *Hermès* qui veut dire *interprète*. Parmi les Romains, les statues de Mercure étaient placées dans les carrefours et autres endroits où plusieurs chemins aboutissaient, et elles servaient à

——*Questions.*——

Quelle était la mère de Mercure ?
Quel était son emploi dans le ciel ?
Pourquoi le représente-t-on avec un caducée ?
Quelles étaient ses autres fonctions ?

montrer le chemin. Elles n'avaient ni pieds ni mains, et on les appelait *Hermæ*. Les Romains avaient aussi coutume de placer ensemble les statues de Mercure et de Minerve, et de les mettre sur un même piédestal. Ces doubles statues s'appelaient *Hermathènes*, mot composé de *Hermès*, nom de Mercure, et de *Athènes*, surnom de Minerve. Il y avait d'autres doubles statues de Cupidon et de Mercure; on les appelait *Hermerotes*. Ce mot est composé de *Hermès*, Mercure, et de *eros*, l'Amour.

X. Venus.

Le paganisme n'ayant point été renfermé dans une seule contrée, il n'est point étonnant qu'il se trouve tant de variété touchant le nom, l'origine et l'histoire de la même divinité. Partout on reconnaissait une divinité, qui présidait à la propriété qu'ont presque tous les êtres de se reproduire; mais les Latins l'appelaient *Vénus*, et les Grecs *Aphrodite*. Ici elle était née de l'écume de la mer, ailleurs elle était fille de Jupiter et de Dione. Il est même arrivé que les histoires que l'on publiait de la Vénus d'un pays, ont été attribuées aussi dans la suite à la divinité à qui on donnait ailleurs les mêmes fonctions.

Cicéron, au livre 3e. de la Nature des dieux, dit que la Vénus la plus ancienne était fille du ciel et de la déesse du jour, *cælo et die nata*. "Il y a, dit-il, en
" Elide, un temple de cette Vénus. La seconde Vénus,
" poursuit-il, a été formée de l'écume de la mer: c'est
" d'elle et de Mercure qu'on dit que le second Cupidon
" est né. La troisième est fille de Jupiter et de Dione;
" c'est celle qui fut la femme de Vulcain, et c'est d'elle
" et de Mars qu'est né Antéros. La quatrième Vénus
" est fille de la déesse Lyrie et de Tytus: elle est
" appelée *Astarte*, c'est celle qui épousa Adonis."

Il y avait aussi une Vénus céleste, déesse de l'amour pur, et une Vénus qu'on appelait *Vénus la populaire*,

——*Questions.*——

Y a-t-il différents sentiments sur Vénus
De qui était-elle née?
Quels furent ses enfants?

déesse de l'amour sensuel ; et enfin Vénus *apostrophia*, du grec *apostréphô*, qui veut dire *je détourne*, parce qu'elle détournait les cœurs de toute impureté. La Vénus née de l'écume de la mer est appelée *Vénus marine*.

Voici ce que le P. Jouvenci dit de Vénus.

Vénus était fille de Jupiter et de Dione, et mère de Cupidon : elle eut aussi pour fils Priape, dieu des jardins, et Hyménée, qui présidait aux noces. Elle fut aussi mère d'Enée, qu'elle eut d'Anchise. Ses filles sont les Charites ou les Grâces. Elles étaient au nombre de trois, savoir Aglaïa, Thalie, Euphrosine. Ce mot *Charites* vient du grec *charis*, *charitos*, qui signifie *grace*. Vénus était principalement honorée à Amathonte, ville de Chypre ; à Cythère, île au midi du Péloponnèse, et à Paphos, ville de Chypre.

Vénus est appelée *Cypris*, c'est-à-dire *Cyprienne*, parce qu'elle était honorée dans l'île de Cypre, où la ville et la montagne d'Idalie lui étaient principalement consacrées. Elle était aussi appelée *Cythérée*, parce que d'abord après que Vénus eut été produite de l'écume de la mer, elle fut portée à l'île de Cythère, sur une conque marine ; et y fut particulièrement honorée.

Les savants croient qu'Astarte, déesse des Sidoniens, est la même divinité que Vénus ; c'est-à-dire que la déesse de l'amour était appelée *Astarte* chez les Sidoniens.

Pitho ou Suada, déesse de l'éloquence, est souvent regardée comme la compagne de Vénus. Pitho vient du grec *peithô*, je persuade. Le char de Vénus était traîné par des colombes, par des cygnes, ou par des moineaux. Elle passait pour la déesse de l'impureté, ce que les Païens avaient imaginé, afin de ne point rougir de ce que, n'étant que de misérables mortels, ils se plongeaient dans le bourbier des plaisirs infâmes ; puisqu'ils avaient des dieux qui les portaient à ces désordres par leurs exemples et par leurs inspirations.

Vénus eut Vulcain pour mari ; mais elle n'eut de lui aucun enfant.

——*Questions.*——

Quel était le nom de chacune des Grâces ?
Vénus avait-elle différents noms ?
Quelle déesse est regardée comme sa compagne ?
Comment représente-t-on son char ?
Quel fut son mari ?

XI. NEPTUNE.

NEPTUNE, frère de Jupitèr, eut l'empire de la mer en partage. Il avait pour sceptre un trident, pour char une coquille d'une grandeur extraordinaire, et pour chevaux des hippopotames, ou chevaux marins, qui n'avaient que les deux pieds de devant : la partie inférieure de leur corps se terminait en queue de poisson. Il avait pour gardes des Tritons. Sa femme s'appelait *Amphitrite*, et ses filles les *Harpies*. L'Océan, fils de Neptune père des fleuves, épousa Thétis, dont il eut Nérée et Doris. De Nérée et de Doris vinrent les Nymphes, dont les unes étaient appelées *Néréïdes*, c'étaient celles qui présidaient à la mer ; d'autres s'appelaient *Naïades*, et présidaient aux fleuves et aux fontaines. Ce mot *Naïades* vient du grec *naó*, qui signifie *couler*, *se répandre*.

Il y avait encore les *Napées*, les *Dryades* et les *Hamadryades*, qui présidaient aux forêts et aux prairies. *Napée*, vient de *napé* forêt, descente ou vallée pleine de bois. *Dryade* vient de *drus*, chêne, arbres. Les *Hamadriades* étaient des nymphes, qu'on croyait naître et mourir avec les chênes ; ce mot vient de *ama*, ensemble, et de *drus*, chêne. Il y avait encore les *Oréades ;* c'étaient les nymphes des montagnes : *oros* signifie *montagne*.

Thétis, femme de Pélée, fut célèbre parmi les Néréïdes. Protée, aussi fils de l'Océan, était le pasteur de Neptune ; il gardait ses veaux marins. Les Latins l'appelaient *Vertumnus*, de *vertere*, changer, tourner, parce qu'il prenait toutes sortes de formes.

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le ciel, père de la fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverses figures, arbre, flamme et fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets.——*J. B. Rousseau.*



——Questions.——

Comment représente-t-on Neptune ?
Comment s'appelaient sa femme et ses enfants ?
Quels étaient les différents noms des Nymphes ?

Parmi les divinités de la mer, on compte aussi Glaucus, Ino, et son fils Mélicerte.

Ovide raconte que Glaucus était un pêcheur qui, voyant les poissons qu'il posait sur une certaine herbe, reprendre de la force et sauter dans l'eau, s'avisa de manger de cette herbe : aussitôt il se précipita dans la mer. Neptune le changea en Triton.

> **Je suis un dieu des mers, et nouveau Palémon,**
> **Je suis au même rang que Protée et Triton ;**
> **Je fus homme autrefois ; toujours ami de l'onde,**
> **Assis sur un rocher, dans une paix profonde,**
> **J'aimais à tendre un piège aux crédules poissons**
> **Surpris dans mes filets, ou par mes hameçons.**
>
> OVIDE. *trad. de Saintange.*

Pour ce qui est d'Ino, elle était fille de Cadmus et sœur de Sémélé : elle fut femme d'Athamas, roi de Thèbes. Junon, toujours irritée contre le sang d'Agénor, père d'Europe et de Cadmus, fit entrer Athamas dans une telle fureur, qu'il voulut tuer Ino, sa femme. Ino pour éviter la fureur de son mari, se précipita dans la mer avec son fils Mélicerte. Neptune ayant compassion de l'un et de l'autre, les mit au nombre des dieux de la mer, et donna à Ino le nom de *Leucothoé*, et à Mélicerte celui de *Palémon.*

Lorsque quelque mortel était ainsi déifié, on lui donnait ordinairement un autre nom ; Romulus fut appelé *Quirinus ;* Sémélé, *Thione ;* ainsi des autres.

Entre les dieux de la mer, on ne doit pas oublier Eole, qui est l'arbitre de la mer. Son palais, où est aussi la prison des vents, est auprès de la Sicile, dans les îles Eoliennes. Carybde et Scylla sont deux monstres marins, que les poètes ont placés dans un petit détroit qui sépare la Sicile de l'Italie ; et comme il était difficile, dans cette mer étroite, d'éviter l'un et l'autre de ces monstres ou gouffres, on disait proverbialement *tomber de Carybde en Scylla,* pour dire tomber d'un péril dans un autre.

——*Questions.*——

Quelles étaient les principales divinités de la mer ?
Racontez l'histoire de Glaucus, d'Ino et de Mélicerte ?
Dites un mot d'Eole, de Charybde et Scylla, et des Sirènes ?

L'une se cache sous sa roche,
Où tout nocher qui s'en approche
Trouve le trépas qui l'attend;
L'autre, dans sa soif renaissante,
Engloutit la mer mugissante,
Qu'elle revomit à l'instant.——*Lamotte.*

Les Syrènes se tenaient aussi dans le même endroit: elles attiraient vers elles les passagers par la douceur de leur chant, et ensuite elles les faisaient échouer contre les bancs de sable et contre des écueils.

Nos chants harmonieux forcent tout à se rendre;
Nous disposons des cœurs à notre gré:
Dès que nos voix se font entendre,
Notre triomphe est assuré.——*Fontenelle.*

Les peintres des derniers temps représentent les Syrènes sous la figure de femmes, qui de la ceinture en bas, avaient la forme de poisson; mais cette peinture convient aux Néréides, et non aux Syrènes. Les Syrènes selon l'opinion des anciens, avaient la tête et le corps de femme jusqu'à la ceinture, et la forme d'oiseau de la ceinture en bas: ou bien elles avaient tout le corps d'oiseau, et seulement la tête de femme. Au reste les Syrènes étaient filles du fleuve Achéloüs et de la muse Terpsicore, ou, selon Servius, de Calliope. Elles étaient au nombre de trois. Quelques-uns en comptent pourtant jusqu'à cinq.

XII. Pluton.

Pluton, dieu des enfers, eut pour femme Proserpine: elle était fille de Cérès, et Pluton fut contraint de l'enlever, parce qu'il ne trouvait aucune déesse qui voulût être la femme du maître d'un royaume aussi affreux que le sien.

Là règne un en morne silence,
Ce tyran aux sévères traits,
Près de la beauté dont l'absence
Coûta tant de pleurs à Cérès.
La douleur, la faim, le carnage,

——*Questions.*——

Quelle fut la femme de Pluton?

Le désespoir, l'aveugle rage,
Sont ses ministres odieux ;
Et, pour plaire aux lois du Ténare,
Se disputent l'honneur barbare
De mieux peupler les sombres lieux.——*Lamotte.*

Les fleuves des enfers étaient l'Achéron, le Cocyte et le Phlégéton. Il y avait encore le Styx, qui était un marais et aussi un fleuve des enfers. Le Styx est une fontaine d'Arcadie dont l'eau est mortelle : elle forme un ruisseau qui demeure long-temps caché sous terre. Platon dit que quand ce fleuve entre dans les enfers, il forme d'abord un marais.

Cerbère était le portier des enfers : c'était un chien à trois têtes, ses gueules sont armées de dents noires et tranchantes, son cou est hérissé de serpents, le venin qu'il distille pénètre jusque dans la moëlle des os; la mort suit sa morsure. Il effraye par ses hurlements les ombres qui veulent franchir, sans l'ordre des dieux, la barrière insurmontable qui les sépare de la vie. Mais la vue d'un mortel excitait surtout sa fureur. Il fallait lui jetter un gâteau magique, composé de farine, d'huile de pavots, de lait, de figues et de miel, et saisir, pour passer le Styx, le moment où le monstre affamé dévorait sa proie : c'est ainsi qu' Enée parvint à passer ce fleuve sans obstacle.

Là, ce monstre à trois voix, l'effroyable Cerbère,
Sans cesse veille au fond de son affreux repaire :
Il les voit, il se lève ; et déjà courroucés
Tous ses hideux serpents sur son cou sont dressés
La prêtresse, bravant sa gueule menaçante,
Lui jette d'un gâteau l'amorce assoupissante ;
Le monstre, tressaillant d'un avide transport,
Ouvre un triple gosier, le dévore, et s'endort ;
Et dans son antre affreux sa masse répandue
Le remplit tout entier de sa vaste étendue.
Le héros part, le laisse en son hideux séjour,
Et s'éloigne des eaux qu'on passe sans retour.

VIRGILE, *traduct. de Delille.*

——*Questions.*——

Comment s'appelaient les fleuves des enfers ?
Quel était le portier des enfers ?
Qui en était le nautonier ?

Orphée endormit Cerbère aux sons de sa lyre, lorsqu'il descendit aux enfers pour redemander à Pluton son épouse Euridice.

Un mortel, qui l'eût cru ? jusqu'au sombre rivage,
Par ses divins accents, s'est ouvert un passage,
De tout ce qui l'entend il dissipe l'horreur :
Cerbère, à son approche, a perdu sa fureur ;
Et Caron, enchanté sur la rive infernale,
L'a reçu sans effort dans la barque fatale.

. . . .

. . . .

J'ai vu de Danaüs les filles attentives
Laisser l'onde tranquille et leurs urnes oisives :
J'ai vu les fières sœurs oublier leur devoir,
Jusqu'au fond de ses eaux l'Achéron s'émouvoir ;
Ixion et Sisyphe, à cette heureuse approche,
S'asseoir, l'un sur sa roue et l'autre sur sa roche ;
Tithie à son vautour cesser d'être livré,
Et Tantale abreuver son gosier altéré.

La Grange-Chancel.

Caron, fils de l'Erèbe et de la Nuit, était le nautonier des enfers ; il était chargé de faire passer les fleuves aux âmes des morts. On le représente comme un vieillard robuste, dont les yeux vifs et le visage majesteux, quoique sévère, portent une empreinte divine. Sa barbe est blanche et touffue, ses vêtements sont d'une teinte sombre et souillés du noir limon des fleuves infernaux ; sa barque a des voiles couleur de fer, et il tient une perche pour la diriger.

L'effroyable Caron est nocher de cette onde ;
D'un poil déjà blanchi mélangeant la noirceur,
Sa barbe étale aux yeux son inculte épaisseur ;
Un nœud lie à son cou sa grossière parure,
Sa barque, qu'en roulant noircit la vague impure,
Va transportant les morts sur l'avare Achéron ;
Sans cesse il tend la voile ou plonge l'aviron.
Son air est rebutant, et de profondes rides
Ont creusé son vieux front de leurs sillons arides ;
Mais à sa verte audace, à son œil plein de feu,
On reconnaît d'abord la vieillesse d'un dieu.

VIRGILE, *traduct. de Delille.*

Les trois Furies faisaient la fonction de bourreaux. Elles s'appelaient *Alecton*, *Mégère* et *Tisiphone*. Elles tenaient un fouet d'une main, et de l'autre un flambeau.

> Monarque esclave de Pluton,
> Vas, tu changeras de langage,
> Quand tes yeux verront Alecton,
> Qui veille en ce sombre rivage.
> Ajax la vit : il tremble encor :
> Pâris la craint auprès d'Hector :
> Elle est pire que les Chimères ;
> D'un flambeau toujours allumé
> Son bras sanguinaire est armé,
> Et son front monstrueux est orné de vipères.
>
> *J. B. Rousseau.*

Les trois Parques, Clotho, Lachésis, Atropos, étaient dans la dépendance de Pluton. Elles tenaient la quenouille fatale, garnie tantôt de laine noire et tantôt de laine blanche, dont elles tiraient un fil, qui était la mesure de la vie de chaque homme ; car on mourait quand ce fil était une fois coupé. Les âmes des morts, que Caron passait à l'autre bord, étaient conduites par Mercure devant les juges des enfers, Eacus, Minos et Rhadamante.

> Tu paraîtras au tribunal,
> Où Minos, ce juge infernal,
> Chef du sénat le plus sévère,
> Mines soumet aux mêmes lois
> Les vils esclaves et les rois ;
> Les mène aux champs heureux, ou les livre à Mégère.
>
> *J. B. Rousseau.*

Après avoir examiné la vie de chacun, ils envoyaient dans l'Elysée ceux qui avaient vécu en honnêtes gens.

> Un ciel pur, des astres plus sereins,
> Furent créés pour ces champs souterrains,
> Ils ont aussi leurs soleils, leurs étoiles ;

—— *Questions.* ——

Quel était l'emploi des Furies ?
Comment s'appelaient-elles ?
Nommez les Parques et les Juges ?
Qu'est-ce que l'Elysée ?

La nuit pour eux n'a point de tristes voiles :
Dans des forêts de lauriers toujours verts,
Sur des gazons de fleurs toujours couverts,
Parmi les jeux, ces ombres fortunées,
Coulent en paix leurs saintes destinées.

J. B. Rousseau.

Hors des atteintes de l'envie,
Le sort qu'on goûte en ces climats
N'est plus, ainsi que notre vie,
La triste atteinte du trépas ;
Jouissant de tout ce qu'il aime,
Chacun porte le plaisir même
Peint sur un visage riant.
Et les cœurs fermés à la plainte,
Ignorent l'inquiète crainte
Et le désir impatient.——*Lamotte.*

Ils renfermaient dans le Tartare ceux qui avaient mené une vie déréglée. Ovide fait la description de leurs supplices, et nous apprend les noms des plus fameux coupables.

Qu'entends-je, le Tartare s'ouvre ;
Quels cris ! quels douloureux accents !
A mes yeux la flamme y découvre
Mille supplices renaissants.
Là, sur une rapide roue,
Ixion dont le Ciel se joue,
Expie à jamais son amour :
Là le cœur du géant rebelle
Fournit une proie éternelle
A l'avide faim du vautour.——*Lamotte.*

Ixion, roi des Lapithes, était attaché avec des serpents à une roue qui tournait sans cesse.

Tithius, géant d'une grandeur extraordinaire, en punition de l'insulte qu'il avait faite à Latone, fut tué par Apollon et Diane, et ensuite enchaîné aux enfers, où un vautour lui déchirait le foie qui renaissait sans cesse.

Les Danaïdes étaient cinquante filles de Danaüs, qui

——*Questions*——

Faites la description du Tartare et de ses supplices ?

épousèrent les cinquante fils d'Egyptus, leur oncle. Danaüs, ayant appris de l'oracle que ses gendres le détrôneraient, ordonna à ses filles d'égorger leurs maris, le premier jour de leurs noces : Hypermnestre fut la seule qui refusa d'obéir, et sauva la vie à Lyncée son époux. Jupiter, pour punir ces filles cruelles, les condamna à remplir d'eau un tonneau percé.

> Tel qu'au séjour des Euménides
> On nous peint ce fatal tonneau,
> Des sanguinaires Danaïdes
> Châtiment à jamais nouveau :
> En vain ces sœurs veulent sans cesse
> Remplir la tonne vengeresse,
> Mégère rit de leurs travaux ;
> Rien n'en peut combler la mesure,
> Et par l'une et l'autre ouverture,
> L'onde entre et fuit à flots égaux.
> Autour d'une tonne percée
> Se lassent ces nombreuses sœurs,
> Qui sur les frères de Lyncée,
> Vengèrent de folles terreurs.
> Sur cette montagne glissante,
> Elevant sa roche roulante,
> Sisyphe gémit sans secours ;
> Et, plus loin, cette onde fatale
> Insulte à la soif de Tantale,
> L'irrite et la trahit toujours.——*Lamotte.*

Sisyphe, fils d'Eole, fameux brigand, fut tué par Thésée, et condamné à rouler au haut d'une montagne escarpée, un rocher qui retombait sans cesse.

Les âmes qui avaient été envoyées dans les Champs-Elysées, en étaient rappelées après un certain nombre d'années, et passaient dans d'autres corps, pour commencer une nouvelle vie ; mais avant de sortir de cet heureux séjour, elles buvaient de l'eau du fleuve Léthé, qui avait la propriété de faire oublier tout le passé. Les âmes de ceux dont les corps étaient privés de sépulture, erraient pendant cent ans sur le rivage du Styx : mais après ce temps-là Caron les passait de l'autre côté.

——*Questions.*——

Quelle propriété avait le fleuve Léthé ?

Entre les différents noms de Pluton, il y en a trois de remarquables, *Orcus*, *Fébruus*, et *Dis*. Il était appelé *Orcus*, ou plutôt *Urgus* ou *Uragus*, du lat. *urgere*, qui veut dire *contraindre*, parce que ce dieu force tous les hommes à mourir. Il s'appelait aussi *Fébruus*, de l'ancien verbe *februo*, qui signifie *purifier*, parce que dans les cérémonies funèbres on faisait beaucoup de lustrations et de purifications. On faisait certains sacrifices principaux en l'honneur de Pluton, qui, par la raison que nous venons de dire, s'appelaient *Februa*, c'est-à-dire, *sacrifices expiatoires ;* et c'est de là que le mois de février a pris son nom, parce que c'était dans ce temps-là que l'on faisait ces sacrifices. Le nom de Pluton vient du mot grec *ploutos*, qui signifie *richesses*, parce que la sage prévoyance de la nature a enfermé dans les entrailles de la terre l'or et les autres métaux, pour les cacher à la cupidité des hommes, en les approchant des enfers ; ainsi elle les a mis sous la puissance de Pluton, à ce que disent les poètes ; c'est pour cela que les Latins l'appelaient *Dis*. Les poètes ont pourtant imaginé un dieu particulier pour les richesses, nommé *Plutus*, ministre de Pluton, et fils de Cérès et de Jasion. Théocrite et Aristophane disent qu'il était aveugle. Suivant ce dernier, Plutus au commencement avait la vue bonne et ne s'attachait qu'aux justes, mais Jupiter lui ayant fait perdre la vue, les richesses devinrent le partage des bons et des méchants. On a dit que Plutus était aveugle et très-agile pour aller chez les méchants, mais boiteux pour aller chez les hommes vertueux.

XIII. PAN, FAUNE, LES SATYRES, etc.

COMME le ciel et les enfers avaient leurs divinités particulières, la terre avait aussi les siennes. Le dieu Pan et la déesse Palès étaient les principales divinités terrestres.

Pan, fils de Mercure, avait la tête, les pieds, la barbe

——*Questions.*——

Quels étaient les différents noms de Pluton ?
Qu'est-ce que Plutus ?
Quel était le père de Pan ?
Comment était-il représenté ?

et les cornes d'un bouc. Les Satyres, qui avaient aussi la même figure, étaient ses compagnons aussi bien que le dieu Sylvain, qui présidait aux forêts. Il était particulièrement honoré dans l'Arcadie. Les Romains célébraient les Lupercales en son honneur, dans le mois de février.

Le mot *Lupercalia* vient de *Lupercal*, qui était une grotte sur le mont Palatin, dans laquelle on croyait à Rome qu'une louve avait allaité Romulus et Rémus. Les Lupercales se célébraient autour de cette grotte. D'autres disent que ces fêtes étaient ainsi appelées, parce qu'elles se faisaient en l'honneur du dieu Pan, qui garantit les troupeaux des insultes du loup.

Pan, comme ce mot grec l'indique, et comme Servius l'assure, était le symbole de l'Univers, dans lequel les hommes sont mêlés avec les bêtes; c'est pourquoi Pan avait par en haut la figure d'un homme, et par en bas celle d'une bête. Il portait une sorte de flûte à plusieurs tuyaux, pour marquer l'harmonie des parties du monde unies ensemble dans un ordre et un concert admirables. Pausanias raconte que lorsque les Gaulois, qui parcoururent la Grèce sous la conduite de Brennus, se disposaient à piller le temple de Delphes, Pan répandit tout d'un coup sur eux une terreur imprévue, qui leur fit prendre la fuite. De là vient que l'épouvante où l'on tombe quelquefois sans sujet, s'appelle *terreur panique.*

Palès était invoquée par les pasteurs. On la croyait la même que Cybèle. Ses fêtes, appelées *Palilia*, étaient célébrées vers la fin d'avril. Faune, fils de Picus, roi des Latins, était aussi du nombre des dieux champêtres, parce qu'il avait donné aux hommes plusieurs iustructions sur l'agriculture. Pomone était la déesse des fruits, Flore ou Cloris, celle des fleurs. Les jeux qu'on célébrait en son honneur s'appelaient *les jeux Floraux:* on les publiait à son de trompe.

——*Questions.*——

Quels étaient ses compagnons?
Comment célébrait-on ses fêtes?
Quels étaient ses attributs?
D'où vient l'expression *terreur panique*?
Quel était le culte qu'on rendait à Palès?
Quel était celui du dieu Faune, de Pomone, de Flore?

De plus, les païens avaient imaginé une divinité particulière qui présidait à chaque fontaine, à chaque fleuve, à chaque maison, et une pour chaque homme. Les dieux domestiques s'appelaient *Lares* ou *Pénates*. Il y avait aussi des Lares qui présidaient aux rues, aux carrefours, aux chemins, et c'était là qu'on leur rendait un culte divin. Les fêtes que l'on célébrait en leur honneur s'appelaient *Compitales*, du latin *compita*, places où aboutissent plusieurs rues ou plusieurs chemins. Dans le temps de ces jeux on suspendait dans les carrefours des hommes de laine ; c'étaient des effigies que l'on regardait comme des victimes d'expiation, et on priait les dieux Lares de tourner toute leur colère sur ces figures, et de faire tomber sur elles les peines que les hommes pourraient avoir méritées. Les enfants quittaient les bulles qu'ils portaient au cou ; on consacrait ces bulles aux dieux Lares. Les chiens, animaux domestiques et fidèles, leur étaient consacrés. Les dieux Lares étaient même vêtus d'une peau de chien. L'appartement de la maison où étaient les statues des dieux Lares, s'appelait *Lararium*. On les appelait aussi *Præstites*, c'est-à-dire tutélaires ou bienfaiteurs, du latin *præstare*, être debout ; ou procureurs, parce qu'on les regardait comme étant toujours prêts à procurer aux familles les avantages dont elles avaient besoin.

La divinité particulière à chaque homme s'appelait *Génie*, et on croyait que ce génie naissait et mourait avec l'homme. Chacun avait deux génies, l'un blanc et favorable, l'autre noir et funeste. Si celui-ci était plus fort que le blanc, il causait toutes sortes de maux au malheureux auquel il était attaché. Les Génies des femmes s'appelaient *Junons*. Le serpent était consacré aux Génies.

La Fortune tenait, pour ainsi dire, le gouvernail des choses humaines ; déesse aveugle, et qui n'est constante que dans son inconstance.

——*Questions*.——

Qu'est-ce que c'était que les Lares ou Pénates ?
Comment s'appelaient leurs fêtes ?
Qu'est ce que c'était que les Génies ?
Combien de sortes y en avait-il ?
Qu'est-ce que c'était que la Fortune, et Némésis ?
Comment étaient-elles représentées ?

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs?
Aux jeux de l'aveugle fortune
Tout est soumis dans l'univers.
Ainsi, de douceurs en supplices
Elle nous promène à son gré,
Le seul remède à ses caprices
C'est de s'y tenir préparé.——*J. B. Rousseau.*

On avait une dévotion particulière pour cette déesse, et il paraît qu'on lui avait élevé plusieurs temples en différents endroits, sous différents noms. Némésis châtiait ceux qui abusaient des faveurs de la Fortune: elle punissait aussi ceux qui, par leur ingratitude, se rendaient indignes des bienfaits qu'ils avaient reçus. Ce nom lui vient du mot grec *nemó*, qui signifie *distribuer*, parce qu'elle partageait à chacun, selon ses mérites, les peines et les récompenses, ou de *nemesao*, *s'indigner*, *être en colère*. Elle a aussi été appelée *Adrastée*, d'Adraste roi d'Argos qui, le premier, lui dressa un autel, ou parce que personne ne pouvait lui échapper: c'est ce que signifie le mot Adrastée, qu'on avait fait venir de l'*a* privatif, et de *drasmos*, fuite.

Némésis était surtout honorée à Rhamnus, ville de l'Attique; c'est pourquoi les poètes lui ont donné le nom de *Rhamnusie*. On la peignait avec des ailes, pour marquer que la peine suit de près le crime. Elle était assise sur une roue, pour montrer la vicissitude avec laquelle la punition succède à la faute.

Némésis vous observe, et frémit des blasphèmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable Vérité:
N'attirez point sur vous, trop épris de vous mêmes,
Sa terrible équité.
C'est elle dont les yeux certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs insensés;
Et nous lui répondons des éloges coupables
Qui nous sont adressés.——*J. B. Rousseau.*

La nuit et le sommeil, autrement Morphée, étaient aussi au nombre des dieux. Momus, né de l'un et de l'autre, présidait aux jeux et aux ris.

——*Questions.*——

Quels étaient Morphée et Momus?

On avait poussé la superstition jusqu'à bâtir des temples aux crimes les plus monstrueux, tels que l'Envie, la Fraude, la Calomnie, la Discorde, la Fureur.

Description de l'Envie.

Mais que vois-je ? la noire Envie,
Agitant ses serpents affreux,
Pour ternir l'éclat de ma vie,
Sort de son antre ténébreux :
L'avarice lui sert de guide.
La malice, au souris perfide,
L'imposture aux yeux effrontés,
De l'enfer filles inflexibles,
Secouant leurs flambeaux horribles,
Marchent sans ordre à ses côtés.

Au pied du mont où le fils de Latone
Tient son empire, et du haut de son trône
Dicte à ses sœurs les savantes leçons
Qui de leurs voix régissent tous les sons,
La main du temps creusa les voûtes sombre
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là, de serpents nourrie et dévorée,
Veille l'Envie, honteuse et retirée,
Monstre ennemi des mortels et du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du ciel qui le tue.
Ses yeux caves, troubles et clignotants,
De feux obscurs sont chargés en tout temps.
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle et les brûle :
Et qui de là porté dans tout son corps,
En fait mouvoir les horribles ressorts.
Son front jaloux et ses lèvres éteintes,
Sont le séjour des soucis et des craintes,

—*Questions.*—

Quels vices et quelles vertus étaient adorés ?
Donnez une description de l'Envie, de la Discorde,
du Destin et de Thémis ?

Sur son visage habite la pâleur,
Et dans son sein triomphe la douleur,
Qui, sans relâche, à son âme infectée
Fait éprouver le sort de Prométhée.——*J. B. Rousseau.*

Description de la Discorde.

Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins.
Le sang de son parti rougit souvent ses mains.
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Son haleine en cent lieux répand l'aridité :
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté ;
Les épis renversés sur la terre languissent :
Le ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent ;
Et la foudre en éclats qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.——*Voltaire.*

On avait aussi érigé des temples aux maladies, à la Fièvre, à la Peur, à la Pauvreté : à la Nécessité ou Destin, à la Tempête.

Description du Destin.

Loin de la sphère où grondent les orages,
Loin des soleils, par de-là tous les cieux,
S'est élevé cet édifice affreux,
Qui se soutient sur le gouffre des âges.
D'un triple airain tous les murs sont couverts,
Et sur leurs gonds, quand leurs portes mugissent,
Du temple alors les bases retentissent,
Le bruit pénètre et s'étend aux enfers.
Les vœux secrets, les prières, la plainte,
Et notre encens détrempé de nos pleurs,
Viennent, hélas ! comme autant de vapeurs,
Se dissiper autour de cette enceinte ;
Là tout est sourd à l'accent des douleurs.
Multipliés en échos formidables,
Nos cris en vain montent jusqu'à ce lieu ;
Ces cris perçants et ces voix lamentables
N'arrivent point aux oreilles du Dieu.
A ses regards un bronze incorruptible
Offre en un point l'avenir ramassé.

L'urne des sorts est dans sa main terrible ;
L'âge des temps pour lui seul est fixé.
Sous une voûte où l'acier étincelle,
Est enfoncé le trône du Destin ;
Triste barrière et limite éternelle,
Inaccessible à tout l'effort humain,
Morne, immobile, et dans soi recueillie,
C'est dans ce lieu que la Nécessité,
Toujours sévère, et toujours obéie,
Lève sur nous son sceptre ensanglanté,
Ouvre l'abîme où disparait la vie,
D'un bras de fer courbe le front des rois,
Tient sous ses pieds la terre assujettie ;
Et dit au temps : " Exécute mes lois."——*Dorat.*

Ce qu'il y avait d'un peu plus raisonnable, c'est qu'ils avaient aussi attribué les honneurs divins aux vertus, à la Fidélité, à la Justice, autrement Astrée ou Thémis, à la Piété, à la Pudicité, à la Concorde, à la Vérité, à la Santé, à la Liberté, à la Paix.

Description de Thémis.

Je vois une auguste déesse,
De qui la droite vengeresse
Fait briller un glaive tranchant ;
Dans sa gauche est une balance,
Que ni fraudes ni violence
Ne forcent au moindre penchant.
C'est Thémis ; oui, c'est elle-même,
Orné de l'éclat le plus beau,
Son front porte ce diadème,
Que l'erreur prend pour un bandeau.——*Lamotte.*

On rendait les mêmes honneurs au Silence. Ce dieu du silence était appelé *Harpocrate* chez les Egyptiens, et *Sigalion* parmi les Grecs : l'un et l'autre étaient représentés tenant le doigt indice sur les lèvres, comme pour imposer silence. L'arbre Perséa était consacré à Harpocrate, parce que la feuille de cet arbre a la forme d'une langue, et son fruit celle d'un cœur.

Parmi les Egyptiens, c'était Angéronie qui était la déesse du silence, et sa statue avait la bouche cousue et cachetée.

SECONDE PARTIE.

DES DEMI-DIEUX ET DES HÉROS.

—o—

I. Origine de l'idolatrie.

Après que les hommes, emportés par l'ardeur de leurs passions, furent tombés dans les plus grands crimes, alors ayant perdu le souvenir de leur origine et de leur créateur, ils se formèrent de nouvelles divinités. D'abord ils adorèrent le Soleil et la Lune, parce que rien de plus beau ne s'offrait à leurs sens, qui seuls étaient la règle de leurs jugements ; dans la suite ils rendirent aux hommes mêmes le culte qu'ils ne devaient rendre qu'à Dieu seul. Quelques auteurs ont imaginé que Ninus fut le premier qui tomba dans un pareil égarement, vers l'an du monde 1945, et qu'ayant exposé publiquement la statue de son père Bélus, il ordonna qu'on adressât des vœux et des prières à cette statue. A son exemple, selon ces auteurs, les nations voisines décernèrent des honneurs divins à leurs princes et à leurs pères qui avaient bien mérité des hommes.

Ce fut ainsi que Saturne, Jupiter, Neptune, Hercule et les autres, furent placés au ciel, et que dans la suite ils passèrent pour des divinités, à qui on rendait les honneurs divins, par le suffrage unanime de toutes les nations, et surtout des Grecs, qui passaient pour le peuple le plus sage et le plus savant de l'univers.

> Bientôt une foule d'idoles
> Usurpa l'encens des mortels :
> Dieux sans force, ornements frivoles
> De leurs ridicules autels.
> Amoureux de son esclavage,
> Le monde offrit un fol hommage
> Aux monstres les plus odieux :
> L'insecte eut des demeures saintes ;
> Et par ses désirs et ses craintes,
> L'homme aveugle compta ses dieux.——*Lamotte.*

——*Questions.*——

A quoi attribue-t-on l'origine de l'idolâtrie ?

Mais c'est peu connaître les hommes, que de penser que l'idolâtrie se soit répandue sur la terre par imitation, et à l'exemple de Ninus : les hommes en trouvèrent la source dans la corruption de leurs cœurs, et surtout dans la faiblesse et le dérèglement de leur imagination. On a trouvé l'idolâtrie établie dans l'Amérique, où il n'y a guère d'apparence qu'on eût jamais entendu parler de Ninus.

Quoique les païens eussent plusieurs dieux, ils établissaient cependant des ordres différents parmi les dieux : il y en avait quelques-uns qui passaient, sans contredit, pour être les plus grands, comme Jupiter, Junon, Neptune, etc : d'autres étaient d'un ordre inférieur ; tels étaient Pan, Faune, les Satyres, les Nymphes, etc. Il y en avait quelques-uns qui n'étaient dieux qu'à demi : on les appelait demi-dieux ; c'étaient ceux qui ne descendaient des dieux que du côté de leur père ou du côté de leur mère, comme Esculape, Pollux et autres semblables. Enfin les païens ont eu la faiblesse de placer dans le ciel, et de mettre au rang des dieux, les héros qui s'étaient distingués par leurs belles actions et par les grands services qu'ils avaient rendus aux hommes.

Nous avons parlé des deux premières sortes de dieux, dans la première partie de cet abrégé ; nous allons traiter présentement des demi-dieux et des héros.

II. Persee.

Acrisius, roi d'Argos, ayant appris de l'oracle qu'il périrait par la main d'un fils que Danaé, sa fille, mettrait au monde, il enferma cette princesse dans une tour d'airain, et lui donna des gardes, afin qu'aucun homme ne pût en approcher, et qu'on ne pensât point à la lui demander en mariage. Cependant Jupiter changé en pluie d'or, c'est-à-dire, après avoir corrompu les gardes de la princesse, trouva le secret d'entrer dans cette tour. Acrisius fit enfermer dans un coffre Persée, qui

——*Questions.*——

Y avait-il plusieurs ordres parmi les dieux ?
Qu'est-ce que l'oracle avait prédit à Acrisius ?

naquit de cette entrevue clandestine, et le fit jeter dans la mer; mais il fut sauvé par des pêcheurs. Dans la suite, Persée étant parvenu à l'âge viril, se trouva à des jeux publics, il y tua, par hasard, son grand-père, sans le connaître.

Ovide, vers la fin du quatrième livre de ses Métamorphoses, et au commencement du cinquième, décrit les belles actions de Persée. Pégase, dont le même poète fait mention, fut d'une grande utilité, d'abord à Persée, ensuite à Bellérophon, fils de Glaucus roi de Corinthe. Celui-ci étant allé voir Prétus, roi d'Argos, la reine Sténobée conçut de l'amour pour lui; mais Bellérophon ne voulant point se rendre aux sollicitations de cette princesse, elle l'accusa auprès de son mari d'avoir voulu attenter à son honneur. Prétus, pour ne point violer le droit d'hospitalité, envoya Bellérophon chez son beau-père Iobate, roi de Lycie, avec des lettres qu'il lui donna comme des lettres de recommandation; mais au lieu de le recommander, il priait Iobate de dresser quelque piége à Bellérophon, et de le faire périr adroitement. Ces sortes de lettres furent appelées dans la suite *lettres de Bellérophon.* Iobate l'exposa d'abord à plusieurs périls différents, surtout à la Chimère, monstre horrible de Lycie. Bellérophon vainquit ce monstre avec le secours du cheval Pégasse; mais lorsque, monté sur ce cheval ailé, il eut la témérité de vouloir voler au ciel, Jupiter le fit tomber de cheval, et le rendit aveugle. Persée et Pégase eurent une destinée plus heureuse, car ils furent placés l'un et l'autre parmi les astres. A l'égard de Sténobée, elle se donna la mort.

——*Questions.*——

Quels services Pégase rendit-il à Persée
Quelle est l'histoire de Bellérophon ?
Quels périls courut-il avec la Chimère ?
Que devint-il après l'avoir vaincue?

III. Hercule.

De tous les héros que l'antiquité a vantés, Hercule est le plus fameux : il était fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitrion, roi de Thèbes. Jupiter prit la forme d'Amphitrion pour séduire Alcmènc, à laquelle il annonça cette brillante destinée :

Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde,
Fera connaître à tous que je suis son support ;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton sort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces espérances données ;
C'est un crime que d'en douter.
Les paroles de Jupiter
Sont les arrêts des destinées.——*Molière.*

Dans ce temps-là Sthénélus était roi de Mycène, ville de Grèce, et les destinées réservaient son royaume à Hercule. La jalouse Junon, instruite de cet arrêt du Destin, pour en détourner l'effet, prit ses mesures dans le temps qu'Alcmène était enceinte, aussi bien que la femme de Sthénélus. D'abord elle obtint de Jupiter que celui des deux enfants qui naîtrait le premier, commanderait à l'autre ; ensuite elle fit ensorte qu'Euristée, fils de Sthénélus, naquît avant Hercule. Euristée traita Hercule avec beaucoup de dureté. Mais pour revenir à Junon, cette déesse ne put attendre que ces enfants fussent parvenus à l'adolescence, elle essaya de perdre Hercule dans le berceau : elle lui envoya deux serpents pour le faire périr : mais cet enfant, qui semblait avoir appris à vaincre en commençant à vivre, prit ces deux serpents et les mit en pièces. Cependant, par l'entremise de Pallas, Junon parut s'adoucir à l'égard d'Hercule ; et un jour qu'elle le nourrissait,

——*Questions.*——

De qui Hercule était-il fils ?
Quelles furent les prédictions faites à Sthénélus ?
Quelles mesures prit Junon à cet égard ?
Quelle est l'histoire d'Euristée ?

quelques gouttes de lait se répandirent dans cette partie du ciel qui depuis a été appelée *la voie lactée*. Cette bonté de Junon ne fut pas de longue durée; Euristée étant parvenu au trône de Mycène, elle l'engagea à exposer Hercule à plusieurs travaux, persuadée qu'Hercule en serait accablé, et ne pourrait éviter d'y succomber.

On dit ordinairement que ces travaux sont au nombre de douze.

1°. Euristée ordonna à Hercule de tuer le lion de la forêt Némée, qui ravageait tout le pays; Hercule ayant attaqué cet animal, l'obligea d'entrer dans une caverne d'où il ne pouvait s'échapper, et l'étrangla. Depuis ce temps-là Hercule porta toujours la peau de ce lion, comme un monument de sa première victoire.

2°. Il y avait dans le marais de Lerne, près d'Argos, une hydre plus terrible que ce lion; c'était un serpent prodigieux qui avait sept têtes, et lorsqu'on en coupait une, il en revenait plusieurs autres à la place: Hercule les coupa toutes d'un seul coup. D'autres disent qu'il les brûla.

3°. Un cruel sanglier, qui faisait sa demeure sur le mont Erymante, ravageait toute la campagne d'alentour: Hercule le prit tout en vie et l'amena à Euristée.

4°. Il y avait aussi sur le mont Ménale une biche qui faisait de grands ravages; elle avait les pieds d'airain et les cornes d'or: Hercule l'atteignit après un an entier de poursuites, et la tua à coups de flèches.

5°. Certains oiseaux du lac Stymphale, dans l'Arcadie, faisaient encore de plus grands dégâts, ils étaient d'une grandeur et d'une force extraordinaires, et déchiraient les passants à coups de griffes: Hercule s'acquit beaucoup de gloire en les chassant de ce pays-là.

6°. La défaite des Amazones, auprès du fleuve Thermodon, lui acquit encore plus d'honneur.

7°. Il tua aussi deux tyrans fameux, Diomède et Busiris: ce dernier immolait à Jupiter les voyageurs et tous les étrangers qui venaient dans son royaume, sans aucun égard pour le droit d'hospitalité; l'autre qui

——*Questions.*——

D'où vient la voie lactée?
Quels sont les travaux d'Hercule?

était roi de Thrace, les faisait fouler aux pieds et dévorer par des chevaux féroces.

8°. Cérion, roi d'Espagne, ne cédait en rien en cruauté à ces deux tyrans, et de plus il avait trois corps ; Hercule le tua aussi.

9°. Ce héros s'acquit encore la réputation d'homme fort ingénieux, par la manière dont il nettoya les écuries d'Augias, roi d'Elide : le fumier qui s'y était amassé depuis un grand nombre d'années, infectait l'air d'une odeur pestilentielle ; Hercule détourna le fleuve Alphée, et le fit passer dans ces écuries ; ainsi les ordures en furent emportées par les eaux du fleuve.

10°. Il fit voir une adresse égale, lorsqu'il dompta le taureau furieux que Neptune, dans sa colère, avait produit pour la perte entière de la Grèce.

11°. Comme aussi, lorsqu'il enleva les pommes d'or des Hespérides, et qu'il endormit le dragon toujours éveillé qui les gardait. Ce jardin des Hespérides était, selon Pline, auprès de la ville de Lixus, aujourd'hui Larache, dans le royaume de Fez. PLIN. *Hist. Nat.*, liv. xix, chap. 4. Atlas partagea avec Hercule la peine et la gloire de ce travail : il cueillit les pommes d'or, et pendant ce temps-là Hercule soutint le ciel sur ses épaules.

12°. Le plus grand danger qu'Hercule ait jamais couru, ce fut lorsqu'il descendit aux enfers pour en tirer Cerbère, avec lequel il amena aussi Thésée, son ami, qui y était retenu.

Voilà l'opinion la plus ordinaire sur les travaux d'Hercule : quelques auteurs les réduisent à un moindre nombre ; d'autres, au contraire, en comptent bien davantage.

Après qu'Hercule fut heureusement sorti de ses travaux, il parcourut le monde pour délivrer les hommes de différentes calamités dont ils étaient accablés. Il délivra l'Italie de Cacus, fils de Vulcain. Il rompit les chaînes qui tenaient Prométhée attaché sur le mont Caucase. Il vainquit dans un combat singulier Antée, fils de la Terre. Il punit d'une juste mort Licus, qui, après s'être emparé de la ville de Thèbes, avait fait

——*Questions.*——

Quels furent les autres exploits d'Hercule ?

mourir le roi Créon, beau-père d'Hercule, dans le temps que ce héros était descendu dans les enfers. Il fit entrer l'Océan dans cette partie de la terre qui sépare l'Europe de l'Afrique, ayant ouvert le détroit de Cadix, appelé aujourd'hui le détroit de Gibraltar ; ce qu'il fit en séparant deux montagnes qui se joignaient, l'une appelée *Calpée*, du côté de l'Espagne, et l'autre *Abila*, du côté de l'Afrique, sur lesquelles, comme sur deux colonnes de triomphe, il mit cette inscription : NON PLUS ULTRA, c'est-à-dire *rien au delà*. Tant de gloire ne servit qu'à redoubler les emportements de Junon contre Hercule : cette déesse, toujours transportée de jalousie, excita dans ce héros un tel excès de fureur, qu'il tua sa femme Mégare et ses propres enfants; et après qu'il fut revenu de cette fureur, il se serait tué lui-même de désespoir, si ses amis ne l'eussent retenu.

Cependant l'amour, tout faible qu'il est, triompha du vainqueur de tant de monstres, en lui faisant changer sa massue en quenouille, et les dépouilles du lion en habit de femme : il s'assujettit honteusement à Omphale, reine de Lydie.

Il fut aussi amoureux de Déjanire, pour laquelle il combattit contre Achéloüs, fils de Thétis. Après qu'il l'eut vaincu, dans le temps qu'il emmenait la princesse, prix de sa victoire, le centaure Nessus voulait la lui enlever ; mais Hercule le tua à coups de flèches. Nessus, avant que d'expirer, songeant à se venger, donna à Déjanire une robe teinte de son sang, qui était un venin fort violent, et lui fit accroire que si Hercule mettait une fois cette robe, il n'aimerait jamais d'autre femme. Déjanire envoya cette robe à Hercule un jour qu'il faisait un sacrifice sur le mont Œta. A peine s'en fut-il revêtu, qu'il se sentit brûler d'un feu intérieur si violent, que, pour s'en délivrer, il se jeta sur le bûcher préparé pour son sacrifice, et y fut consumé. Avant sa mort, il avait donné à Philoctète, fils de Pæas,

——*Questions.*——

Où étaient situées les colonnes d'Hercule?
Quels furent les excès de sa fureur?
Que fit-il chez Omphale?
Quelle est l'histoire de Déjanire et de Nessus?
Quelle fut la mort d'Hercule?
Que laissa-t-il à Philoctète?

ses flèches teintes du sang de l'hydre de Lerne, sans lesquelles il était déterminé par les destinées que Troye ne pourrait être prise. Philoctète les apporta au siége de Troye, où il fut conduit par Ulysse.

Les savants sont persuadés que tant de grandes actions, qu'on attribue à Hercule, n'ont pas été faites par un seul; ils soutiennent qu'il y a eu plusieurs grands hommes qui ont porté le même nom, et qui ont vécu en divers lieux et en divers temps. Ils en remarquent surtout deux principaux; l'un qu'on appelle Hercule de Lybie, auquel on attribue le combat avec Antée, avec Gérion, avec le dragon des Hespérides, comme aussi la séparation de l'Afrique d'avec l'Espagne par le moyen du détroit dont nous avons parlé, et quelques autres exploits mémorables qui se sont passés en Afrique et en Espagne. L'autre Hercule est celui de Thèbes, à qui on attribue les autres belles actions qui se sont faites dans l'Arcadie, dans le Péloponnèse et dans la Phrygie.

IV. Thésée.

Thésée, fils d'Egée, roi des Athéniens, fut contemporain d'Hercule, et même son parent. Il fit éclater son courage à dompter les tyrans et les grands seigneurs qui ne se croyaient puissants qu'autant qu'ils faisaient des malheureux: le malheur public était la règle de leur pouvoir.

Tel était Sciron, qui jettait les passants dans la mer; tel était Procaste, qui faisait étendre les étrangers dans son lit, et quand les pieds étaient plus longs que le lit, il leur en faisait couper ce qui passait en dehors, ou bien les faisait tirer à quatre chevaux. Thésée, après avoir vaincu ces tyrans, et quelques autres de même caractère, tourna sa valeur contre les monstres. Il délivra la terre de trois principaux, dont le premier était un taureau d'une énorme grandeur, qui faisait de grands ravages dans les campagnes de Marathon: le

Questions.

Quels sont les sentiments des savants sur Hercule ?
Quels furent les exploits de Thésée ?

second fut le sanglier de Calidon, que Diane, irritée de ce qu'on avait négligé son culte, envoya en Etolie auprès de la ville de Calidon. Le troisième monstre que Thésée fit périr, fut le Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau. Pasiphaé, fille du Soleil, femme de Minos, l'avait mis au monde. Minos le tenait dans le labyrinthe que Dédale avait construit pour y enfermer ce monstre : il ne vivait que de chair humaine. Les Athéniens étaient obligés d'envoyer tous les ans sept jeunes garçons tirés au sort, pour servir de nourriture au Minotaure. C'était une peine que Minos, roi de Crète, avait imposée aux Athéniens, après les avoir vaincus dans un combat qu'il leur livra pour venger son fils Audrogée, que les Athéniens avaient fait mourir.

Thésée ayant formé le dessein de tuer le Minotaure, alla en Crète, tua le monstre, et enleva Ariane, fille de Minos. Cette princesse avait donné à Thésée un peloton de fil, qui aida ce héros à sortir du labyrinthe où il était entré pour tuer le Minotaure. Cependant oubliant le service qu'Ariane lui avait rendu, il l'abandonna dans l'île de Naxos, où Bacchus l'épousa.

Thésée avait mis des voiles noires au vaisseau sur lequel il s'était embarqué pour aller en Crète, et il devait changer ces voiles noires en voiles blanches, pour signal du bon succès de son entreprise ; mais charmé de sa victoire, il oublia de faire ce changement : ce qui fut cause qu'Egée, son père, apercevant de loin les voiles noires, crut que son fils était mort, et se précipita dans la mer ; c'est de là que cette mer a été appelée *mer Egée.*

Pirithoüs, roi de Thessalie, royaume de Grèce, jaloux des grands succès de Thésée, vint avec une armée ravager le pays de ce prince, afin de l'attirer à un combat singulier. Thésée accepta le défi ; mais quand ils furent en présence, Pirithoüs fut si charmé de la bonne mine et de la douceur de Thésée, que l'amitié succéda à la jalousie, et qu'ils se jurèrent une union et une alliance éternelles. Ils trouvèrent bientôt l'occasion

——*Questions.*——

Racontez l'histoire du Minotaure ?
Comment Thésée causa-t-il la mort d'Egée ?
Quels démêlés eut-il avec Pirithoüs ?
Quels exploits firent-ils ensemble ?

de se donner des preuves réciproques de cette amitié. Les Centaures ayant été invités par les Lapithes, leurs voisins, aux noces de Pirithoüs et d'Hipodamie, ces étrangers, échauffés par le vin, prirent querelle avec les Lapithes, et en firent un grand carnage. Les Centaures étaient si bons cavaliers, que quand ils étaient sur leurs chevaux, ils paraissaient ne faire qu'un seul corps avec le cheval. Pirithoüs, secondé par Thésée, punit comme il convenait, leur insolence et leur libertinage.

Thésée et Pirithoüs, vingt-quatre ans avant la ruine de Troye, enlevèrent ensemble Hélène, qui fut reprise quelque temps après par ses frères Castor et Pollux. Dans la suite, ces deux princes entreprirent encore d'enlever Proserpine, fille du roi des Molosses. Elle était gardée par un chien très-féroce, appelé *Cerbère*, qui mit en pièces Pirithoüs.

Thésée fut d'abord mis en prison ; mais le roi l'en fit sortir quelque temps après, à la prière d'Hercule. C'est de là qu'est venue la fable de Thésée, qui descendit, dit-on, aux enfers avec Pirithoüs, pour enlever Proserpine.

> On dit même, et ce bruit est partout répandu,
> Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu,
> Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
> Et s'est montré vivant aux infernales ombres ;
> Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
> Et repasser les bords qu'on passe sans retour ——*J. Racine.*

Pluton, disent les poètes, ayant découvert leur dessein, les fit arrêter l'un et l'autre, et les chargea de fers. Pirithoüs n'en fut point délivré, ou, comme d'autres le prétendent, il fut dévoré par le chien Cerbère ; mais Thésée fut délivré par Hercule, lorsque ce héros descendit aux enfers. Thésée accompagna Hercule dans la guerre contre les Amazones, dont il épousa la reine qui s'appelait Hippolyte, ou selon d'autres, Antiope. Thésée en eut un fils, appelé Hippolyte. Phèdre, fille de Minos, et que Thésée avait épousée en

—— *Questions.* ——

Comment périt Pirithoüs ?
Comment Thésée fut-il délivré des enfers ?
Quelle fut la mort d'Hippolyte, fils de Thésée ?

secondes noces, devint éperdument amoureuse d'Hippolyte; mais celui-ci ayant refusé de consentir à ses désirs, Phèdre l'accusa injustement d'avoir osé entreprendre de la déshonorer. Thésée, trop crédule, fit des imprécations contre son fils, et implora la vengeance de Neptune. Un jour qu'Hippolyte se promenait sur son char au bord de la mer, Neptune envoya des monstres marins qui renversèrent ce jeune prince et furent cause de sa perte. Esculape le ressuscita: Diane le transporta en Italie, et lui donna le nom de *Virbius*, c'est-à-dire, homme pour la deuxième fois. Au reste, Phèdre avoua sa calomnie, et se donna la mort.

Description de la mort d'Hippolyte.

Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide:
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte, lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête les coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte, et sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume;

——*Questions.*——

Que fit Phèdre après la mort d'Hippolyte?

Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite ;
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.

. . . .

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris :
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
Ils courent ; tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit ;
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
Je cours en soupirant, et sa garde me suit ;
De son généreux sang la trace nous conduit ;
Les rochers en sont teints ; les ronces dégoutantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle ; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain.

J. Racine.

V. Castor et Pollux.

Castor, Pollux, Hélène et Clytemnestre, eurent pour mère Léda, femme de Tyndare, roi d'Œbalie en Grèce ; avec cette différence pourtant, que quoiqu'ils fussent tous enfants de la même mère, Pollux et Hélène eurent pour père Jupiter ; au lieu que Castor et Clytemnestre eurent pour père Tyndare. Cependant Castor et Pollux sont appelés communément les *Tyndarides* par les poètes, qui ont extrêmement vanté leur amitié. Elle fut en effet portée jusqu'au point que Pollux, qui était immortel parce qu'il était fils de Jupiter, voulut partager son immortalité avec son frère. Jupiter y consentit, et ordonna que tour-à-tour l'un vivrait et l'autre mour-

——*Questions.*——

De qui étaient fils Castor et Pollux ?
Quel fut l'effet de leur amitié ?

rait : il adopta même Castor pour l'amour de Pollux, de sorte qu'ils étaient appelés indifféremment, l'un et l'autre, *Dioscores*, c'est-à-dire fils de Jupiter : ce mot vient du génitif grec *dios*, de Jupiter, et de *koros*, petit enfant.

Castor et Pollux furent mis au nombre des signes célestes, parmi lesquels ils tiennent le troisième lieu dans le Zodiaque, et sont appelés les *Gémeaux*. Ils n'ont pourtant obtenu cet honneur qu'à cause des grands services qu'ils ont rendus aux hommes, et surtout en chassant les pirates de la mer ; c'est pour cela que les matelots étaient dans l'usage de leur faire des vœux, et de leur immoler des agneaux blancs, au lieu qu'ils sacrifiaient des brebis noires aux tempêtes.

Castor et Pollux ont été honorés d'une manière plus particulière chez les Romains, parmi lesquels, communément, les hommes juraient par le temple de Pollux, et les femmes par celui de Castor.

VI. Jason et les Argonautes.

Athamas, roi de Thèbes, gardait dans son palais un bélier célèbre par sa toison d'or ; les dieux lui en avaient fait présent, et ce roi le conservait comme le palladium de sa famille.

Phryxus, fils d'Athamas, s'enfuyant de la maison paternelle, pour se dérober aux mauvais traitements de Nephélé, sa belle-mère, emporta avec lui ce bélier en Colchide, où il l'immola à Jupiter, et en donna la toison à Aëte, roi de ce pays-là, qui la plaça dans un bois consacré au dieu Mars, et la fit garder par un dragon qui ne dormait jamais, et par des taureaux qui jetaient des flammes par les narines. Jason, fils d'Eson, roi de Thessalie, entreprit d'enlever ce trésor à la Colchide : ce fut son oncle Pélias qui lui en inspira le dessein. Pélias était frère d'Eson ; et à cause de l'extrême vieillesse de celui-ci, il gouverna le royaume de Thessalie,

—— *Questions.* ——

Quel nom ont-ils conservé dans les signes célestes ?
Chez quel peuple étaient-ils particulièrement honorés ?
Quelle est l'histoire du bélier à la toison d'or ?

en attendant que Jason fût en âge de prendre lui-même les rênes du gouvernement. Pélias ne douta point que Jason ne pérît dans son entreprise.

Deux taureaux indomptés sont les premiers remparts
Qui défendent le champ de Mars ;
La flamme qui se mêle à leur brûlante haleine
Forme autour d'eux un affreux tourbillon ;
Il faut forcer leur fureur inhumaine
A tracer sur la plaine un pénible sillon.
Aussitôt du sein de la terre
Tes yeux verront de toutes parts
Sortir des escadrons épars,
Qui se rassembleront pour te livrer la guerre.
Ce n'est pas tout encore, un dragon furieux
Fait dans ce lieu terrible une garde constante ;
Jamais le doux sommeil n'approcha de ses yeux ;
Rien ne saurait tromper sa fureur vigilante.

J. B. Rousseau.

Jason invita Hercule, Thésée, Castor, Pollux, Orphée, Lyncée, Typhis, et plusieurs autres fameux capitaines de la Grèce à venir partager avec lui le péril et la gloire de cette expédition. Il fit faire un vaisseau dont le bois fut tiré du mont Pélion, ou, comme d'autres le disent, de la forêt de Dodone, dont les arbres rendaient des oracles.

Le vaisseau s'appelait *Argo*, soit du nom de la ville d'Argos où il avait été fait, soit du nom d'Argus qui l'avait construit, soit enfin d'un mot phénicien qui veut dire *long*, parce qu'à ce qu'on prétend, ce vaisseau fut le premier vaisseau long qu'on eût construit. Quoiqu'il en soit, Typhis en était le pilote ; il tenait le gouvernail. Lyncée, qui avait les yeux très-perçants, découvrait de loin les bancs de sable et les écueils cachés sous les eaux. Orphée adoucissait par ses chants l'ennui d'une longue navigation. Les autres héros, qu'on appelait communément les *Argonautes*, ne dédaignaient pas de ramer. Le seul Hercule retardait un peu le voyage, tant par la pesanteur de son corps qui sur-

——*Questions.*——

Qui accompagna Jason dans cette expédition ?
D'où vient le nom d'Argonautes qu'ils portaient ?

chargeait le vaisseau, que parce que mangeant beaucoup plus que tous les autres, il fallait souvent se détourner pour se ravitailler. Hercule ayant épuisé toute l'eau dont on avait fait provision, il en envoya chercher par Hylas à une fontaine voisine. Hylas était aimé d'Hercule ; il eut le malheur de se laisser tomber dans la fontaine, ou, ce qui plaît davantage aux poètes, il fut enlevé par les nymphes, divinités des fontaines. Comme Hylas ne revenait point, Hercule débarqua pour l'aller chercher, et délivra ainsi les Argonautes d'un compagnon fort incommode. Le navire déchargé d'un si pesant fardeau, passa les Symplégades, traversa heureusement le Pont-Euxin, et vint aborder dans la Colchide. Jason enleva la toison d'or par le secours de Médée, fille d'Aëte ; et celle-ci se sauva avec Jason : pour arrêter son père qui la poursuivait, elle tua son propre frère Absyrte, qu'elle avait emmené avec elle dans cet horrible dessein, et en dispersa les membres dans le chemin par où Aëte devait passer : ce père infortuné, perdant le temps à ramasser les membres de son fils, donna à sa fille le loisir de se mettre hors de portée de ses poursuites. Médée, arrivée dans le palais de Jason, voyant Eson, père de ce prince, accablé d'années et d'infirmités, elle le rétablit par son art magique, dans la première fleur de la jeunesse ; mais elle fit égorger Pélias, oncle de Jason, par ses propres filles, leur ayant persuadé qu'elles lui rendraient sa première jeunesse, mais qu'il fallait auparavant couper son corps par morceaux, et en faire bouillir les membres avec certaines herbes.

Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
Du pouvoir de son art leur remplit les oreilles ;
Et pour mieux leur montrer comme il est infini,
Leur étale surtout mon père rajeuni.
Pour épreuve, elle égorge un bélier à leurs vues,
Le plonge en un bain d'eaux et d'herbes inconnues,
Lui forme un nouveau sang avec cette liqueur,
Et lui rend d'un agneau la taille et la vigueur.

—*Questions.*—

Pourquoi Hercule ne fut-il pas de l'expédition ?
Comment Jason vint-il à bout d'enlever la toison d'or ?
A quelle cruauté se porta Médée dans cette occasion ?

Les sœurs criant miracle, et chacune ravie
Conçoit pour son vieux père une pareille envie,
Veut un effet pareil, le demande et l'obtient ;
Mais chacune a son but. Cependant la nuit vient.
Médée, après le coup d'une si belle amorce,
Prépare de l'eau pure et des herbes sans force ;
Redouble le sommeil des gardes et du roi :
La suite au seul récit me fait trembler d'effroi.

P. Corneille.

Cependant Jason, étant allé à Corinthe pour voir le roi Créon, devint amoureux de sa fille Creuse. Médée fut outrée de ce mépris, et se livra à toute sa rage.

Quoi ! mon père trahi, les éléments forcés,
D'un frère dans la mer les membres dispersés,
Lui font-ils présumer mon audace épuisée ?
Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
Ma rage contre lui n'ait pas où s'assouvir,
Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?
Tu t'abuses, Jason, je suis encor la même.
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine, et je veux, pour le moins,
Qu'un forfait nous sépare, ainsi qu'il nous a joints.

P. Corneille.

Elle envoya à Creuse une cassette pleine de pierres précieuses ensorcelées : le feu prit à la cassette et consuma la princesse, et le roi son père avec elle. Médée, après avoir reproché à Jason sa perfidie, égorgea en sa présence les deux fils qu'elle avait eus de lui, et se fit emporter à Athènes par des dragons ailés.

Livrée à tes fureurs, impitoyable Amour,
Une mère à ses fils a pu ravir le jour !
Méconnais-tu ton sang dans ces chères victimes,
Implacable Médée ? Amour voilà tes crimes !
Si ses fils ont péri par un coup inhumain,
Dans leur flanc innocent tu conduisais sa main.

Gresset.

Elle se réfugia en cette ville auprès du roi Egée, qui l'épousa.

——*Questions.*——

Quelle fut la suite des fureurs de Médée ?

C'est peu que dans Corinthe on ait vu mon courage
Des mépris d'un époux venger l'indigne outrage ;
C'est peu que d'une cour que je remplis d'horreur,
Ma fuite triomphante ait bravé la fureur ;
Pour mieux jouir encor d'une entière vengeance,
Je trouve une autre cour, un roi dont la puissance,
Pour m'attacher à lui, me rend avec éclat
Tout ce que je perdis en suivant un ingrat.——*De la Fosse.*

Médée en eut un fils appelé *Médus* : elle voulut empoisonner Thésée, fils d'Egée ; mais ce projet criminel ayant été découvert, elle se sauva dans une contrée de l'Asie, qui du nom de son fils Médus, a été appelée *Médie.*

Les chronologistes fixent l'expédition des Argonautes en l'an 64 après la fondation de Troye, et en l'an 79 avant la prise de cette fameuse ville.

De Grecs une troupe vaillante
Enleva la toison brillante
Que gardait le dragon de Mars ;
En vain son haleine enflammée,
Et ses dents, mères d'une armée,
En étaient les affreux remparts.——*Lamotte.*

VII. Cadmus.

Jupiter, transformé en taureau, avait enlevé Europe, fille d'Agénor, roi des Phéniciens, et l'avait emmenée en Crète. Ce père malheureux donna ordre à son fils Cadmus d'aller chercher sa fille, et lui défendit de revenir dans son palais, qu'il ne l'eût trouvée. Cadmus, après avoir parcouru inutilement diverses contrées, vint consulter l'oracle de Delphes, qui lui ordonna de s'arrêter dans un lieu de la Grèce où il rencontrerait un bœuf, et d'y bâtir une ville. Il appela cette contrée *Béotie*, et la ville *Thèbes.*

Il y régna pendant plusieurs années : mais il fut affligé de plusieurs malheurs domestiques : car, parmi ses

——*Questions.*——

Quelle est l'époque de l'expédition des Argonautes ?
Nommez le père de Cadmus et la cause de ses voyages ?
Quels furent ses enfants, et leurs principales aventures ?

enfants, sa fille Sémélé, mère de Bacchus, ayant voulu voir Jupiter la foudre à la main, fut consumée par cette même foudre. Ino, aussi sa fille, fuyant son mari Athamas devenu furieux, se précipita dans la mer. Agavé, autre fille de Cadmus, célébrant les Orgies avec les Ménades, mit en pièces Penthée, son propre fils, qui se moquait de ces fêtes. Cadmus lui-même, chassé de Thèbes par Amphion, se retira en Illirie avec sa femme Hermione; ils y vécurent quelque temps accablés d'ennuis; mais les dieux, touchés de leurs malheurs, les changèrent en serpents.

Amphion bâtit les murailles de Thèbes d'une manière particulière ; les pierres venaient se placer d'elles-mêmes au son de sa lyre. Il y fit sept portes.

Les poètes ne parlent guère de ce prodige, sans parler aussi de celui qu'opéra la lyre d'Arion.

Songez par quel prodige on connait Amphion,
Quel miracle la Grèce a chanté d'Arion :
Le premier, sans autre art, voit au son de sa lyre
Les pierres se mouvoir et Thèbes se construire;
L'autre, près de périr par la fureur des flots,
Sait trouver dans leur sein la vie et le repos :
Un dauphin, traversant les plaines de Neptune,
Attiré par ses chants, prend soin de sa fortune :
l l'aborde, il l'emporte, il lui sert de vaisseau,
Et donnant au mortels un spectacle nouveau,
Il le fait à leurs yeux, sans péril et sans crainte,
Naviguer sur les mers de Crète et de Corinthe.——*Campistron.*

Dans la suite Thèbes fut ruinée par Alexandre-le-Grand, qui n'en épargna que la maison et la famille de Pindare.

Viens servir l'ardeur qui m'inspire :
Déesse prête-moi ta lyre,
Ou celle de ce Grec vanté,
Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendres,
Respecta la postérité.——*J. B. Rousseau.*

——*Questions.*——

Comment fut métamorphosé Cadmus ?
Par qui furent bâties les murailles de Thèbes ?
Quelles furent les différentes villes de ce nom ?

Il y a eu en Egypte une autre ville du même nom, qui avait cent portes : le pays d'alentour s'appelait Thébaïde. Il y a aussi dans la Cilicie une autre Thèbes, patrie d'Andromaque : les Grecs, passant dans cette ville pour aller faire le siége de Troye, la saccagèrent.

VIII. ŒDIPE.

LAÏUS, roi de Thèbes, ayant appris de l'oracle qu'il mourrait de la main de son propre fils, ordonna à sa femme Jocaste d'ôter la vie à l'enfant qu'elle mettrait au monde. Cette mère, ayant horreur d'un tel parricide, chargea un berger de tuer cet enfant : le berger, à son tour, touché des larmes de ce jeune prince et de la noblesse qui paraissait sur son visage, lui perça les pieds et le suspendit à un arbre. Le pasteur des troupeaux de Polybe, roi de Corinthe, aperçut cet enfant dans cette situation ; il le prit et le présenta secrètement à la reine, qui n'avait point d'enfants. Cette princesse le fit passer pour son propre fils, et l'appela Œdipe, à cause de la tumeur de ses pieds, qui lui demeurèrent toujours enflés.

Un Thébain, qui se dit votre père,
Exposa votre enfance en ce lieu solitaire.
Quelque dieu bienfaisant guida vers vous mes pas :
La pitié me saisit : je vous prends dans mes bras,
Je ranime dans vous la chaleur presque éteinte ;
Vous vivez ! et bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous présente au prince ; admirez votre sort !
Le prince vous adopte au lieu de son fils mort ;
Et par ce coup adroit, sa politique heureuse
Affermit pour jamais sa puissance douteuse.
Sous le nom de son fils vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avait sauvé.—*Voltaire.*

Ce mot Œdipe est formé de *oideó*, qui veut dire *je suis enflé*, et de *pous*, qui signifie *pied.*

Œdipe, dans un âge plus avancé, ayant découvert

——*Questions.*——

Quelles furent les prédictions au sujet d'Œdipe ?
Comment fut-il préservé ?
Quelle fut l'origine de son nom ?

qu'il n'était point fils de Polybe, alla consulter l'oracle sur sa propre destinée, et reçut cette réponse : " Œdipe sera le meurtrier de son père et l'époux de sa mère, et mettra au jour une race détestable." Frappé de cette horrible prédiction, et voulant éviter de l'accomplir, il s'exila de Corinthe, et prit la route de la Phocide, où en étant venu aux mains avec Laïus, qui lui disputait le passage, il le tua sans savoir que c'était son père. Ensuite Œdipe alla à Thèbes, et trouva cette ville désolée par le Sphinx, monstre ingénieux, qui avait la tête d'une femme, le corps d'un chien, les ailes et la queue d'un dragon, les pieds et les griffes d'un lion. Il proposait une énigme aux passants, et les dévorait s'ils ne pouvaient la deviner ; ce qui rendait toute cette contrée déserte : la ville était abandonnée, personne n'osait plus y venir.

Né parmi les rochers, au pied du Cithéron,
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion,
De la nature entière exécrable assemblage,
Unissait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préserver ces lieux :
D'un sens embarrassé dans des mots captieux,
Le monstre, chaque jour, dans Thèbe épouvantée,
Proposait une énigme avec art concertée.——*Voltaire.*

Créon, frère de Jocaste, qui, après la mort de Laïus, s'était emparé du royaume de Thèbes, fit publier par des hérauts, dans toute la Grèce, qu'il donnerait le royaume de Thèbes, et Jocaste, veuve de Laïus, en mariage à celui qui pourrait expliquer l'énigme du Sphinx, ainsi proposée : " *Quel est l'animal, qui le matin marche à quatre pieds, à midi à deux, et le soir à trois?*"

Ne porter qu'un faux jour dans son obscurité,
C'était de ce prodige enfler la cruauté ;
Et les membres épars des mauvais interprètes
Ne lassaient dans ces murs que des bouches muettes ;
Mais, comme aux grands périls le salaire enhardit,

——*Questions.*——

Comment tua-t-il son père ?
Faites la description du Sphinx ?
Quelle énigme proposait-il aux passants ?
Comment Œdipe expliqua-t-il cette énigme ?

Le peuple offre le sceptre, et la reine son lit.
De cent cruelles morts cette offre est tôt suivie :
J'arrive, je l'apprends, j'y hasarde ma vie.
Au pied du roc affreux, semé d'os blanchissants,
Je demande l'énigme et j'en cherche le sens ;
Et ce qu'aucun mortel n'avait encor pu faire,
J'en dévoile le sens et perce le mystère.——*P. Corneille.*

Œdipe, animé par une si grande récompense, dit que cet animal était l'homme lui-même, qui dans son enfance se traîne sur les pieds et sur les mains ; ensuite, parvenu à un âge plus avancé, marche debout sur les deux pieds seulement; et enfin, devenu vieux, s'appuie sur un bâton comme sur un troisième pied. Le Sphinx, vaincu par cette explication, se précipita dans la mer ; ainsi Œdipe devint paisible possesseur du royaume de Thèbes, et épousa Jocaste.

Le monstre, furieux de se voir entendu,
Venge aussitôt sur lui tant de sang répandu,
Du roc s'élance en bas et s'écrase lui-même.
La reine tint parole, et j'eus le diadème.——*P. Corneille.*

De ce mariage naquirent deux princes, Etéole et Polynice, et deux princesses, Antigone et Ismène.

Œdipe ne connut que Jocaste était sa mère, qu'après que la peste étant survenue, les devins eurent déclaré que les dieux avaient envoyé ce fléau pour venger la mort de Laïus ; et que ce mal ne cesserait qu'après que son meurtrier serait exilé. Enfin Œdipe se reconnut coupable de deux crimes qu'il avait voulu éviter ; l'inceste et le parricide.

Le voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable !
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceste et parricide, et pourtant vertueux.
Un dieu plus fort que moi, m'entraînait vers le crime,
Sous mes pas fugitifs, il creusait un abîme,
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave et l'instrument.
Voilà tous mes forfaits ; je n'en connais point d'autres :

—— *Questions.*——

Quelles furent les suites de son mariage avec Jocaste ?
Faites le récit des malheurs d' Œdipe ?

Impitoyables dieux ! mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez ! . . . . Où suis je ? quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit ?
Ces murs sont teints de sang ; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides ;
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi ;
L'enfer s'ouvre . . . . ô Laïus, ô mon père ! est-ce toi ?
Je vois, je reconnais la blessure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté ;
Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres ;
J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.
Viens, je te suis.——*Voltaire.*

Saisi d'horreur à la vue de ses forfaits, ce malheureux prince se creva les yeux, et se condamna à un exil perpétuel, laissant son royaume à ses deux fils Etéocle et Polynice. Antigone, fille d'Œdipe, modèle de piété filiale, servit de guide à son père aveugle, et l'accompagna dans son exil. Il fut enfin englouti par un tremblement de terre.—Jocaste se pendit de désespoir.

Voilà donc les horreurs où j'étais entraîné !
Je suis, oui je le suis, ce fils abandonné,
Je suis fils de Jocaste, et je connais mon crime.
Grands dieux, ne tonnez plus, prenez votre victime.
Mon sang vous a fléchis ; Thèbes ne souffre plus ;
Vous payez à la fois mon crime et mes vertus.——*Lamotte.*

IX. Étéocle et Polynice.

Étéocle et Polynice, fils d'Œdipe, pour ne point affaiblir le royaume que leur père leur avait laissé, trouvèrent à propos de le posséder tout entier, plutôt que de le diviser entr'eux, et ils convinrent de régner alternativement. Comme Étéocle était l'aîné, il règna le premier, mais après que son année fut finie, il ne voulut point céder le royaume à son frère, ainsi qu'ils en

——*Questions.*——

Quelle fut l'origine de la division d'Etéocle et de Polynice ?
Quelles en furent les suites ?

étaient convenus : ce qui fut la cause de cette fameuse guerre de Thèbes, tant célébrée par les poètes, et surtout par Stace, qui en a fait le sujet d'un poëme appelé la *Thébaïde.*

Œdipe, en achevant sa triste destinée,
Ordonna que chacun régnerait son année ;
Et n'ayant qu'un Etat à mettre sous vos lois,
Voulut que tour-à-tour vous fussiez tous deux rois.
A ces conditions vous daignâtes souscrire,
Le sort vous appela le premier à l'empire,
Vous montâtes au trône ; il n'en fut point jaloux ;
Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous !

J. Racine.

Polynice invita toute la Grèce à prendre les armes en sa faveur. Il fit alliance avec Adraste, roi des Argiens, dont il épousa la fille Argia. Le devin Tirésias assurait que tout serait favorable aux Thébains, si Ménécée, fils de Créon et le dernier de la posterité de Cadmus, se dévouait pour la patrie. Ce jeune héros, malgré les oppositions de son père, ne balança point à se jeter au milieu de l'armée ennemie : ainsi, victime volontaire, il rendit les dieux favorables à son parti par le sacrifice de sa personne. Depuis ce temps-là tout fut favorable aux Thébains. Plusieurs chefs des ennemis et surtout Thidée, Parthénopée, Canapée, Amphiaraüs, après bien des fatigues et bien des dangers, périrent dans cette guerre.
On fit souvent des propositions de paix ; mais la haine des deux princes y mit toujours un obstacle invincible. Enfin voyant que la victoire ne se déclarait pour aucun parti, les deux frères voulurent terminer par un combat singulier une guerre si cruelle. Ils s'entretuèrent l'un l'autre ; et la mort ne put éteindre leur haine implacable, car leurs corps ayant été jetés dans le même bûcher, la flamme qui brûlait le corps de l'un, se divisant de la flamme qui brûlait le corps de l'autre, fit voir que l'aversion qu'ils avaient l'un pour l'autre subsistait encore dans leurs cendres après leur mort.

——*Questions.*——

Comment périt Ménécée ?
Quelle fut la fin des deux frères ?

Description du combat d'Etéocle et de Polynice.

Vous avez vu, Madame, avec quelle furie
Les deux princes sortaient pour s'arracher la vie ;
Que d'une ardeur égale ils fuyaient de ces lieux,
Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.
La soif de se baigner dans le sang de leur frère,
Faisait ce que jamais le sang n'avait pu faire :
Par l'excès de leur haine ils semblaient réunis ;
Et, prêts à s'égorger, ils paraissaient amis.
Ils ont choisi d'abord pour leur champ de bataille
Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
C'est là que reprenant leur première fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur :
D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage ;
Et la seule fureur précipitant leurs bras,
Tous deux semblent courir au devant du trépas.
. . . .
. . . Sa douleur renouvelle sa rage *(de Polynice)*
Et bientôt le combat tourne à son avantage.
Le roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
Lui cède la victoire et tombe dans son sang ;
Les deux camps aussitôt s'abandonnent en proie,
Le nôtre à la douleur et les Grecs à la joie ?
Et le peuple, alarmé du trépas de son roi,
Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
Polynice tout fier du succès de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime ;
Dans le sang de son frère il semble se baigner :
" *Et tu meurs*, lui dit-il, *et moi je vais régner.*
" *Regarde dans mes mains l'empire et la victoire :*
" *Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire ;*
" *Et pour mourir encore avec plus de regret,*
" *Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet.*"
En achevant ces mots, d'une démarche fière
Ils s'approche du roi couché sur la poussière,
Et pour le désarmer il avance le bras.
Le roi, qui semble mort, observe tous ses pas,
Il le voit, il l'attend, et son âme irritée,
Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.
L'ardeur de se venger flatte encor ses désirs,

Et retarde le cours de ses derniers soupirs.
Prêt à rendre la vie, il en cache le reste,
Et sa mort au vainqueur est un piége funeste;
Et dans l'instant fatal que ce frère inhumain
Lui veut ôter le fer qu'il tenait à la main,
Il lui perce le cœur ; et son âme ravie,
En achevant ce coup abandonne la vie.
Polynice frappé pousse un cri dans les airs,
Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers.
Tout mort qu'il est, Madame, il garde sa colère,
Et l'on dirait qu'encore il menace son frère.——*J. Ràcine.*

Créon, après la mort d'Œdipe et de ses fils, remonta sur le trône qu'il avait cédé volontairement à ce prince malheureux. Il fit retirer du bûcher le corps de Polynice, sans lui accorder l'honneur de la sépulture. Antigone ayant voulu rassembler les os de son frère pour les ensevelir, Créon ordonna qu'on l'enterrât elle-même toute vive; mais elle prévint ce supplice en s'étranglant.

Hémon, fils de Créon et amant d'Antigone, au désespoir de l'avoir perdue, s'enfonça un poignard dans le sein. Eurydice, femme de Créon, fut si affligée de la perte de son fils qu'elle se donna la mort.

Sophocle, ayant mis sur la scène les aventures tragiques de toute cette famille royale, excita dans le cœur des spectateurs une pitié si tendre, qu'on lui donna en récompense le gouvernement de l'île de Samos.

X. Tantale.

La famille de Tantale, roi de Phrigie, ne fut pas moins malheureuse que celle d'Œdipe. La première source de ses malheurs fut l'impiété de Tantale. Jupiter, dont il descendait, étant venu un jour dans le palais de ce roi avec les autres dieux, Tantale, pour éprouver leur divinité, fit couper son propre fils Pélops par morceaux; ensuite il en fit apprêter la chair, et la fit servir aux

——*Questions.*——

Comment Créon traita-t-il Polynice après sa mort ?
Qu'est-ce qui causa la mort d'Antigone, d'Hémon, et d'Euridice?
Quelle fut l'impiété de Tantale et sa cruauté ?

dieux. Cérès, plus avide que les autres, mangea l'épaule de Pélops. Les autres dieux ayant en horreur ce repas funeste, précipitèrent Tantale dans les enfers : là, il a soif au milieu des eaux, et il est tourmenté d'une faim continuelle, pendant que les fruits viennent se jouer éternellement autour de ses lèvres. Ensuite les dieux rendirent la vie à Pélops : ils firent revenir son âme des enfers, par le ministère de Mercure ; ils rajustèrent les membres de son corps, et substituèrent une épaule d'ivoire à celle que Cérès avait mangée.

Niobé, fille de Tantale et femme d'Amphion, ayant imité l'impiété de son père, par le mépris qu'elle eut pour Latone, fut la cause de la perte de ses propres enfants, qui étaient en grand nombre : Apollon et Diane les percèrent de leurs traits. Niobé ayant perdu l'esprit par la violence de sa douleur, fut changée en rocher.

Pélops abandonna la Phrygie souillée de tant de meurtres des siens ; il vint en Elide, et demanda au roi Enomaüs sa fille Hippodamie en mariage. Enomaüs, averti par un oracle que son gendre devait lui causer la mort, ne promettait sa fille à ceux qui venaient la lui demander, qu'à condition qu'ils auraient l'avantage sur lui à la course du char, et qu'au contraire ils perdraient la vie s'ils étaient vaincus.

Pélops accepta cette condition, et voyant bien qu'il ne pouvait l'emporter sur le roi que par la ruse, il gagna Myrtile qui menait le char du roi, et l'engagea à ôter les esses du char ; (ce sont de petites chevilles de fer tortues, en forme de S, que l'on met au bout de l'essieu devant le moyeu des roues pour les retenir.) Ainsi les roues s'étant échappées, Enomaüs fut renversé de son char, et perdit la victoire, le royaume et la vie.

Pélops, devenu le maître d'un royaume dont les droits de sa femme le mettaient en possession, donna son nom au Péloponnèse. Heureux si Atrée et Thyeste, ses deux fils, eussent pu vivre en bonne intelligence ! Ces du frères sont fameux par les outrages qu'ils se firent. Atrée avait épousé Erope, Thyeste la lui enleva.

—— Questions. ——

Quel fut son supplice dans les enfers ?
Quelle fut la cause de la métamorphose de Niobé ?
Quelle ruse employa Pélops pour obtenir Hippodamie ?
Quels étaient les enfants de Pélops ?

Il te souvient de ce triste hyménée,
Qui d'Erope à mon sort unit la destinée.
Cet hymen me mettait au comble de mes vœux ;
Mais à peine aux autels j'en eus formé les nœuds,
Qu'à ces mêmes autels, et par la main d'un frère,
Je me vis enlever une épouse si chère.——*Crébillon.*

La colère d'Atrée se changea en une haine implacable ; et pour mieux se venger, il feignit de vouloir se réconcilier avec son frère ; puis, ayant fait égorger secrètement les deux fils que Thyeste avait eus d'Erope, il les lui fit servir à table dans un festin. Les poëtes disent que le soleil ne parut point ce jour-là, pour n'être pas témoin d'un crime si horrible.

Thyeste trouva un vengeur dans un autre de ses fils, qui, dès sa naissance, avait été destiné à la mort : exposé dans un bois, des pasteurs le trouvèrent et le firent nourrir par une chèvre, ce qui le fit appeler *Egisthe*, du grec *aigos*, qui veut dire *chèvre.* Celui-ci tua Atrée, au milieu d'un sacrifice ; et dans la suite il fit périr aussi Agamemnon, fils d'Atrée, lorsque ce prince revenait de la guerre de Troye. Clytemnestre, femme d'Agamemnon, fut sa complice dans ce dernier meurtre, et l'aida même à le commettre.

XI. Les Rois Troyens.

Dardanus, fils de Jupiter et d'Electre, régnait avec son frère en Toscane, contrée de l'Italie. Il tua son frère, quitta son pays, et passa dans cette partie de la Phrygie, qui est vis-à-vis le Bosphore de Thrace, et bâtit la ville de Troye.

Quand Dardanus arriva dans la Troade, Teucer en était roi. Celui-ci donna sa fille en mariage à Dardanus, et ils jetèrent ensemble les fondements de la ville de Troye, environ sept cents ans avant la fondation de Rome.

——*Questions.*——

Que produisit leur haine ?
Comment Egiste fut-il sauvé ?
Comment périrent Atrée et Agamemnon ?
Quelle est l'histoire de Dardanus ?

Dardanus eut pour fils Erichthonius qui lui succéda. Erichthonius fut père de Tros, qui donna le nom de *Troye* à cette ville. Tros eut trois fils ; premièrement, Ganymède qui fut enlevé par Jupiter, le second fut Assaracus, père de Capis ; Capis eut pour fils Anchise : le troisième fils de Tros fut Ilus, qui ayant succédé à son père, voulut que Troye fût appelée *Ilium*. Ilus eut pour successeur Laomédon. Hercule ôta la vie et le royaume à Laomédon, et emmena son fils prisonnier : ce fils ayant été ensuite racheté par les Troyens fut appelé *Priam*, mot qui dans la langue phrygienne, signifie racheté ; il s'appelait auparavant *Podarcès*. Quand Priam eut pris la place de son père, il fortifia la ville de tours et de citadelles.

Tous les lieux élevés s'appelaient alors *Pergames*, c'est pour cela que la ville de Troye a été appelée aussi *Pergame*.

La femme de Priam se nommait *Hécube :* leurs principaux fils furent Deïphobe, Hélénus, Hector, et Pâris qui s'appelait aussi Alexandre, funeste flambeau de sa patrie ; il avait paru tel en songe à sa mère, qui rêva que ce flambeau mettait le feu à la ville de Troye.

La plupart de ces songes ont été inventés après coup ; mais quand ils ne seraient pas supposés, il n'y a aucune liaison entre ce qui doit arriver, et ce qui se passe dans notre imagination pendant la nuit : les évènements à venir dépendent d'une infinité de circonstances qui n'ont aucun rapport avec les mouvements mécaniques qui causent les songes ; ainsi les songes ne sauraient avoir de liaison avec ce qui n'est pas encore, ni par conséquent en être des prédictions. L'histoire fabuleuse est remplie de ces sortes de prédictions.

On dit donc que le roi Priam, informé du songe d'Hécube, avait ordonné que l'on fît mourir cet enfant ; mais Hécube, sans en rien dire, le fit élever par des pasteurs. Ce jeune prince, dans la bassesse de son éducation, laissait entrevoir des qualités royales, qui

——*Questions.*——

D'où vient le nom de Troye ou de Pergame ?
Quels furent les enfants de Tros ?
Quelles furent les aventures de Laomédon ?
Pourquoi son fils fut-il appelé Priam ?
Qui furent la femme et les enfants de Priam ?

étaient autant de preuves de la noblesse de sa naissance ; et il parut aux dieux mêmes assez éclairé, pour décider la dispute qui s'éleva entre Junon, Minerve et Vénus. Pendant que ces déesses étaient au festin qui se faisait à l'occasion des noces de Thétis et de Pélée, la Discorde, offensée de n'avoir point été invitée à ces noces, jeta au milieu de l'assemblée une pomme fatale, sur laquelle était écrit : A LA PLUS BELLE.

> Au superbe festin tous les dieux invités,
> Partageaient le bonheur des époux enchantés.
> La main de la Discorde, entr'ouvrant un nuage,
> Du désordre prochain fait briller le présage :
> Elle tient un fruit d'or, où ces mots sont écrits :
> *Le sort à la plus belle a réservé ce prix.*
> On sait quel fut le trouble entre les immortelles,
> Qui toutes prétendaient à l'empire des belles ;
> Et qu'enfin Jupiter, qui n'osa les juger,
> Fit dépendre ce droit de l'arrêt d'un berger.——*Lamotte.*

Pâris fut choisi par le souverain des dieux pour juger à laquelle des trois déesses appartenait le prix de la beauté ; il adjugea la pomme à Vénus, et par-là s'attira à lui et aux siens la haine de Junon et de Minerve.

Cependant, Priam faisant célébrer des jeux à sa cour, Pâris, encore inconnu, s'y rendit, et après avoir eu l'avantage sur tous ceux qui entrèrent en lice avec lui, il eut le bonheur de l'emporter sur Hector même, qui indigné poursuivit, l'épée à la main, ce champion inconnu, pour laver dans son sang l'affront qu'il venait d'en recevoir : mais à certaines marques, et surtout à quelques pierres précieuses qu'Hécube avait données au pasteur qui avait pris soin d'élever Pâris, Hector reconnut son frère. Alors Priam oublia les fatales prédictions, embrassa son fils avec joie, et lui donna un appartement dans son palais.

——*Questions.*——

Quel songe eut Hécube à la naissance de Pâris ?
Comment Pâris échappa-t-il à la mort ?
A quel dessein fut-il pris pour juge ?
A quelle occasion vint-il à la cour de Priam ?
Quelle fut l'issue de son combat avec Hector ?
Comment le reçut Priam, après l'avoir reconnu ?

XII. Sujet de la Guerre de Troye.

Dans le temps qu'Hercule ravageait le pays de Troye, il enleva Hésione, fille de Laomédon, et la donna à Télamon, capitaine grec.

Pâris, pour reprendre Hésione, équipa une flotte avec l'agrément de Priam. Ce roi, qui était puissant et renommé, était attentif à saisir les occasions de se venger des mauvais procédés que les Grecs avaient eus à son égard.

Pâris vint droit à Sparte, chez Ménélas, qui en était roi, et qui était fils d'Atrée et frère d'Agamemnon. Ce roi le reçut avec beaucoup d'humanité, et le laissa même dans son palais en son absence, pendant un voyage qu'il fit en Crète. Ce fut alors que Pâris enleva Hélène, et l'emmena avec lui à Troye.

Durant la traversée le vieux Nérée prédit à Pâris les malheurs qui seraient la suite de cet enlèvement.

Quand la perfide nef du berger téméraire
Sur les flots enlevait Hélène à son époux,
Nérée aux vents mutins ordonna de se taire,
Et des dieux, en ces mots, annonça le courroux :
A cet Hymen président les furies ;
La Grèce rassemblant ses bataillons nombreux,
Ira briser ces nœuds impies,
Et le sceptre de tes aïeux.
Des fils de Dardanus quel horrible carnage !
Quelle sueur inonde et coursiers et soldats !
Ah ! je vois de Pallas, qui s'apprête aux combats,
Et le casque et l'égide, et le char et la rage.

Vois Nestor agiter son glaive étincelant ;
Ulysse qui des tiens a juré la ruine ;
L'intrépide Teucer, l'honneur de Salamine,
Et Sténélus fier du double talent,
De vaincre sur l'arène ou dans un char roulant.

——*Questions.*——

Par qui Hesione fut-elle enlevée ?
Que fit Pâris pour se la faire rendre ?
Comment fut-il reçu par Ménélas ?
Quelle fut son ingratitude envers lui ?

Mérion frappera ta vue intimidée . . . .
Un héros te cherche en tous lieux ;
Tremble, c'est le fils de Tidée . . . .
C'est Diomède égal aux dieux.

Comme à l'aspect du loup, fuit le cerf hors d'haleine,
Oubliant les ruisseaux et le gazon naissant,
Tu le fuiras, oubliant ton Hélène,
Lâche guerrier, perfide amant.
Achille, suspendant les exploits de la Grèce,
D'Illion, quelque temps, prolongera les jours ;
Mais, au dixième hiver, la flamme vengeresse
Sous des monceaux de cendre aura caché ses tours.

Horace, *trad. de Domergue.*

Priam approuva la conduite de Pâris, et se flatta que par ce moyen il serait facile de faire un échange d'Hélène avec Hésione.

L'évènement ne répondit point à son attente : les Grecs refusèrent de rendre Hésione ; et ayant fait entr'eux une ligue puissante, ils vinrent, les armes à la main, redemander Hélène devant Troye, qu'ils tinrent assiégée pendant dix ans, et qu'ils détruisirent enfin entièrement.

Ovide, au treizième livre des métamorphoses, raconte comment on engagea Ulysse et Achille à venir à cette guerre. Le même poète nous apprend aussi que l'armée des Grecs s'assembla en Aulide, et qu'elle y fut retenue par les vents contraires, jusqu'à ce qu'enfin Agamemnon se détermina à immoler sa fille Iphigénie à Diane ; mais cette déesse substitua une biche à la place d'Iphigénie, et transporta cette princesse dans la Chersonèse Taurique.

Diane étant apaisée, la flotte des Grecs mit à la voile : elle était composée de douze cent quatre-vingt-dix navires, sous la conduite de quatre-vingt-quinze capitaines. Ils arrivèrent heureusement devant Troye, et vinrent former un camp devant cette ville.

Trois raisons firent durer cette guerre long-temps : la première, c'est que presque toute l'Asie vint au secours de Troye : la seconde, ce fut la valeur d'Hector :

Questions.

Quelle fut la suite de l'enlèvement d'Hélène?
Que firent les Grecs avant d'arriver à Troye ?
Quelles furent les causes de la durée de cette guerre ?

enfin la troisième, c'est la dispute qui s'éleva entre Agamemnon et Achille.

Agamemnon avait chez lui une fille, connue sous le nom de Chryséis, qu'il avait enlevée à son père Chrysès, prêtre d'Apollon. Ce prêtre pria Apollon de le venger, et ce dieu envoya dans l'armée grecque une peste qui y causa de grands ravages. Achille, pour faire cesser cette peste, contraignit Agamemnon de rendre Chryséis à son père. Agamemnon, outré de colère, enleva de son côté Briséis à Achille. Celui-ci ne pouvant supporter cette insulte, s'enferma dans sa tente, et laissa battre les Grecs par les Troyens.

> Lorsque de nos combats me disputant le prix,
> L'injuste Agamemnon m'enleva Briséis,
> Dans ma tente enfermé, tout brûlant de colère,
> J'eus beau voir la fortune aux Grecs partout contraire,
> Pour eux aucun secours ne me sembla permis ;
> Et par cette retraite utile aux ennemis,
> Laissant à leurs efforts nos escadrons en proie,
> Je fis plus pour Priam que tous les dieux de Troye.—*Corneille.*

Il prêta seulement ses armes à son ami Patrocle, qui les ayant prises, et ayant osé attaquer Hector, fut tué par ce brave prince.

> Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector ?
> Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor.
> Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles ;
> Et, dans toute la Grèce, il n'est point de familles
> Qui ne demandent compte à ce malheureux fils,
> D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.——*Racine.*

Alors Achille, pour venger son ami, reprit les armes : il tua Hector, et traîna trois fois de suite son corps autour des murailles de la ville.

> A quel excès d'horreur la vengeance l'égare !
> Ce n'est plus un héros, c'est un tigre barbare.
> Il insulte au cadavre ; il lui perce les pieds,
> Qui de sa main sanglante à son char sont liés ;
> . . . .
> Le traîne, et, du tombeau faisant trois fois le tour,
> De l'horreur du spectacle il fait pâlir le jour.——*Lamotte.*

——*Questions.*——

Quelle fut l'origine de la colère d'Achille ?
Comment périt Patrocles ?
De quelle manière Achille s'en vengea-t-il ?

XIII. La Ruine de Troye.

La mort d'Hector fut suivie de la défaite des plus vaillants capitaines troyens. Priam et Hécube étaient réduits au désespoir, lorsque Pâris leur promit de faire mourir Achille, qui était le principal appui des Grecs. Il avait découvert qu'Achille était amoureux de Polixène, fille de Priam: il lui fit espérer qu'il épouserait cette princesse.

La négociation en apparence de ce prétendu mariage, donna lieu à une trève de quelques jours entre les deux armées. Pâris donna un rendez-vous à Achille dans un temple d'Apollon, sous prétexte de conférer ensemble plus à loisir sur cette affaire. Achille s'y rendit de bonne foi: il ne se défiait point de la perfidie de Pâris; mais le traître le tua d'un coup de flèche au talon, seule partie du corps d'Achille qui ne fût pas invulnérable, parce que ce talon n'avait pas été trempé dans les eaux du Styx: c'était par là que sa mère Thétis le tenait, lorsqu'elle le plongea dans ce fleuve, dont les eaux rendent invulnérable.

A peine il a du coup senti la rude atteinte,
Qu'il tombe ; et d'un regard qui fait naître la crainte,
Reprochant à Pâris son indigne attentat:
Il faut céder, dit-il, au destin qui m'abat ;
Je meurs : du lâche coup dont la rigueur m'entraine,
L'infamie était due au ravisseur d'Hélène.

Th. Corneille.

Ovide parle de cette mort, comme si Achille eût été tué dans le combat.

Ajax, fils de Télamon et d'Hésione, et Ulysse, roi d'Itaque, disputèrent, en présence des Grecs, à qui aurait les armes d'Achille: elles furent adjugées à Ulysse par les capitaines grecs. Ajax en devint si furieux, que, pendant la nuit, il massacra tous les troupeaux du camp, croyant tuer son rival et les capitaines de l'armée. Étant revenu de son délire, il fut si honteux qu'il se perça d'une épée dont Hector lui avait fait

——*Questions.*——

Comment mouru Achille?
Quelle fut la cause de la dispute entre Ajax et Ulysse?

présent. Ovide raconte ainsi la dispute d'Ajax et d'Ulysse :—

Tous les chefs sont assis : le soldat en silence
Les entoure debout, appuyé sur sa lance ;
Ajax se lève, Ajax intrépide guerrier,
Orgueilleux possesseur d'un vaste bouclier,
Emporté malgré lui par sa fougue sauvage,
Du geste et du regard attestant le rivage,
Et le port de Sigée, et la flotte, et la mer,
Les bras levés au ciel, il dit : O Jupiter !
C'est devant les vaisseaux que la Grèce s'assemble,
Et c'est Ulysse et moi que l'on compare ensemble !
Le lâche ! qu'ont vu fuir nos vaisseaux menacés
Devant les feux d'Hector que j'ai seul repoussés !
Ulysse est sûr de lui quand Ulysse harangue :
Ma force est dans mon bras ; la sienne est dans sa langue,
J'appris au champ de Mars le grand art des héros,
Et n'ai point, comme lui, la science des mots.

OVIDE. *trad. de Saintange.*

Ulysse, dans son discours, s'y prend d'une manière bien plus adroite.

O Grecs ! si du destin la loi dure et sévère
A vos vœux comme aux miens eût été moins contraire,
On ne nous verrait point, ambitieux rivaux,
Nous disputer l'honneur d'hériter d'un héros :
Nous jouirions d'Achille, Achille de ses armes.
Mais puisque, condamnés à lui donner des larmes,
Ses beaux jours par le ciel nous furent enviés,
(Ulysse essuie alors des pleurs étudiés)
Qui donc aura des droits à l'armure d'Achille,
Plus que celui-là même à qui l'on doit Achille ?

OVIDE. *trad. de Saintange.*

Cependant les Grecs fatigués d'une guerre de dix ans, dont les résultats restaient encore douteux, eurent recours à la ruse : ils construisirent un cheval de bois d'une grandeur extraordinaire, et publièrent que c'était une offrande qu'ils consacraient à Minerve, pour obtenir un heureux retour dans leur pays. Ils l'avaient offensée, disaient-ils, en enlevant le Palladium de la forteresse de Troye : c'était une petite statue de Minerve, dans la

quelle les Troyens avaient une confiance particulière, et d'où ils faisaient dépendre leur destinée.

Les Grecs laissèrent ce cheval sur le rivage, après avoir renfermé dans ses flancs un assez grand nombre de guerriers, et se retirèrent, avec leur flotte, derrière l'île de Ténédos qui est vis-à-vis de Troye. Les Troyens, trop crédules, se livrèrent aux transports de la joie la plus vive, et ayant abattu une partie de leurs murailles, ils traînèrent dans la ville cette énorme machine, comme un trophée de leur victoire : mais les Grecs, étant revenus la nuit suivante, entrèrent aisément par la brèche que les Troyens avaient faite, et mirent tout à feu et à sang dans cette malheureuse ville, qui était alors ensevelie dans le sommeil et dans le vin.

> La Grèce est triomphante, et Troye a succombé ;
> L'empire de Priam, et Priam est tombé.——*Saintange.*

Pyrrhus, fils d'Achille, égorgea Priam à l'autel même de Jupiter. Il immola Polixène aux mânes d'Achille sur le tombeau de ce héros, qui avait aspiré aux noces de cette princesse. Il emmena prisonnière en Grèce Andromaque, femme d'Hector. Pâris fut percé par Philoctète d'un coup de l'une de ces flèches qu'Hercule mourant avait données à ce héros. Ménélas retira Hélène d'entre les mains de Déiphobe, qui l'avait épousée après la mort de Pâris. Ce fut Hélène elle-même, selon Virgile, qui livra Déiphobe à Ménélas. *Æneid., lib. vi. v.* 526.

Astyanax, fils d'Hector, fut précipité du haut d'une tour par le conseil d'Ulysse. Ajax, fils d'Oïlée, ayant outragé Cassandre, fille de Priam, au pied même d'une statue de Pallas, où elle était venue se réfugier, attira sur lui la colère de cette déesse : il fit naufrage, et fut consumé par la foudre. La flotte des Grecs revenant en Grèce, vint donner imprudemment contre les écueils de Calpharée ; c'est un promontoire de l'île d'Eubée : une bonne partie de leurs vaisseaux y firent naufrage ; ce qui arriva par la malice de Nauplius, roi d'Eubée.

——*Questions.*——

Quelle ruse employa-t-on pour prendre Troye ?
Comment périrent les chefs des Grecs et des Troyens ?
Quelle fut la mort d'Ajax, fils d'Oïlée ?
Quelle fut l'issue du retour des Grecs ?

Ce prince, irrité de ce qu'Ulysse avait accusé faussement son fils Palamède, que les Grecs avaient fait mourir, fit allumer pendant la nuit des feux sur des rochers, de sorte que l'armée navale croyant que ces feux indiquaient que c'était là le port, vint échouer témérairement contre ces écueils.

Au reste, la ruine de Troye arriva l'an du monde 2870, lorsqu'Aïlon était juge parmi les Juifs.

Ce ne fut qu'après dix années
D'épreuves et de travaux constants,
Que ces glorieux combattants
Triomphèrent des destinées ;
Et que loin des bords phrygiens
Ils emmenèrent enchaînées
Les veuves des héros troyens.——*J. B. Rousseau.*

On dit que dans cette guerre, le nombre des morts du côté des Grecs, se montait à huit cent quatre-vingt-six mille hommes, et que les Troyens, avant la prise de leur ville, en avaient perdu six cent soixante seize mille.

XIV. Agamemnon et Oreste.

Agamemnon, de retour dans son palais, tomba sous le fer de Clytemnestre, sa femme, inspirée par Egysthe.

Agamemnon, vainqueur de tant de rois,
Revenait triomphant jouir de ses exploits.
Egysthe, en son absence, ayant séduit la reine,
De ses amours furtifs appréhendant la peine,
Au sein de ce grand roi, digne d'un sort plus beau,
Inspira Clytemnestre à porter le couteau ;
Prétextant, pour couvrir sa lâche perfidie,
Qu'elle vengeait sur lui le sang d'Iphigénie.

La Grange-Chancel.

Oreste vengea la mort de son père en tuant Egysthe, et même Clytemnestre, sa propre mère. Depuis ce

——*Questions.*——

Quelle fut l'époque de la ruine de Troye ?
Comment mourut Agamemnon?
De quelle manière Oreste vengea-t-il sa mort ?

parricide, il croyait toujours voir sa mère autour de lui, armée de flambeaux et de serpents.

> " Oreste ? . . . ." qui m'appelle en ce séjour affreux !
> Egysthe ! ah, c'en est trop, il faut qu'à ma colère . . . .
> Que vois-je dans ses mains la tête de ma mère !
> Quels regards ! où fuirai-je ? ah, monstre furieux,
> Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux ?
> Mais quelle épaisse nuit tout-à-coup m'environne !
> De quel côté sortir ? d'où vient que je frissonne ?
> Quelle horreur me saisit ? Grâce au ciel j'entrevois . . . .
> Dieux ! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !
> . . . .
> Hé ! bien ! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
> Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?
> A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
> Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?
> Venez ; à vos fureurs Oreste s'abandonne. —*J. Racine.*

Oreste consulta l'oracle pour apprendre ce qu'il devait faire, afin d'être délivré de ce spectre, qui n'était produit que par ses remords. L'oracle lui ordonna d'aller dans la Chersonèse Taurique : c'est aujourd'hui la Crimée, dans la petite Tartarie, en Europe. Oreste s'y rendit avec Pylade, fils du roi Strophius. Pylade avait déjà donné à Oreste, en plusieurs occasions, des marques sensibles de l'amitié qu'il avait pour lui ; mais il la fit paraître ici plus qu'en aucune autre. C'était la coutume en Taurique de se saisir des étrangers qui y abordaient, et de les immoler à Diane, qui était la principale divinité de cette contrée. Pylade et Oreste furent pris et menés à Thoas, grand-prêtre de la déesse. Ce pontife fut touché de l'air de condition et des manières nobles de ces étrangers ; et ne pouvant les sauver tous les deux sans blesser les lois de son pays, il leur dit que l'un d'entre eux serait dispensé de la loi, mais qu'il fallait que le sort en décidât.

Ce fut alors qu'il s'éleva une dispute célèbre entre Pylade et Oreste ; l'un voulait mourir pour l'autre : le sort condamna Oreste à la mort.

—*Questions.*—

Que lui arriva-t-il après ?
Quelle était son amitié pour Pylade ?
Que leur arriva-t-il chez Thoas ?
Quelle fut la cause de leur dispute ?

J'appris que pour venger le trépas de son père,
Ayant trempé ses mains dans le sang de sa mère,
Tourmenté, déchiré de ce crime odieux,
Egalement haï des hommes et des dieux,
Il en trainait partout l'idée épouvantable ;
Et que, pour expier ce meurtre détestable,
Avec un seul vaisseau, guidé par sa fureur,
Au sein de vos Etats, au fond de votre cœur,
Portant au sacrilège une main résolue,
Il venait de Diane enlever la statue.——*La Grange-Chancel.*

Iphigénie, sœur d'Oreste, était alors prêtresse de Diane, et présidait à ces sacrifices inhumains. Diane l'avait autrefois transportée d'Aulide en ce pays-là, lorsque cette déesse substitua une biche à la place de la princesse qu'on voulait lui sacrifier ; comme Ovide le raconte au Livre douzième de ses Métamorphoses.

Dans le moment qu'Iphigénie portait le coup à Oreste, elle le reconnut pour son frère. Ils tuèrent Thoas ; ensuite Oreste retourna en Grèce avec sa sœur et avec Pylade, et ils emportèrent la statue de Diane.

Armons-nous d'une noble et sainte confiance :
L'image de Diane est en votre puissance ;
Pour expier l'horreur dont mon nom est taché,
A son enlèvement mon sort est attaché ;
Livre-la-moi. Comblés de gloire et d'allégresse,
Prenant heureusement le chemin de la Grèce,
Où mon crime par-là doit enfin s'effacer,
Ma sœur, parmi nos dieux nous irons la placer.——*Le même.*

Ainsi Oreste ayant expié son parricide, selon l'ordre de l'oracle, et étant heureusement délivré de l'aspect terrible des furies, gouverna heureusement le royaume que son père lui avait laissé. Cette même statue d Diane fut portée en dernier lieu en Italie, et placée dans la forêt d'Aricie. Le gardien du temple de Diane, qui était en même temps prêtre de la déesse, avait le titre de *roi des forêts ;* c'était ordinairement un esclave fugitif qui jouissait de cette royauté, jusqu'à ce qu'un autre fugitif comme lui, vînt, dans un combat singulier, lui ravir cet honneur avec la vie.

——*Questions.*——

Comment évitèrent-ils la mort ?
Que firent-ils de la statue de Diane ?

XV. Ulysse.

Après la ruine de Troye, Ulysse fut errant pendant dix années avant que de revoir ses dieux Lares.

Au reste, Ulysse était fils de Laërte et d'Anticlée. Les Grecs l'appellent *Odusséus,* et *Udusses* selon les Eoliens. Il était roi d'Itaque et de Dulichium ; ce sont deux îles entre Céphalénie et l'Acarnanie. Itaque s'appelle aujourd'hui *Iotaquo ;* et Dulichium, *Teaki.*

A peine fut-il monté sur son vaisseau, que la tempête le jeta sur les côtes de la Thrace. Polymnestor en était roi, et c'était à sa foi et à ses soins que Priam avait confié son fils Polydor et ses trésors pour les empêcher de tomber entre les mains des Grecs. Polymnestor, prince avare et perfide, massacra Polydor, pour rester paisible possesseur des trésors. Hécube arriva avec Ulysse à la cour de ce prince ; car dans le partage que les Grecs firent du butin et des captifs de Troye, Hécube était échue à Ulysse. Cette mère infortunée, ayant appris le procédé inhumain de Polymnestor, vint le trouver, faisant semblant d'ignorer sa perfidie ; elle feignit d'avoir encore un autre trésor à lui confier. Le roi, flatté par cette espérance, suivit Hécube qui le tira à part, sans que sa cour l'accompagnât. Alors la princesse lui saute au visage, et avec ses ongles lui arrache les yeux : on accourt au bruit, le peuple survient, qui accable Hécube à coups de pierres. Les dieux la changèrent en une chienne enragée.

Ulysse se remit en mer ; mais les vents l'emportèrent en Afrique chez les Lotophages. Ces peuples sont ainsi appelés de l'arbre lotos qui croit chez eux, et dont le fruit est si agréable et si séduisant, qu'il fait oublier aux étrangers leur propre patrie ; ce qui fut cause qu'Ulysse perdit en ce pays-là quelques-uns de ses compagnons : mais les autres reprenant leur navigation, passèrent avec lui en Sicile. Polyphême, le plus horrible des Cyclopes, en dévora six.

—*Questions.*—

Que devint Ulysse après la ruine de Troye ?
Que fit Hécube chez Polymnestor ?
Quelle fut la métamorphose d'Hécube ?
Qu'arriva-t-il à Ulysse chez les Lotophages ?

Mais un jour que ce Cyclope était appesanti par le vin, Ulysse le surprit, et lui arracha l'œil qu'il avait au milieu du front, après quoi ce capitaine se sauva promptement chez Eole, qui pour mettre les vents contraires hors d'état de nuire à Ulysse, les enferma dans des outres qui furent ensuite portées sur son vaisseau. Les compagnons d'Ulysse, poussés par une funeste curiosité, ouvrirent les outres ; alors les vents en liberté excitèrent de nouvelles tempêtes, qui exposèrent Ulysse à de nouveaux dangers.

A peine en était-il échappé, à peine avait-il pu se sauver des mains barbares des Lestrigons, qui habitaient sur les côtes de Formies, et qui se nourrissaient de chair humaine, que Circé, fameuse sorcière, tâcha de le faire tomber dans ses piéges, par les démonstrations séduisantes d'une favorable réception.

> Lorsqu'à l'époux de Pénélope,
> Minerve accorde son secours,
> Les Lestrigons et le Cyclope
> Ont beau s'armer contre ses jours :
> Aidé de cette intelligence,
> Il triomphe de la vengeance
> De Neptune en vain courroucé ;
> Par elle il brave les caresses
> Des Sirènes enchanteresses,
> Et les breuvages de Circé.——*J. B. Rousseau.*

Cette magicienne changea les compagnons d'Ulysse en différentes sortes de bêtes ; mais Ulysse échappa à tous ces artifices magiques, par le secours de l'herbe *moly*, dont Mercure lui avait fait présent : cette herbe est le symbole de la sagesse.

Ce fut pourtant par le moyen de Circé qu'Ulysse passa jusqu'aux enfers, où il apprit du devin Tirésias plusieurs aventures qui devaient lui arriver.

Ce fut par un pareil bonheur et une semblable prudence qu'il évita, dans la même mer de Tyrrhène, les suites funeste du chant trompeur des Sirènes : il boucha les oreilles de ses compagnons avec de la cire,

——*Questions.*——

Que fit-il à Poliphème, et quelle en fut la suite ?
Quels maux eut-il à souffrir de la curiosité de ses compagnons ?
Comment s'echappa-t-il des Lestrigons et de l'enchanteresse Circé?
Eut-il quelque chose à souffrir des Sirènes ?

et se fit attacher au mât du vaisseau. Cependant, après avoir aussi échappé aux gouffres de Carybde et de Scylla, Ulysse essuya une nouvelle tempête : le Soleil irrité contre ses compagnons, pour le vol de quelques bœufs consacrés à son culte, lui fit perdre ses vaisseaux ; et Ulysse se sauva à peine lui-même à la nage, sur une planche du débris de son navire. Il arriva en cet état à l'île d'Ogygie, où régnait la déesse Calypso qui lui offrit l'immortalité pour le retenir auprès d'elle. Mais le héros préféra Pénélope et sa petite île d'Ithaque à ces brillants avantages :

> Pour fixer le volage Ulysse,
> Jouet de Neptune irrité,
> En vain Calypso plus propice,
> Lui promet l'immortalité :
> Peu touché d'une île charmante,
> A Pluton, malgré son amante,
> De ses jours il soumet le fil ;
> Aimant mieux dans sa cour déserte
> Descendre au tombeau de Laërte,
> Qu'être immortel dans un exil.——*Gresset.*

Après un séjour de sept années, Jupiter ordonna à Calypso de laisser partir Ulysse. Cette déesse fit équiper un vaisseau, et le prince se remit en mer.

Mais Neptune, qui ne pouvait pardonner à Ulysse d'avoir crevé l'œil de son fils Polyphème, vengea le Cyclope en faisant faire naufrage au héros.

Il eut beaucoup de peine à gagner l'île des Phéaciens, où régnait Alcinoüs, dont les jardins si célèbres dans l'antiquité, ont été chantés par Homère. Après avoir joui quelque temps des délices de ces lieux enchantés, il en partit chargé des présents d'Alcinoüs, et arriva enfin à Ithaque, près de Corcyre, aujourd'hui Corfou :

> Ulysse après vingt ans d'absence,
> De disgraces et de travaux,
> Dans le pays de sa naissance
> Vint finir le cours de ses maux.——*J. B. Rousseau.*

——*Questions.*——

Quelle fut la cause de la perte de ses vaisseaux ?
Que lui arriva-t-il chez Calypso ?
Pourquoi Neptune lui fit-il faire naufrage ?

Pendant qu'Ulysse luttait contre le Sort qui lui fermait l'entrée de sa patrie, Pénélope était exposée aux poursuites d'une foule d'amants ; et afin de les contenir jusqu'au retour de son époux, elle leur déclara qu'elle ne fixerait son choix que lorsqu'elle aurait achevé une pièce de tapisserie qu'elle avait commencée. Mais Pénélope, pour gagner du temps, défaisait la nuit ce qu'elle avait fait le jour, en sorte que cette tapisserie semblait ne devoir jamais être finie. C'est par allusion à ce travail qu'on dit proverbialement d'un ouvrage qui traîne en longueur, et dont on ne voit pas la fin, que c'est *le travail de Pénélope, la toile de Pénélope.*

> Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
> Quelque excuse toujours en empêche l'effet ;
> C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
> Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.——*Malherbe.*

Cette courageuse persévérance fit regarder Pénélope comme un modèle de la fidélité conjugale ; et son nom est devenu commun pour désigner une femme d'une austère vertu.

Ulysse régnait paisiblement dans son île, lorsque Télégone, qu'il avait autrefois eu de Circé, vint à Ithaque pour voir son père. Pendant qu'on le repoussait comme inconnu, il s'éleva quelque tumulte à la porte du palais. Ulysse y accourut, et dans le désordre, il fut blessé malheureusement par Télégone, d'un coup de flèche empoisonnée : Tirésias lui avait prédit, aux enfers, qu'il mourrait de la main de son fils.

XVI. Enée.

Enée était fils d'Anchise et de Vénus. Ce prince Troyen avait épousé Créuse, l'une des filles de Priam, dont il eut Iüle ou Ascagne. Il montra beaucoup de valeur durant le siège de Troye ; et dans la nuit où cette malheureuse ville fut prise, il soutint vaillamment quelques combats ; mais trop faible pour résister au nombre

——*Questions.*——

Que faisait Pénélope pendant l'absence d'Ulysse ?
Comment mourut Ulysse ?
De qui Enée était-il fils ?

des ennemis, il chargea sur ses épaules son vieux père Anchise, avec ses dieux pénates, prit Ascagne par la main, et se retirait sur le mont Ida, avec quelques Troyens, lorsqu'il s'aperçut que sa femme Créuse, qui le suivait d'abord, avait disparu. Il revint alors sur ses pas, et la chercha vainement. Quelque temps après l'ombre de Créuse lui aparut, et lui révéla qu'elle avait été enlevée par Cybèle pour la soustraire aux insultes du vainqueur. Enée s'embarqua avec les compagnons qu'il put recueillir ; mais la colère de Junon, toujours ennemie du nom troyen, le poursuivit dans ses voyages et lui fit éprouver une violente tempête, après laquelle il aborda en Afrique, où, comme le disent Virgile et Ovide, il fut reçu par Didon qui bâtissait alors Carthage.

Cette entrevue d'Enée avec Didon n'est cependant que le fruit de l'imagination des poëtes ; car, selon les chronologistes, le premier vivait au moins trois cents ans avant l'autre.

Enée resta quelque temps à Carthage ; mais enfin Jupiter ordonna à ce prince de continuer sa route vers l'Italie, où les destins lui promettaient un empire florissant, et où il aborda après avoir erré sept ans.

Là il épousa Lavinie, fille de Latinus, roi du Latium, après avoir vaincu et tué Turnus, roi des Rutules, qui prétendait à la main de cette princesse. Il succéda à Latinus par les droits de sa femme ; et eut lui-même pour successeur son fils Ascagne ou Iüle, qui bâtit *Albe-la-Longue*, ville qu'on regarde comme le berceau de l'Empire Romain, parce que Romulus et Rémus étaient petits-fils de Numitor, roi d'Albe.

C'est ainsi que les poëtes nous conduisent par la Fable jusqu'au temps où l'histoire commence à se fixer par l'époque de la fondation de Rome.

——*Questions.*——

Quelles furent ses aventures avant d'arriver à Carthage ?
Quel fondement peut-on faire sur ses aventures avec Didon ?
Que fit-il lorsqu'il fut arrivé en Italie ?

FIN.

IMP. DE J. J. HADLEY, JOURNAL OFFICE, CHELTENHAM.







